

**C.C.R.A :**

**DIPLOME DES HAUTES ETUDES DES PRATIQUES**  
**SOCIALES**

**SEPT ENTRETIENS**

**ENTRETIEN :**            **D1**

**Date :**                      **26/06/96**

**Lieu :**                        **travail**

**SEXE :**                      **F**

**AGE :**                        **46ans**

**Date de naissance :**    **02/06/50**

**SITUATION FAMILIALE :**

divorcée

un enfant

**SITUATION PROFESSIONNELLE :**

cadre socio-éducatif à l'hôpital

**Année de la formation DHEPS :**

1989 → 1992

**PARCOURS PROFESSIONNEL :**

\* cadre socio-éducatif : action sociale

formation du personnel

gestion des moyens

\* conseillère E.S.F.

**PARCOURS DE FORMATION :**

\* DESS gestion des entreprises

\* *D.H.E.P.S*

\* B.T.S. Economie Sociale et Familiale

**SITUATION DES PARENTS :**

P : décédé : douanier

M : contrôleur travail

**LA FRATRIE :**

quatre enfants : 2 frères, 1 sœur

est l'aînée

**INTERROGATEUR** : Pouvez-vous m'expliquer comment vous avez vécu ces trois ans de formation DHEPS ?

**PERSONNE INTERROGEE** : Globalement, j'étais à l'hôpital depuis 94. Je commençais à m'essouffler dans une formation où justement, à l'écrit, surtout la partie technique, avait pris le dessus. Je cherchais donc une formation. Au départ, le fait qu'elle soit qualifiante n'avait pas tellement d'intérêt. Je cherchais surtout une formation qui me permette de me replonger un peu dans un milieu de réflexion. Ma formation initiale étant très basse, puisque c'est une formation sur la vie quotidienne, j'ai trouvé cela très intéressant. Je n'ai plus du tout de souvenirs sur la personne qui m'a branchée sur cette formation, mais j'ai rencontré M.K., et ce que j'ai appris en quelques mots de la formation m'a séduit. Voilà, je suis rentrée comme ça, un petit peu au petit bonheur.

La première année a été très agréable dans l'apport des connaissances. De mémoire, on avait fait de la psychologie, de la sociologie par séquences courtes, en même temps assez vagues et assez pointues pour y trouver, au moins, un intérêt et ensuite aller lire. En plus, il y avait un gros mélange, mais il y avait des catégories socioprofessionnelles qui me ramenaient à mes origines de travailleur social. C'était très agréable. Je n'avais pas l'impression, plus l'impression de n'être qu'une technicienne. Mais le fait de réfléchir en première année à cette question centrale, qui amènerait sur le travail de recherche, n'avait pas abouti. Je n'étais pas vraiment satisfaite de ce que j'avais envie de mettre en œuvre. Je n'avais pas encore, du tout, la notion qu'on pouvait faire une recherche sur autre chose que du travail social socialisant. Enfin, j'en étais restée à une réflexion sur les travailleurs sociaux à l'intérieur de l'hôpital, alors que je ne faisais pas partie de ce groupe. Je voulais donc laisser tomber au bout d'un an pour cette raison là. J'ai eu un moment de petite déprime. Et puis, j'ai rencontré un des formateurs

qui arrivait, nouvellement rentré, qui, lui, avait fait un travail de gestion. Il était branché dans la sociologie des organisations. Il m'a pris pendant deux heures, m'a fait raconter ma vie professionnelle et personnelle d'ailleurs. Il m'a dit que mon truc n'était pas du tout les travailleurs sociaux, mais c'est ce que je vivais au jour le jour avec des agents. C'est tous ces agents, toute cette organisation dont je ne comprenais pas comment elle fonctionnait et ma position à l'intérieur n'était pas claire. Il m'a conseillé de m'orienter là-dessus. Il a commencé à me proposer de lire dans ce sens. De lire C., F., de lire plus tard S. et puis, de réfléchir à l'organisation hospitalière, à rencontrer des directeurs et à leur poser des questions. Du coup, ça a pris une toute autre dimension et cela m'a vraiment passionné. Ainsi, cette première et deuxième année m'ont vraiment emballé. J'ai fait un gros travail d'enquête, de recherche puisque j'ai quand même questionné deux cent soixante personnes. Enfin, j'ai fait un gros travail d'enquêtes, de montage de questionnaires. Le travail ne m'a absolument pas fait peur. Ce qui était intéressant, c'était de faire le lien entre ce qui se vivait à l'intérieur de l'hôpital, comprendre...

C'était en fait tout ce qu'on pouvait avoir comme explication sur ce fonctionnement asilaire de l'hôpital. Voilà, il y avait tout un côté sociologique. Il y avait un côté identité professionnelle qui m'intéressait beaucoup. Dans les deux années suivantes, on était sur ce modèle là. Cela m'a permis de me faire reconnaître dans l'hôpital. En même temps, cela m'a permis aussi de mettre au clair, beaucoup plus, ma trajectoire, ma position dans l'hôpital. J'étais reconnue autrement puisque je faisais une recherche. Ceci m'a aussi permis de remettre les pendules à l'heure par rapport aux pairs et aux collègues. Et puis, en même temps, il y a à la fois un travail de valorisation personnelle, un travail de découverte de l'organisation dans laquelle j'étais. Je pense que ce diplôme a été le plus important. C'est le plus important des différents diplômes que j'ai pu obtenir. Et puis, il y a l'aspect méthodologique qui est une partie très intéressante et qui, depuis, me colle vraiment tous les jours à la vie professionnelle.

C'est à dire de décortiquer un problème, de mettre en problématique et d'aller par la suite chercher des éléments pour construire des systèmes de réponse. Ceci, c'est devenu une pratique, une pratique quotidienne que ce soit pour un problème de ménage comme un problème de ...

Oui, j'étais en train de vous parler de la méthodologie. L'approche méthodologique de la formation m'a vraiment, non seulement, été utile, mais m'a reconstruite intellectuellement et même personnellement. Je ne crois pas abuser en disant cela. Ceci m'a vraiment permis d'avancer. Voilà.

**I: Vous disiez qu'il y avait une personne qui vous avait "branchée" ?**

**PI**: Qui m'a parlé du DHEPS ? Je suis incapable de me souvenir qui m'a parlé de ce fameux diplôme. J'y ai pensé ce matin parce que je pensais que vous alliez me poser la question. Je ne me souviens plus du tout de qui est-ce qui m'a parlé de ce diplôme. Peut-être la formation continue, en réfléchissant, c'est comme cela que j'avais dû procéder, que j'aurais dû procéder ; c'était d'aller voir la formation continue, ce qui existait comme diplôme du niveau maîtrise. Il est possible que ce soit le service de formation continue puisqu'ils envoient fréquemment de la documentation de formation continue.

**I**: Est-ce pour cela que vous auriez choisi le Collège Coopératif ?

**PI :** Non, je n'ai pas choisi. Si, il y avait une possibilité de rentrer en maîtrise à la fac mais ...  
Ce qui m'avait séduite, quand même, dans le Collège Coopératif, c'était l'aspect coopératif.  
C'est à dire le fait d'avoir des intervenants qui n'étaient pas qu'universitaires et puis, à l'époque, on avait aussi une discussion avec P.P. C'est vraiment important d'avoir finalement cette idée très, très noble, au départ, de valorisation d'un acquis professionnel, de permettre à des gens, qui n'avaient jamais pu accéder à l'université, de faire reconnaître des acquis. C'est sympa, mais cela n'a peut-être pas été un élément déterminant. Non, je crois que je ne suis pas allée chercher cinquante choses, je suis tombée là-dessus. Cela m'a plu et je me suis engagée.

**I :** Vous connaissiez peut-être des personnes qui avaient fait ce DHEPS ?

**PI :** Pas du tout parce que je suis arrivée sur L. en 84 et je me suis engagée dans l'hôpital professionnellement. En revanche, je l'ai fait connaître après. J'ai connu plusieurs personnes que j'ai envoyées ensuite au DHEPS.

**I :** Et que racontiez-vous aux personnes lorsque vous leur parliez du DHEPS ?

**PI :** Ce que vous demandez, c'est comment je fais, en fait, la publicité ? Je pense qu'à un moment donné, on a besoin de faire un break pour justement repositionner son parcours, il ne faut pas s'ennuyer quand on travaille, dans son travail. Or dans des grosses organisations comme celle-là, même si le métier est varié, à un moment donné, on en a marre. On a donc

plusieurs possibilités où on tourne la page complètement, on va ailleurs, cela veut dire qu'on repart à zéro et c'est très dur, de plus en plus difficile, de faire valoir ses compétences. Enfin, on a l'impression qu'il faut tout recommencer. C'est possible, mais moi, je ne le ferai pas. Mais là, c'était une façon de pouvoir faire le point, s'arrêter. C'était acquérir une méthodologie de travail qui nous est, quand même, très indispensable et qu'on n'a pas dans nos formations initiales. Et en même temps, c'était acquérir des éléments complémentaires, des pré-requis que l'on n'a pas non plus forcément. En tout cas, les remettre à jour, ainsi que l'aspect rencontre et puis, se donner le temps de produire aussi. Ce qui est intéressant dans le DHEPS, c'est qu'on produit et ceci, je crois que je l'ai, je l'ai testé avec le DESS. J'ai passé en deux ans un DESS, dix-sept partiels, je ne suis pas aussi satisfaite, ce n'était pas du tout le même diplôme. Mais on n'a pas dû tout les mêmes autosatisfactions que dans un DHEPS. Je pense, notamment que le DHEPS est vraiment un accouchement d'une production écrite, qu'on va chercher très, très loin dans la douleur avec beaucoup de travail, beaucoup de réflexion, sur laquelle on revient, qu'on modèle un peu comme une sculpture ou comme un tableau. C'est vraiment une production personnelle. C'est souvent la première et je n'ai pas du tout eu le même sentiment dans le DESS qui était plutôt une validation de certains acquis, cela n'avait rien à voir.

**I : Vous m'avez dit qu'au bout de la première année, vous aviez des doutes et vous pensiez arrêter. Pourquoi ? Pouvez-vous-m'en dire un peu plus ?**

**PI :** Parce que je pense que j'étais encore trop limitée dans ce que je pensais sur ce que pouvait être une recherche. De tous les champs possibles au travers desquels on pouvait aller travailler, j'avais une question qui était coincée et bloquée sur une profession qui n'était plus la



mienne. Je pense qu'il faut d'abord aller dans tous les sens, il faudrait pouvoir, la première année, explorer, en tout cas, faire le tour de tout l'environnement professionnel, au lieu de se bloquer sur une profession qui est la sienne, un champ bien connu qui est le sien, celui de la sociologie ou celui de la philosophie. Par exemple, moi, j'ai découvert tout le champ de la sociologie des organisations, un peu de gestion, de l'économie, que je n'avais pas du tout, que je n'avais pas du tout perçu la première année. Ainsi, si j'avais à faire une critique, c'est cela. Très vite, trop vite on vous demande quelle est votre question centrale. On devrait d'abord dire aux étudiants de faire un petit panorama de leur travail et d'aller chercher dans tous les champs. On devrait leur dire qu'il faut réfléchir au marketing de leur boutique. Il faudrait leur expliquer que c'est parce que cela fait aussi partie de leur environnement professionnel même s'ils ne le savent pas. Ainsi, c'est là-dedans qu'ils pourront peut-être trouver un sujet, une question qui les intéresse. J'ai lu tout de même plusieurs travaux de DHEPS. Et, je trouve, qu'assez souvent, on tourne un peu en rond autour de son nombril. Et moi, je pense qu'il faudrait un peu ouvrir parce que l'on n'est pas qu'un professionnel. Je pense beaucoup que, finalement, on a un rôle d'acteur à l'intérieur du boulot qu'on fait. Je trouve, aussi, qu'il est ouvert sur énormément plus de domaines que ce que l'on pense au départ.

**L :** Avant de faire cette formation, pensiez-vous que vous alliez avoir, justement, une année pour butiner un peu partout ?

**PI :** Je ne me posais pas la question. On a un peu subi les contrecoups. Il y a un type qui s'appelait D. Il avait écrit un livre et a quitté le Collège Coopératif pour devenir responsable

de communication. Pendant un an, on a donc subi un peu les cours magistraux de ce personnel. Ainsi, comme ça, on ne savait pas trop où on allait.

**I : Au niveau des formateurs, il y avait une équipe ?**

**PI :** Il y avait une équipe. Il y avait, donc, déjà M.T., P.P. Mais il n'y avait pas encore C. Moi, je fonctionne un petit peu avec des porte-avions. Ceci, c'est mon fonctionnement personnel. Alors cela, c'est pareil, c'est grâce au DHEPS que j'ai appris à me connaître, parce qu'il permet de réfléchir sur sa personnalité. Enfin je pense qu'en tout cas, il aide. Ainsi, C., c'est un tremplin ou un porte-avions. Il a été la personne qui, à un moment donné, m'a permis de positionner les bases pour pouvoir faire autre chose. Il y a eu C. Mais pour d'autres, cela a été d'autres personnes. Là, la première année, je n'ai pas eu de tuteur, de porte-avions. Et puis, la deuxième année, chacun s'est un peu choisi. On a réussi à se trouver comme ça une personne qui a été notre porte-avions, notre tremplin, qui nous a donnés la pêche et qui nous a aidés à partir, à démarrer la recherche.

**I : Je reviens sur cette première année. Par rapport aux autres du groupe, étiez-vous la seule à rencontrer des difficultés dans votre recherche ?**

**PI :** Non, il y en avait. De mémoire, il y en a deux ou trois qui ont abandonné. On s'est retrouvé avec un tout petit groupe. Ça planait quand même un peu. Il y avait des gens qui avaient quand même des difficultés. Il y avait, notamment un copain, qui est resté un ami, dont son truc était tapé, carré. Cela a été complètement détruit, complètement remodifié la

deuxième année. Mais lui, il avait vraiment l'impression de savoir tout et d'avoir tout fini. Les autres tâtonnaient encore beaucoup. Mais en fin de première année, on commençait quand même à percevoir ce que cela allait être. Il y avait une construction tout de même, pas encore une problématique, mais on commençait à se dire qu'on allait participer comme cela à un savoir un peu plus dans un certain domaine.

**I :** Comment avez-vous vécu cette période de départ où vous vouliez abandonner la formation?

**PI :** ... En pensant abandonner, c'était un échec, mais comme d'habitude, je pense que j'ai du penser que ce n'était pas de ma faute, enfin, au départ. Et puis, dans un deuxième temps, c'était pour me raccrocher. Cependant, je n'ai pas abandonné longtemps. Je suis arrivée chez C. en lui disant que j'abandonnais et deux heures après, je sortais en me disant que tout allait bien. Voilà.

**I :** C'est donc la personne qui vous a remobilisée ?

**PI :** Oui, oui.

**I**: Qu'est-ce qui a bien pu se passer en deux heures pour que vous changiez d'avis ?

**PI**: Ouvrir des portes. Dire que ceci n'est pas votre truc, ce n'est pas votre intérêt. Finalement, il me disait tout le temps : "au fond, est-ce que cela vous intéresse vraiment la vie des assistantes sociales à l'hôpital ?". Je lui répondais que je m'en foutais complètement. Alors là, il me disait que si je m'en foutais, ce n'est pas là-dessus qu'il fallait travailler. Il me demandait alors ce qui m'intéressait. Moi, ce qui m'intéresse, c'est que mes A.S.H. ne fassent rien. J'ai beau leur donner des moyens, des chariots, elles prennent des seaux, elles en font des pots de fleurs. Elles prennent des balais, elles en font des piquets de tomates. Elles se fichent de moi. Il y a des antillais qui jouent aux boules et quand je les embête un peu, ils font des poupées vaudou. C'est cela, moi, qui m'intéresse et cela m'ennuie. Il m'a alors dit que c'est sur cela qu'il fallait que je travaille. Je lui ai répondu que ce n'était pas une recherche sociale, sociologique. Et, il m'a dit que cela dépendait, qu'il fallait peut-être aller voir tout cela, que c'était un problème de comportement et qu'il fallait peut-être aller essayer d'y réfléchir.

C'est donc une autre façon d'aborder les choses et à partir de là, j'ai construit ma recherche.

**I**: Finalement, est-ce que le DHEPS a modifié la représentation que vous aviez de la recherche ?

**PI :** En rentrant dans le DHEPS, je ne savais pas, je n'avais pas du tout analysé le mot "DHEPS". Alors ce qui m'a toujours fait rire, c'est le "Hautes Etudes". *(Rire)*.

Oui je n'ai toujours pas compris pourquoi ceci s'appelle comme cela. Non, j'ai compris ce qu'était la recherche qu'après, en terminant. Voilà, j'ai commencé à comprendre comment on pouvait articuler une recherche, comment finalement on construisait petit à petit et on déduisait un savoir, un corpus de connaissance. Oui mais à la fin. A la fin, je me suis dit : "finalement, qu'est-ce que tu as apporté ? Tu es venue apporter un peu d'eau au moulin d'untel et d'untel. En même temps, tu as montré que l'explicatif, il ne pouvait pas être seulement l'identité collective au travail, mais aussi l'identité collective d'un groupe antillais, qui arrivait avec toute sa culture et qui a finalement mélangé tout ça". Donc ceci, c'est ce que je me suis dit à la fin. Ainsi, dans ce sens là, j'ai peut-être un petit peu participé à ce qu'on peut savoir. J'étais très fière parce qu'il y avait B., qui a utilisé mon exemple dans l'un de ses bouquins. Il voulait que j'en écrive un bout. Je lui avais dit oui. Puis, je ne me suis jamais accrochée. B., c'est le sociologue qui est responsable du DISI (Diplôme de Sociologie Industrielle). Il a écrit la sociologie industrielle. Voilà, j'étais allée le voir et puis, il m'avait aidé.

**I :** Tout à l'heure, vous disiez "je ne sais pas pourquoi on appelle cela Hautes Etudes?"

**PI :** Je ne sais toujours pas à quoi correspond ce diplôme des hautes études en pratiques sociales. Pourquoi «Hautes?» Je ne sais pas ...*(Rire)*.

Pourquoi ils ont appelé ceci «Hautes Etudes?» Oui, ce sont des études sur les pratiques sociales, sans doute. Oui, mais pourquoi "Hautes"? Je ne sais pas.

**I: Dans "Hautes", il peut y avoir une dimension de valeurs ?**

**PI** : Oui, mais enfin. Oui, je veux bien "Hautes", mais à partir de quand c'est haut? Une maîtrise, c'est haut, au-dessous, ce n'est pas haut ? On est d'abord sur un tabouret. Après on est sur une grande chaise, enfin.

**I**: Vous avez eu l'impression d'être sur une grande chaise en arrivant au DHEPS ?

**PI** : Non, le DHEPS est un diplôme... C'est quand même un diplôme qui rend très modeste, parce qu'on s'aperçoit, en fait, qu'il y a tellement de choses qui ont déjà été écrites, dites et faites.

Pour un travailleur social qui a des études de travailleurs sociaux ou d'infirmière, où on n'a jamais touché, on n'a jamais été en fac. On a très, très peu côtoyé des auteurs, des sociologues, des psychologues, qui ont fait de la science, de la sociologie pure, par exemple. On n'a jamais lu, on a lu des ouvrages ou des auteurs qui ont utilisé ceci pour une visée pratique. Même les éducateurs spécialisés, ils ont très peu de lecture de fond, des grands domaines. Finalement, c'est donc une façon de passer sur les bancs de l'université et d'apprendre tout cela, enfin, de lire une première fois tout cela. Ainsi, en lisant une première fois des ouvrages de sociologie, c'est vrai qu'on se sent très petit. On se dit : "Bon, bien nous, on a la pratique, mais on n'a pas d'explications. On n'a pas tout ce qui fonde cette pratique".

Ceci rend donc modeste. Une fois qu'on a le DHEPS, on nous dit : "Vous avez un niveau : Maîtrise". Et en effet, ce niveau là de maîtrise, il permet par exemple de rentrer en DESS. Finalement il décomplexe. Ce diplôme décomplexe, il fait comprendre à des gens comme nous, qui sont plutôt des techniciens, des praticiens que nous aussi, si on travaille, si on a envie, on peut accéder à d'autres outils, qui sont donc des outils de recherche universitaire. Et moi, je suis allée en DESS sans complexe. Je me suis retrouvée sur les bancs avec des ingénieurs, des médecins, des cadres de banque qui avaient des niveaux élevés. Ça s'est bien passé. Ça s'est très bien passé.

**I : Quand vous avez fait votre formation initiale, sentiez-vous qu'elle était limitée et qu'elle ne donnait pas accès à ces outils que vous nommez ?**

**PI :** Oui, ceci, c'est sûr. En revanche, elle était très intéressante, parce qu'elle était très variée. La formation de conseillère est très, très ouverte. On fait plein de choses, on fait un peu de sociologie, de psychologie, un peu d'économie, mais on travaille beaucoup sur la vie quotidienne. C'est une formation qui est très, très enrichissante où on a beaucoup de rencontre. C'est une formation très intéressante. Mais c'est vrai que c'est une formation qui est prévue, ensuite, pour faire des filles de terrain, qui vont dans la rue et qui vont aider des femmes qui se retrouvent toutes seules avec des gosses. Elles vont aider ces femmes à retrouver un appartement, à coudre s'il faut coudre parce qu'on n'a pas d'argent pour acheter des vêtements, à faire des budgets ou à aider des handicapés à reprendre un appartement. C'est donc vrai qu'on n'est pas dans le domaine de la recherche scientifique. On n'a pas le temps de réfléchir, on a eu des données de base sur l'école, sur le rôle de l'école dans la société par exemple.

Cependant, on n'a jamais eu l'occasion de travailler là-dessus. C'est donc vrai que pour moi, c'était un manque. Et puis, j'étais l'aînée de quatre, mes parents avaient donc trois autres gosses derrière. Ainsi, quand j'ai voulu faire des études, ma mère m'a dit que pour les études longues, cela allait être dur. A l'époque, il n'y avait pas de prêt étudiant. Mes parents auraient pu financer parce qu'ils travaillaient à deux. Mais ma mère, en tout cas, avait toujours peur. Elle n'avait pas cette façon de dire : "vas-y, on verra bien, on se débrouillera". Elle m'a un peu retenue dans mes études. C'est donc aussi une façon d'accéder aux études et de me dire : «Je ne l'ai pas fait avant, mais je le fais maintenant". Ceci, c'est évident. Donc, dans la formation de base, on n'avait pas eu toute cette approche qu'on a eue après et qui était limitée en DHEPS. On a eu surtout des listes bibliographiques. On a aussi eu des cours, une intervention sur le langage, une intervention sur des choses très ponctuelles, mais qui, en fait, permettent quand même de connaître des gens de terrain.

**L: Pouvez-vous me parler de votre première semaine au DHEPS ?**

**PI**: Non, je n'ai pas de mémoire. Non, si ce n'est qu'on était très mal à l'aise comme tout groupe. Moi, je suis formatrice, je me vois toujours arriver avec mon petit cartable comme un jour de rentrée scolaire. Je me souviens tout de même d'un truc. Moi, je viens d'un milieu d'hommes, mais où, finalement, je ne côtoyais pas trop les hospitaliers ou alors des hospitaliers en blouse, plutôt les fournisseurs, les représentants qui sont toujours habillés en costume et cravate. Et puis, je me suis retrouvée dans un monde d'éducateurs, qui arrivaient soit en jean, soit en sandales avec les cheveux longs. Moi, je devais être très classique, un petit tailleur ou quelque chose comme ça. Je me souviens que je me suis fait regarder un petit peu



de travers. Ceci m'a fait sourire parce que j'ai eu l'impression de me retrouver quelques années auparavant avec des collègues de formation sociale. Il y avait quand même un look assez intéressant.

**I : Est-ce que ce look a changé de votre part ou de la part des autres ?**

**PI :** Chez les autres, pour les collègues et les copains que je pense avoir, non, je n'ai pas l'impression. Là, j'ai fait un stage, une formation, il n'y a pas très longtemps, dans deux foyers. Le directeur avait une chemise blanche avec un petit col "Mao" et un petit gilet noir. Non, je crois qu'il a toujours ce look, toujours ce look un peu éducateur, mais qui, maintenant, à la limite, s'est quand même bien détendu. Quant à moi, oui, mais là, c'est plutôt une question de maturité. Je crois que maintenant je m'habille. J'ai plusieurs styles en fonction des jours.

**I : Cette évolution de style n'a-t-elle pas été permise par la rencontre avec les autres?**

**PI :** Je ne sais pas. Non, je ne sais pas. Par contre, c'est sûr qu'à partir du moment où on est sûr de soi, on commence à assurer des formations. On fait des formations d'hygiène, en nettoyage de locaux, d'hygiène de locaux. Maintenant je fais aussi de la formation un peu en gestion de la qualité. Je commence un peu à travailler là-dessus et le fait d'être obligée de prendre la parole en public. Par exemple, j'ai aussi assuré des petites interventions dans des congrès, des choses comme ça. On a toujours la trouille quand on fait une intervention, quand on commence un stage. Cependant, pour ma part, plus on est bien dans sa tête, plus on l'est dans

son corps. Après, le look n'est donc, en fait, plus important. L'important, c'est d'être bien. S'il fait chaud, on met un truc léger, s'il fait froid, on met un pull. C'est vrai que j'étais assez complexée, à un moment donné, peut-être pour ne pas avoir pu faire ce que j'avais envie de faire. Ici, à l'intérieur de l'hôpital, le fait d'être reléguée au départ, à être responsable du ménage, c'est vrai que cela me vexait. Je crois que cela me vexait énormément. Je compensais donc peut-être avec une tenue un peu stricte. C'est vrai qu'aujourd'hui je m'en fiche. Quand j'ai envie de m'habiller d'une façon, je m'habille d'une façon et puis, quand j'ai envie d'une autre, c'est une autre. C'est peut-être lié à un certain niveau parce que, à la limite, ce n'est plus important, c'est moins important, en tout cas beaucoup moins important qu'avant.

**I: Et votre projet de faire de la formation, l'aviez-vous avant de vous inscrire en DHEPS ?**

**PI**: Non, c'est pareil. Ce n'est pas un projet, c'est un concours de circonstances. Moi, ma vie, c'est un concours de circonstances. ( Rire ).

C'est une suite de concours de circonstances. Comme on n'était pas beaucoup de Conseillère Hospitalière à L., il y a un formateur qui a monté son organisme de formation et qui a fait appel à l'une de mes collègues. Elle n'était pas libre et elle m'a dit : "Tiens, est-ce que ça t'intéresse?". C'était à peu près à ce moment là que j'ai commencé.

**I**: Vous m'avez parlé d'un travail d'enquête. Pouvez-vous-m'en parler ?

PI : Alors, mon sujet de mémoire parce que cela fait longtemps que je ne l'ai pas lu, c'était, en fait, "pourquoi les ASH". Pourquoi les ASH font de la résistance et quelle est la place des différents acteurs dans un processus d'évolution, de changement et donc, d'une formation à l'intérieur de l'hôpital. Ceci parce qu'en même temps, ils disaient : "on veut être reconnu" et puis, en même temps, quand on leur proposait quelque chose, ils ne voulaient pas se former. En fait, ils utilisaient leur position d'acteur à fond dans tous les interstices, toutes les possibilités qu'ils avaient d'agir puisque formellement, ils avaient très peu de pouvoirs. Donc ils prenaient ce pouvoir en résistant ou alors, au contraire, en s'engageant dans la formation en fonction des sous-groupes.

La première hypothèse, c'était une explication au travers de la stratégie de l'organisation. Et la deuxième hypothèse, c'était, qu'à l'intérieur de ce groupe là, il y avait donc un deuxième, un autre sous-groupe, qui était un sous-groupe d'antillais, arrivés dans les années 70 et qui avaient réorganisé sur l'hôpital un mode de fonctionnement. Ce mode de fonctionnement, là aussi, les faisait ou non résister, ou au contraire, aller dans le sens de ce que l'on proposait et du changement, en fonction des différentes possibilités que cela leur donnait après pour agir.

J'ai donc construit un questionnaire en partant finalement des hypothèses que j'avais. J'ai travaillé comme, comment s'appelle-t-il ? J'ai un trou de mémoire, sur le suicide, D. En partant donc, de toutes ces hypothèses, je suis remontée jusqu'à l'élaboration d'un questionnaire de 46 questions, qui tournaient donc autour de l'identité professionnelle, de leur reconnaissance, des valeurs, des valeurs attachées à l'hôpital, des valeurs attachées au métier, de l'évolution de carrière souhaitée, de la vie à l'intérieure de l'hôpital, de la relation avec la hiérarchie, et pour tous les Antillais, de la vie à l'extérieur. Se rencontraient-ils ? Avaient-ils, en même temps, une vie de sous-groupe?

J'ai envoyé 200, 300 questionnaires et j'en ai récupéré 120, 130. J'ai fait faire un traitement informatique à plat et un croisement de certaines questions entre elles pour justement valider ou invalider mes hypothèses.

**I: Les avez-vous validées ?**

**PI** : Oui, enfin, j'ai validé. J'ai découvert, en fait, que le groupe professionnel se séparait en trois sous-groupes finalement. Tout ça de mémoire car je ne l'ai pas relu. Oui, en trois sous-groupes dont un qui était un groupe assez passif puisque dans la formation, il attendait un départ anticipé en retraite. Notamment, des femmes souhaitaient retourner aux Antilles avec leurs enfants après quinze ans de vie professionnelle en France, parce qu'elles estimaient que le salaire des retraités suffisait.

Le deuxième groupe était très décidé à se promouvoir dans une formation d'aide-soignante, des antillais, notamment parce qu'ils n'acceptaient pas l'idée de l'homme, faisant le ménage. Ça ne correspondait pas du tout à leur conviction et ils avaient compris que s'ils mettaient un peu d'eux, ils pourraient le faire. C'était ceux qui avaient une qualification de base dans ce groupe, ils pouvaient donc accéder à une formation d'aide soignant.

Le troisième groupe était assez bien dans cette fonction d'ASH, mais qui, en revanche, utilisait la résistance comme un moyen d'action, c'est-à-dire un moyen d'échange : "Vous nous permettez cela, on le fait, vous ne nous le permettez pas, on ne le fait pas". En plus, dans la vie, une partie de ce groupe d'antillais était manipulé par des leaders. J'ai donc été questionnée les leaders des groupes. Après, cela s'est beaucoup mieux passé, je n'ai plus eu de problème après avec le Vaudou. Il paraît que j'ai été piquée avec des poupées. Il paraît qu'il y a des choses comme celles-ci qui se sont passées. En revanche, j'ai été invitée en 94 à un baptême

antillais et j'étais la seule blanche. J'étais très, très, très impressionnée, parce que j'ai vraiment eu l'impression, grâce aux questionnaires, que j'avais une autre relation avec le groupe et que j'avais passé un cap.

**I: C'est ce que vous souhaitez, améliorer votre échange avec ce sous-groupe ?**

**PI**: Avec l'ensemble, avec l'ensemble du groupe professionnel parce que je ne suis pas leur supérieure hiérarchique. Je continue à être une conseillère et une référente technique, tout en étant quand même pour l'hôpital, la garante du bon fonctionnement de cette fonction de nettoyage. Il était donc absolument important que ces gens connaissent mieux ma fonction, que je gagne leur confiance et qu'on établisse un dialogue.

**I: Vous ne vouliez pas être contrôleuse de leur travail ?**

**PI**: Voilà, je ne suis pas contrôleuse de leur travail et je voulais qu'ils comprennent, enfin, qu'ils remettent une fonction dans un ensemble et puis qu'ils décident après. D'ailleurs, aujourd'hui, je ne travaille plus que sur demande, c'est-à-dire je n'interviens auprès d'eux que s'ils le demandent, le contrat est clair.

**I: Ce n'est pas dans votre fonction de contrôler leur travail ?**

**PI :** Ce n'est pas dans ma fonction, ce n'est pas dans ma responsabilité et si on me le demande, je renvoie la responsabilité aux surveillants. En revanche, je suis à leur disposition. Moi, je suis prestataire de service. Mon projet de service, ici, c'est d'être prestataire de service, d'améliorer la qualité, la gestion du service de nettoyage à l'intérieur de l'hôpital en tant que prestataire de service.

**I :** Prestataire de service, c'est-à-dire conseillère ?

**PI :** C'est-à-dire qu'il y a une prestation de service autour d'une équipe centrale de nettoyage de 18 agents. Là, on fonctionne comme une petite entreprise de propreté à l'intérieur de l'hôpital. Je suis prestataire de service car c'est moi qui achète les produits et les matériels de nettoyage. Je fournis donc tout cela aux unités de soins. Je suis prestataire de service des services économiques parce que j'ai des budgets à gérer et j'en ai la complète responsabilité. Je suis aussi là pour que ces budgets aillent au bout de l'année, faire une gestion saine et efficace. On est aussi lieu de conseil. Par exemple ce matin, on a travaillé avec un architecte autour d'un projet de Maison d'Accueil Spécialisé, sur les revêtements des sols, des murs. Je suis prestataire de service parce que j'essaie de développer la relation client prestataire. Je crois qu'il faut que l'hôpital, dans l'évolution de la gestion et de la maîtrise des coûts, essaie d'améliorer la qualité et le coût. Tout n'est pas gratuit. Tout n'est pas normal. Tous les dérapages ne sont pas normaux. Et, en développant l'esprit client/entreprise, j'ai l'impression que la prise de conscience est plus facile.

**I : D'accord, vous avez parlé d'accouchement, de douleur par rapport à votre travail de recherche. Pouvez-vous développer cette pensée ?**

**PI :** Oui, parce qu'il y a eu des périodes longues, difficiles, des gros, gros boulots, les entretiens par exemple. Après avoir fait l'enquête, ça s'est bien passé. Ensuite, j'ai fait faire le tri, un tri à plat et un tri sur informatique. A l'époque, je n'avais pas de micro, je l'ai fait faire par N. Après il y avait le travail d'analyse et c'était un gros, gros travail. C'est vrai qu'il y a eu des moments où j'en avais marre. Un jour j'ai pris mes cliques et mes claques et je suis allée m'enfermer, à Paris, quatre jours, chez une copine, pour travailler. J'ai travaillé du lundi au vendredi, de 6 heures à 17 heures non-stop. Elle habitait un appartement à côté du Père La Chaise. Le soir j'allais faire un petit tour au cimetière (Rire).

J'ai donc passé cinq jours comme ça, dans un boulot intense. Mon divertissement était d'aller au cimetière, c'était au mois de mars et j'en ai, d'ailleurs, un très bon souvenir. C'est très intéressant ce diplôme parce qu'on mesure aussi sa capacité de travailler et ça, je crois que c'est très important quand, comme moi, on a envie de faire plein de choses, quand on est un peu orgueilleuse. Cela permet vraiment de mesurer jusqu'où on peut aller, quand il faut s'arrêter. Maintenant quand j'accepte de faire quelque chose, je me dis : "je peux le faire puisque je l'ai fait avant". J'ai quelques années de plus, j'ai d'autres choses à gérer. Enfin, j'ai donné une quantité de travail impressionnante. Je vais sans doute reprendre un DEA l'année prochaine. Cela ne me fait aucun souci de ce côté là, je sais que je peux travailler. Je sais par exemple que je peux lire, j'ai une grande capacité de lecture, d'analyse de bouquins, je le sais,

c'est comme ça. J'ai d'autres défauts, je n'arrive pas à écrire sur ce micro de malheur, mais je sais que je peux faire d'autres choses, ça me permet donc de tester tout ça.

**L :** Vous disiez que c'était quelque chose qui amenait à travailler au fond de soi-même. Pouvez-vous approfondir cette idée ?

**PI :** Oui, oui. Il y a des tas de gens qui vont vous dire : "Quand on rentre en DHEPS, au bout d'un an on divorce ou alors on se fâche avec ses gosses ou alors on change de boulot, on se fâche avec son patron". Je ne sais pas s'il y a des gens qui ont fait des études là-dessus. C'était un peu le grand sujet de rigolade. C'est vrai que, quand on est rentré dans ce diplôme, à la fin des trois ans, il y en a plusieurs, dont moi, d'ailleurs, qui étaient en instance de divorce. C'est vrai que beaucoup de formations, qui sont des formations que font des personnes après 10 ans de mariage ou de vie commune. Il y a sûrement d'autres éléments qui rentrent en compte. On effectue un travail de déconstruction des a priori et un réel travail de questionnement sur son fonctionnement. On est des hommes, des femmes et je crois que l'un ne va pas sans l'autre.

Je ne sais pas si on peut dire la même chose d'une Maîtrise. J'ai une petite sœur qui a pris un 15 en DEA de communication, je suis en train de lire son mémoire. Elle a 24 ans, elle n'est jamais sortie des études. Je ne pense pas que cela soit la même chose qu'un travail de recherche à 30 ans quand on a déjà 10 ans de vie professionnelle. On va vraiment déconstruire, déconstruire qui on est, avec qui on travaille, comment on travaille, son organisation, sa raison d'être. On va se poser des tas de questions sur son identité professionnelle, mais aussi sur son identité, sur ce qu'on avait envie, sur tous les ratés, sur le pourquoi.



Donc forcément, on déconstruit des choses et on les reconstruit après. C'est pour cela, d'ailleurs, qu'il ne faut pas s'arrêter en route. Il ne faut surtout pas s'arrêter en route. On les reconstruit après et on va au bout. Obligatoirement si on rentre vraiment dans la démarche, on change. Il y en a qui s'arrêtent parce qu'ils ont peur. Je connais une fille qui a pris peur et qui a arrêté. Mais si on va au bout, évidemment on change.

**I : Est-ce que vous souhaitiez changer ?**

**PI** : Non, je ne m'y attendais pas du tout. Non, non. Je sentais bien que quelque chose me manquait, mais je ne pensais pas du tout que cela déconstruirait, que le changement irait aussi dans sa façon de vivre, de fonctionner. Je crois que le DHEPS oblige aussi à réfléchir sur sa vie professionnelle, sur ses ruptures professionnelles ou sur ces engagements professionnels et extra professionnels (les syndicats, l'associatif, ses relations avec les autres). Je pense qu'on ne peut pas passer à travers cela, c'est obligé, même si on ne se pose pas des questions, on déconstruit des choses.

**I** : Et cette déconstruction, pensez-vous qu'elle a eu une conséquence sur votre environnement familial ?

**PI** : Oui, oui. Je pense que mon ex-mari n'a pas du tout supporté cela. Je pense qu'il a très mal vécu cela à ce moment-là. On est divorcé depuis 94, cela fait deux ans. C'est ce qui lui a

permis de rentrer en formation. Pour en avoir discuté avec des collègues, c'est courant. On a quand même divorcé. Est-ce qu'on aurait divorcé ? Je ne sais pas, ceci, personne ne peut le savoir. Il n'empêche que, lui, il a eu la même démarche de formation. Il a 40 ans et il a eu la même démarche de réinvestissement dans la formation et de questionnement. Aujourd'hui il est dans une autre position dans son entreprise alors qu'au début, ça lui a vraiment...

Il a été déstabilisé par le temps que je passais au travail, par mon investissement. Si on s'investit quelque part, on se désinvestit forcément ailleurs. Je crois qu'il s'est aussi senti lésé par cette formation qui prend du temps.

**I :** Au début, vous disiez que certains pensaient que le divorce pouvait être une conséquence du DHEPS. Peut-on dire, pour vous, que c'était un moyen d'investir quelque part pour désinvestir dans un autre domaine ?

**PI :** Oui, c'est le problème de la poule et de l'œuf. Est-ce que c'est parce qu'on avait envie d'investir ailleurs qu'on a fait la formation et donc, que les choses ont pu se mettre en place ? Est-ce que cela a déclenché les hostilités ? On ne sait jamais, c'est un mécanisme complexe de changement. C'est un mécanisme complexe de changement, à la différence, peut-être, d'autres, c'est que, celui-là, comme il est neuf, on ne le maîtrise pas. Par rapport à d'autres diplômes qu'on pourrait faire après, on n'a pas le recul nécessaire, on n'a pas l'expérience nécessaire pour dire : "attention, là, il faut peut-être être prudent".

J'étais plus jeune, 30, 32 ans. Je pense que, quand j'y étais, j'ai manqué sûrement d'analyse et de recul par rapport à cette formation. Je suis persuadée que, si demain je reprends un DEA, même si j'y passe autant de temps, il ne se passera pas du tout les mêmes choses.

D'abord, parce que je m'y attendrai et d'autre part parce que je préviendrai mon entourage en disant : "attention, je rentre dans quelque chose qui va sûrement modifier mon temps de présence, mon esprit, enfin, un tas de choses". Je n'aurai sûrement pas les mêmes attitudes et du coup, les autres, non plus.

Cela, c'est évident. Alors, faut-il prévenir ou pas ? Je crois que ce n'est pas la peine, parce que ça fait partie des expériences de la vie, on a beau faire ce que l'on veut, si on ne l'a pas fait, on ne peut pas.

**I: Etiez-vous fière de votre travail à la fin de votre mémoire ?**

**PI**: Fière, pas fière, froussarde, il y a eu tous les degrés, fière de la quantité de travail. La qualité, c'est le regard des autres, c'est vrai qu'il y a eu un bon rapport. Oui, j'étais contente. Un des rapporteurs était justement la responsable de l'I. Cette personne, qui était une collègue de parole, était, pour moi, quelqu'un d'important. .... Fière, oui, contente d'avoir fini.

**I: C'était important que des personnes aient un regard sur votre travail ?**

**PI**: Oui, oui. Cela aurait été très frustrant de ne pas pouvoir le donner à lire. Quand j'en lis maintenant, quand on me propose de lire quelque chose, si j'accepte, je le fais toujours avec beaucoup, beaucoup de respect, beaucoup d'attention. Ceci parce que je trouve qu'il n'y a rien de pire que quelqu'un qui va parler sur votre boulot quand il ne l'a pas lu. Je trouve que c'est le

pire de tout. Je préfère quelqu'un qui l'a lu et qui dit que ce n'est pas bon plutôt que quelqu'un qui ne l'a pas lu. Et, si je me rends compte qu'il ne l'a pas lu, cela me vexerait énormément. Je crois que c'est un respect, si on accepte, on accepte, à nous de prendre le temps qu'il faut.

**I** : Et vous étiez persuadée que le jury allait bien étudier votre travail ?

**PI** : Je ne me suis jamais posée la question, mais j'espère qu'oui. (Rire)

On peut remonter à l'origine du collège. Tout ce que l'on fait pour le collège, c'est gratuit. On donne son temps. L'année dernière, j'ai emmené un travail en corse, en vacances, pendant je ne sais combien de matins, j'étais penchée sur mon truc. Je ne faisais que cela et je crois qu'en même temps, c'est un échange. On l'a fait pour moi, je le fais pour les autres, comme ça, c'est une espèce de mutualisation.

**I** : Avez-vous fait partie d'un jury ?

**PI** : Oui, et là, je suis cette année un étudiant. Enfin, j'ai commencé à suivre un étudiant.

**I : Ce sont les suites, c'est une demande que vous a faite l'Institution ?**

**PI :** Oui, c'est des suites, des entretiens avec certains étudiants dans certains domaines. C'est aider, participer à des jurys, à des choses comme cela. J'y vais parce que cela me permet de me plonger, de revoir mes collègues et puis, ça m'intéresse de participer à ce mouvement là.

**I :** Par rapport à la fin de la formation, la question de l'évaluation ne vous a-t-elle pas posé de problème ?

**PI :** Moi, j'étais très frustrée de ne pas défendre mon affaire. Vous avez du remarquer que j'étais un peu loquace. (Rire). J'aurais voulu pouvoir me présenter devant un jury. J'avoue que si je fais un DEA, je serais ravie de pouvoir défendre mon truc, ne serait-ce pour le moment, pour l'instant. (Rire).

Oui, c'est vrai que j'ai été frustrée.

**I :** Vous aviez l'impression d'être privée d'un temps important ?

**PI :** Oui, il manque un bout pour aller au bout de l'affaire. J'ai eu des bonnes notes. Je ne me rappelle plus combien, mais il manquait un bout, il manquait cette confrontation avec des

gens, un bout de film. Oui, cela, je le regrette. On m'a alors expliqué pourquoi, je sais pourquoi, mais on devrait pouvoir choisir.

**I : Pourquoi ?**

**PI :** On m'a expliqué qu'on estimait finalement qu'à l'origine des collègues, les personnes, n'ayant pas eu de formation universitaire, n'étaient pas forcément prêtes à défendre leur travail devant un jury.

Voilà, je pense qu'il pourrait très bien y avoir les deux. C'est-à-dire qu'il y ait deux rapporteurs. Ensuite, l'étudiant, s'il le désire, vient expliquer, présenter son travail. Oui, c'est vrai que cela m'a un peu frustré.

**I :** Vous avez donc dit que cette formation DHEPS avait changé des choses dans votre travail ?

**PI :** Alors, ça a changé dans la pratique de tous les jours. Cela m'a permis de prendre le travail différemment. Cela m'a permis de me faire reconnaître auprès des surveillants chefs, qui ont appris. J'ai quand même distribué des questionnaires. J'avais été dans l'hôpital questionner les différents acteurs. Ils n'ont pas lu le résultat du travail, mais ils ont su que j'avais fait ça. Cela a valorisé ma personne, ma personnalité et, par-là, ma fonction. Je crois que, vis à vis des directeurs, cela leur a permis de me positionner autrement dans le groupe. Mais

insidieusement, il n'y a personne qui, un jour, a dit : "Maintenant qu'elle a écrit cela, elle a un niveau de maîtrise, donc, elle est capable de". Non, non, c'était par petites touches. Tout d'un coup, on m'invite à telle réunion de travail. Tout d'un coup, dans une réunion de travail, ma parole équivaut à une autre. Voilà, c'est donc très important.

Et puis, en même temps ou un peu avant, j'ai passé un examen interne car, à l'époque, on n'était pas reconnu conseillères sur les grilles salariales des hôpitaux. Cela m'a donc permis de passer surveillante chef.

Même si on ne l'a pas su d'une façon très, très, très interne, même si on ne l'a pas crié sur les toits, je crois que cela a bien positionné les choses. Et puis, cela m'a permis de rentrer en DESS, l'année suivante. J'ai fait un break puis, je suis rentrée ensuite.

**I :** Et l'aspect de la reconnaissance, d'un positionnement différent au niveau du travail de collaboration, est-ce que c'est quelque chose que vous souhaitiez auparavant ?

**PI :** Tout à fait. Il y a deux aspects. Il y a l'aspect de la personne et l'aspect de l'emploi. On est dans un hôpital où on fait du soin et où les valeurs, les professions, sont le médical et le soin. Le soignant, d'abord le médical et après le soignant. Tout ce qui tourne autour en fait partie, notamment la logistique. La logistique, c'est vraiment : ras les pâquerettes. Les responsables de la logistique sont vraiment mal considérés. A l'époque, ça me permettait d'avoir une autre image et, en même temps, de faire passer d'autres idées, notamment sur l'horizontalité de la fonction de nettoyage, on arrête de parcelliser, on a commencé à réfléchir sur un ensemble. Enfin, on rassemble des budgets.

**I: Cela vous a donc permis une revalorisation ?**

**PI**: Voilà, tout bêtement, à la fois du service et à la fois de la fonction.

**I**: Et par rapport à vos parents, leur avez-vous parlé de ce résultat ?

**PI**: Mon père a toujours été là. Mes parents sont de M. Mon papa est mort maintenant. Mais maman m'a dit quand j'ai eu mon DESS : "Encore ! Encore !". Mon père a toujours été un lecteur assidu de mes travaux comme il a été lecteur assidu jusqu'au bout des travaux de ma sœur. Mes frangins n'ont pas fait d'études, donc, cela s'est passé avec les deux filles. Il m'en a fait parler. Ça était important, mais c'est vrai qu'à part lui, dans ma famille, cela a été plutôt des amis de travail. Je l'ai donné à des directeurs, mais je ne pense pas qu'ils l'ont lu. (Rire).

Cela fait quand même un pavé, mes parents ont été assez contents de moi, mais sans plus.

**I**: Votre mère moins que votre père ?

**PI**: Alors ma mère, elle est un peu particulière. Ma mère, c'est quelqu'un qui a une relation très particulière avec ses enfants. Chez les autres, elle arrive toujours à montrer ou même à



faire semblant qu'elle est contente ou qu'elle encourage. Auprès de ses enfants, c'est toujours beaucoup plus difficile. C'est quelqu'un qui n'arrive pas à aider les autres et qui n'a jamais aidé ses enfants. Enfin, elle n'a jamais aidé ses enfants. J'exagère. Elle a beaucoup de mal à être aidante pour ces gosses.

**I : Auriez-vous aimé qu'elle vous aide pendant ce travail ou qu'elle soit plus présente?**

**PI :** Elle a été présente. Elle a été présente quand j'ai eu besoin d'elle, quand j'ai fait ma fugue à Paris. Enfin, ma fugue... Je l'ai appelé, elle est venue et elle a gardé mon gamin. Elle est venue immédiatement et est restée 4, 5 jours à la maison. Elle a géré les colères quotidiennes de mon ex-époux qui trouvait cela complètement farfelu. Il était persuadé que j'avais un amant sur Paris, enfin, il m'a fait un cirque.

**I : Peut-être est-ce pour cela que vous parlez de fugue ?**

**PI :** Oui, parce qu'il m'a fait un cirque pas possible. Il ne comprenait pas pourquoi j'allais travailler à Paris. Et, elle a assuré là, elle a assuré la garde de T.

**I : Pourquoi avez-vous choisi ce genre de métier ?**

**PI** : Je ne l'ai pas vraiment choisi. A l'époque je sortais de terminal, j'avais envie d'être journaliste. J'étais une très bonne élève, j'ai eu un bac D avec une bonne moyenne. J'avais envie de faire soit journaliste, soit une Ecole de Supérieur de Commerce. Il n'y en avait pas à M. Mes parents m'ont dit, ma mère m'a dit : "Ecoute, cela va être difficile de t'envoyer ailleurs". Je n'avais pas trop d'idées et je crois que c'est elle qui m'a dit : "A l'IRFTS, la formation de travailleurs sociaux, cela peut, peut-être, t'intéresser ?". Je n'avais pas envie d'aller en fac parce que je n'avais pas une bonne image des facs, ça ne m'intéressait pas et je n'avais pas envie d'y aller. Je me suis donc lancée dans ce métier comme ça. Et finalement, je ne le regrette pas parce que, de toutes façons, le chemin, on le fait tout au long de sa vie. Je voulais faire journaliste, je ne l'ai pas fait, mais j'écris des articles. J'écris assez souvent. J'interviens dans des congrès de temps en temps. Finalement, je retrouve donc les mêmes données. C'était plutôt un hasard, cela aurait pu être autre chose.

**I : Vous rappelez-vous pourquoi la fac vous gênait ?**

**PI** : C'est une impression que j'avais à l'époque et que j'ai encore plus maintenant. J'ai une amie qui a une fille de 20 ans et c'est terrifiant. J'avais l'impression que c'était un troupeau bêlant et je ne supportais pas d'être dans un troupeau bêlant. (Rire).

J'avais sans doute une idée fautive, mais je n'avais pas envie d'aller passer des heures à écouter un gars, qui parlait devant 300 personnes. Cela ne me séduisait pas du tout. J'avais plusieurs amis, beaucoup d'amis à la fac et je n'avais pas envie de faire cela. Voilà.

J'aurais voulu être journaliste. A l'époque, il n'y avait que trois écoles. La distance était trop importante, à cela s'ajoutait le coût important. Sinon, il fallait faire un peu de droit et on pouvait y entrer par la suite. Je me suis dit que j'allais galérer là-dedans. J'avais un tuyau pour y rentrer car mon père connaissait quelqu'un, mais je n'ai pas eu le courage de me lancer dans l'affaire.

<b><u>ENTRETIEN :</u></b>	<b>D2</b>
Date :	<b>05/07/96</b>
Lieu :	<b>Collège</b>
	<b>Coopératif</b>
<b><u>SEXE :</u></b>	<b>M</b>
<b><u>AGE :</u></b>	<b>55ans</b>
Date de naissance :	<b>26/09/41</b>

**SITUATION FAMILIALE :**

marié

deux enfants

**SITUATION PROFESSIONNELLE :**

Techniciens de prévention chargée d'ergonomie

Coordinateur de formation

**Année de la formation DHEPS :**

1989 → 1994

**PARCOURS PROFESSIONNEL :**

\* technicien de prévention et coordinateur de formation

\* Service recherche

\* Cabinet d'ingénierie vérification de travaux

\* responsable bureau d'étude

\* chargé d'affaire

\* Surveillant des travaux Bureaux d'étude

**PARCOURS DE FORMATION :**

\* *D.H.E.P.S* et DUFA

\* Licence et Maîtrise en ergonomie

\* Concours C. : technicien de prévention

coordinateur de formation

\* Ecole Conseiller de Sécurité d'entreprise Formation (accès au CNAM)

\* Math sup. par correspondance

\* Technicien

\* Ecole Equipement Dessinateur

**SITUATION DES PARENTS :**

P : fabricant de soie

M : sans travail

**LA FRATRIE :**

cinq enfants : 3 frères, 1 sœur

est le deuxième

**Personne interrogée** : La formation que j'ai faite ici ? ... C'est une formation dans laquelle j'ai complètement perdu la première année. J'estime que j'ai été accompagné par des gens parfaitement incompetents. Ils le savent, je l'ai expliqué. En gros, j'ai surtout travaillé quand-même la deuxième année. Alors la formation, c'est d'une part, un certain nombre de séminaires, un certain nombre d'information, qui sont donnés soit sous forme de conférences, soit sous forme d'exposés structurés. Eventuellement certains intervenants, on peut considérer que c'est un cours... (*Silence*).

Parallèlement à ça, il y a des moments où on travaille sur son mémoire. Il y a donc des regroupements. On expose son travail, on fait le point. Il y a des critiques qui sont toujours positives, d'ailleurs, et le travail qu'il faut fournir. C'est donc une espèce de va et vient entre sa propre écriture et puis, un effet miroir qui est donc assuré soit par un tuteur, soit en troisième année par ... Moi, j'avais donc A.. Des gens qui, d'ailleurs, sont très compétents. Je ne sais pas s'il faut vraiment dire d'autres choses là-dessus parce que ça fait quelques années déjà. Alors bon, ... l'itinéraire ne pose pas de problème majeur, si ce n'est qu'il y a des critiques à faire sur certains cours qui ne sont pas suffisamment structurés et puis, il y a ... essentiellement de mon point de vue, la qualité du tuteur. C'est le principal problème ici que j'ai rencontré, c'est la qualité des tuteurs, en particulier la première année et là, j'estime que j'ai royalement perdu la première année. A la limite, j'aurais pu faire en deux ans le parcours, au lieu de le faire en trois.

**Interrogateur : Vous pensez que c'est à cause du tuteur ?**

**P.I** : Oui, essentiellement. En ce qui concerne, enfin l'époque où j'étais présent au Collège, je crois que tout le groupe, unanimement, a eu les mêmes appréciations au niveau du tuteur, et je crois que depuis il n'est plus au Collège. Il sévit ailleurs, mais je crois qu'il y a eu un problème de choix de personne

**I** : Pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous vouliez faire un DHEPS ?

**P.I** : Oui, oh ! (*Soufflements*). Il y a eu plusieurs raisons. La première raison c'est que, quand j'ai fait, donc, cette Ecole de Sécurité là, il y avait un enseignement en psychologie et on faisait un mémoire en psychologie. Et, le prof qu'on avait était un psychanalyste. Et donc, j'ai produit un mémoire. Et, j'avais à un moment donné, je ne me rappelle pas à quelle occasion, évoqué SOCRATE. Et il m'avait, je me rappelle bien, il m'avait écrit en marge : "Puisque vous évoquez SOCRATE, vous auriez intérêt à lire sa maïeutique !". Donc à la suite de ça, je m'étais dit : "Sur le plan méthodologique, je ne dois pas être très bon parce qu'il m'a mis ça". J'avais gardé un peu le souvenir que j'avais à travailler cet aspect là qui était donc l'aspect méthodologique. Donc c'était une raison, j'ai voulu me confronter à un travail qui demandait un investissement méthodologique.

La deuxième raison, c'était que je voulais courcircuiter un parcours traditionnel : DEUG, licence, maîtrise, etc... qui est très difficile à faire pour quelqu'un qui

travaille. Puisque même dans les cursus des sciences de l'éducation, il y a beaucoup de cours qui sont des cours en journées quoi ! Alors que moi, j'ai beaucoup de déplacements, c'est très difficile de tenir un horaire, d'être toujours... toujours à l'heure. Donc j'ai voulu courcircuiter cela pour gagner du temps et en même temps ne pas être confronté à des impossibilités, en fait, sur le plan horaire. L'idée étant toujours d'essayer de rattraper un troisième cycle quelque part, qui pourrait me donner un statut, puisque hélas (*mot dit avec insistance*) on fonctionne avec des grilles. On est dans un système de tiroirs, avec un bac plus trois, on a droit à ça. Un bac plus quatre à ça, un bac plus cinq. Bon, pour avoir un statut à peu près comme moi maintenant, il faut un bac plus cinq. Ce n'est pas forcément justifié de mon point de vue parce que... pour avoir repiqué en maîtrise des sciences de l'éducation, je m'aperçois quand même que l'essentiel des connaissances est acquis en licence, maîtrise et pas en troisième cycle. Je veux dire que de mon point de vue, il y a beaucoup de troisième cycle, qui sont des troisièmes cycles bidons, une espèce d'introduction à la vie professionnelle. En fait, il n'y a pas franchement une formation de l'esprit, il n'y a pas de connaissance acquise nouvelle, dans la plupart des DESS, surtout dans les DESS de compétences. Ce qui n'est pas tout à fait le cas pour les DESS qui sont des prolongements d'une matière licence maîtrise, mais souvent les DESS d'une compétence, on recrute des gens différents.

Je m'aperçois que c'est très discutable, donc en fait... je n'ai pas repiqué dans un troisième cycle pour trois raisons. La première raison, c'est que je suis un peu vieux et je m'aperçois que je n'ai plus d'enjeux professionnels très importants. La deuxième raison, c'est que j'ai des problèmes de santé et je ne sais pas trop si un investissement de deux ans, est-ce que je pourrais le suivre, si par exemple j'ai des problèmes. Et la troisième raison, c'est que ça revient à peu près à ce que je disais, c'est que je ne suis pas sûr que les troisièmes cycles soient des troisièmes cycles performants. Je viens de finir la deuxième année de second cycle



à L. en ergonomie. Moi, j'estime que je ne suis pas très bon. J'ai pourtant eu des mentions chaque année. Quand je vois qu'on prend en DESS des gens qui sont "ras les pâquerettes", moi, je trouve ça très inquiétant. C'est des types, comme ça, qui sortiront après, avec des DESS, et qui vont aller sur le terrain. Bref ce n'est pas très clair. Bon voilà en gros les raisons.

**I : Aviez-vous eu dans votre formation initiale, une formation à la méthodologie ?**

**P.I :** Non, je n'avais jamais eu de formation à la méthodologie.

**I : Mais que recherchez-vous dans la méthodologie ?**

**P.I :** Bien, construire un raisonnement qui permet, notamment, de passer de données à des conclusions. Il y a tout le traitement de l'information qui est une étape importante, qui n'est pas évidente quand on ne sait pas faire.

**I : Et ça, ça vous sert dans votre activité professionnelle ?**

**P.I :** Oui.

**I : La personne qui vous avait fait une remarque sur SOCRATE ... avez-vous pu lui en parler après pour essayer de comprendre ?**

**P.I : Pas trop non. J'avais, d'ailleurs, une assez bonne note globalement, mais bon c'était une critique sur la méthodologie ou sur l'absence de méthodologie ou une méthodologie complètement discutable. Bon moi, j'avais fait ça un peu. Je pense avoir l'esprit assez logique, mais c'est vrai que je n'avais pas de méthode de traitement de l'information où on dégage de l'information pour parler de l'information. C'était quelqu'un qui était psychanalyste qu'on avait comme prof de psychologie.**

**I : Et par rapport aux autres cours, c'était un cours que vous aimiez ?**

**P.I : Ah ! Oui, j'aimais bien ses cours, psychologie et sociologie notamment, au C.**

**I** : Ca représente quoi, les cours de psychologie et sociologie par rapport aux autres cours ?

**P.I** : Une compréhension, une compréhension du fonctionnement de l'homme. J'ai repris hier, il me reste une U.V. Enfin, j'ai une U.V. et demie. Je termine le cursus de l'ergonomie au C. Donc j'ai une U.V. à faire en psychologie dynamique et en psychopathologie du travail. J'ai une demie U.V. je veux dire ! Donc tout ce qui est psychologie, la neurophysiologie, la psychophysiologie, la psychopathologie. Il y a quatre cours intégrés dans l'unité de valeur. Un truc très et puis des cours sur le vieillissement. Il faut que je finisse ça, mais c'est très lourd. Les cours du C., ce n'est pas les cours de la fac ! J'ai fait les deux, ça n'a rien à voir. Les cours du C., c'est très, très dense. C'est deux heures et on n'arrive pas à se poser deux minutes.

**I** : Et la personne qui vous avait fait cette remarque, pensiez vous que c'est quelqu'un qui était compétente dans ses cours ?

**P.I** : A priori oui, a priori. Bon j'ai fait l'hypothèse qu'il savait de quoi il parlait.

**I : Parce que ça a apparemment influencé, donc, votre choix de faire un DHEPS ?**

**P.I :** Bien disons qu'il y a une chose aussi. Vraisemblablement, je pense être fait beaucoup plus pour les sciences humaines que pour les sciences de l'ingénierie. Si j'avais voulu suivre une branche technique au C., je l'aurais suivi. Ça fait quinze ans que je suis les cours du C. Je dois avoir seize U.V., et il en faut treize pour être ingénieur. Donc je serais ingénieur si je l'avais voulu. Donc ce n'est pas ma sensibilité. Je pense que je n'ai pas la sensibilité de l'ingénieur, je ne suis pas fait pour ça, en fait... Comme professionnellement j'ai été engagé dans une direction qui est plutôt orientée vers une formation de technicien, et donc technique, j'ai donc progressivement essayé de revenir dans un champ de compétence qui correspondait plus à ma sensibilité et qui correspondait à une activité professionnelle que je voulais exercer dans ce domaine là. Et ça pose, d'ailleurs, un certain nombre de problèmes parce que, actuellement... à la C., où je travaille, il y a des techniciens et des ingénieurs. J'ai une sensibilité qui est sensiblement différente des autres. J'ai un profil différent, y compris de formation, et on sent bien qu'à certain moment, il y a des contacts qui sont difficiles quoi !

**I : Depuis quand pensez-vous que êtes fait pour un poste différent de l'ingénierie ?**

**P.I :** Avant le DHEPS. Moi, personnellement, j'ai fait une psychanalyse. Je me suis tapé neuf ans d'Ecole de Lacan. Je suis parti dans l'Ecole de Lacan parce que j'étais naïf, parce que je ne savais pas, je ne connaissais pas bien (*Rire*). Maintenant que j'ai fait le tour de la question

*(Rire)*, j'aurais peut-être mieux fait de choisir l'Ecole Freudienne ou l'Ecole de Yung. Je connais pas mal de gens. J'ai un ami qui est psychiatre, qui est plus jeune que moi. On en discute souvent. Il fait une analyse à l'école de Yung. Alors c'est vrai que je n'ai pas forcément pris au départ la meilleure école, qui est certainement l'école la plus difficile, parce qu'il y a une attitude excessivement discrète du psychanalyste.

Donc moi, personnellement, j'ai fait une psychanalyse, et progressivement j'ai orienté ma vie professionnelle. Alors est-ce que ça a été complètement déterminant, c'est difficile à dire. En tous cas je me sentais progressivement pour faire autre chose que simplement une technique car passer ma vie à faire des calculs, des calculs... Après, j'ai été dans le thermique. Donc on a fait beaucoup de bilans thermiques, des calculs assez compliqués, assez chiants. Passer une semaine complète sur des études, je n'ai pas la fibre. Pour moi, je trouve ma dynamique dans les contacts, dans les problèmes qui m'intéressent. Les problèmes techniques n'ont jamais constitué pour moi une dynamique !

**I : Et cette formation DHEPS là, ça vous fait bac plus cinq ?**

**P.I : Bac plus quatre.**

**I : Est-ce votre employeur qui vous a plutôt orienté vers un DHEPS ?**

**P.I :** Non.

**I :** Et pourquoi êtes-vous venu dans ce DHEPS là, au Collège Coopératif ?

**P.I :** Au Collège plutôt qu'à l'université ? Parce que l'accompagnement était largement plus fourni ici d'une part. Et puis, comme j'avais eu un entretien avec A., c'est vraiment quelqu'un, il m'a conseillé de le suivre. Et sur le fond, je ne le regrette pas, parce que je pense que, à l'université, j'avais regardé le volume horaire, il y a très, très peu d'heure pour faire un DHEPS. L'accompagnement, ce n'est pas un truc qui existe beaucoup à l'université.

**I :** Et A., vous l'avez rencontré justement pour faire le point sur votre formation ou c'est quelqu'un que vous connaissiez dans votre environnement professionnel?

**P.I :** Non, non. Je l'ai connu à l'université quand j'ai fait le DUFA. Je l'ai eu comme prof dans une U.V. qui s'appelle "philosophie de l'éducation". C'est une U.V. commune à la maîtrise. Donc là, je l'ai rencontré. J'aurais eu vingt deux ans, je ne serais peut-être pas allé le voir de la même façon. A l'âge que j'ai, on choisit les raccourcis et j'ai eu une discussion avec lui. J'ai

pensé qu'il était préférable de faire un DHEPS et de valider le DUFA avec le mémoire du DHEPS, plutôt que de faire un mémoire DUFA et ensuite de repartir faire un DHEPS.

**I :** Et donc vous disiez, au départ, que vous vouliez gagner du temps en faisant le DHEPS et finalement vous l'avez fait en cinq ans ?

**P.I :** Oui, oui mais parce que je pense que je n'aurais pas pu faire une licence, une maîtrise. Je n'aurais pas pu. Ce n'est pas possible parce qu'il y a des cours toute la journée. Même en ce moment, j'é me suis inscrit, l'année dernière, en maîtrise des sciences de l'éducation, parce qu'avec le DHEPS, on a deux modules sur cinq. Donc, je me suis inscrit pour faire le module trois et cinq et le module un, et notamment, j'avais choisi deux U.V. "psychologie de l'éducation" et "sciences cognitives". Je n'ai pas pu les valider ! En plus, parce que je ne connais pas quel est le cerveau qui a réorganisé les examens, et qui a mis la seconde session à un mois de la première session? Il n'y a plus de session de septembre, c'est à dire que celui qui pouvait, le professionnel qui disait: "moi, je travaillerai pendant les vacances et je passerai mes examens...". alors bon, ce n'est plus possible.

Ca veut dire qu'en fait, la logique voudrait qu'avec un DHEPS, celui qui a mention "bien" en DEA, peut passer en troisième cycle. La logique voudrait que je m'inscrive dans un DESS. Alors là, c'est pareil, le DESS, j'ai été pris à plusieurs DESS mais... un DESS en gros, c'est cinq cent heures de cours, plus un stage de trois mois, ce n'est pas possible !  
*(Silence).*

**I : J'ai l'impression que vous avez fait pas mal de formation ?**

**P.I :** Oui, j'ai fait pas mal de formation. Alors j'ai un avantage, c'est que j'ai acquis une capacité, mais sur le plan de la reconnaissance et du parcours... ça n'a pas franchement abouti. Parce que c'est très difficile pour quelqu'un qui travaille et qui a un certain niveau de responsabilité, c'est très difficile de s'absenter de la journée, ce n'est pas possible.

**I : Et pourquoi avez-vous fait toutes ces formations ?**

**P.I :** Oui, j'en ai fait un certain nombre parce que j'ai la petite tentation d'essayer de comprendre ce que je fais et de maîtriser ce que je fais. Et, c'est une tentation qui ne me quitte pas. Je pense qu'il y a beaucoup de gens qui font des choses sans savoir ce qu'ils font, sans comprendre ce qu'ils font... avec une certaine inconscience qui, dans certain cas, est peut-être nécessaire pour faire certaines choses, mais qui me paraît ma fois dangereuse.



**I: Quand vous dites "tentative de maîtriser", c'est dans quel sens ?**

**P.I** : Dans le sens de pouvoir jouer sur ce que je fais, sur ce que je construis sur le moment, par rapport aux comportements qu'on peut avoir. Je crois que j'ai été, enfin, j'ai essayé de faire assez sérieusement de la formation pour plusieurs travaux : un travail sur moi-même, un travail intellectuel, un travail de connaissance. Et, j'aurais bien aimé concrétiser ça par un DESS style "ingénierie de formation", un truc comme ça. J'ai bien regardé les programmes, ce n'est pas possible, je ne peux pas m'absenter quatre cent cinquante heures dans l'année, faire un mémoire, faire trois mois de stage.

**I**: Est-ce que vous pouvez me parler de la première année ?

**P.I** : La première année (*Soufflement*). Je ne sais pas quoi vous dire parce que c'est loin... ce que je peux dire c'est que je pense qu'on n'est pas rentré dans le vif du sujet assez rapidement. Je pense qu'on n'a pas du tout été, il y a eu aucun apport, il y a eu beaucoup de difficultés dans le fonctionnement des groupes, avec un animateur qui n'avait, qui n'a pas su maîtriser ça. Il n'y a pas eu, on ne nous a pas expliqué clairement : il y a un point de départ, on structure un travail, etc... Tout ça, ça été, de mon point de vue, assez raté et ... bon, semble-t-il, il y a eu l'unanimité dans le groupe. J'ai eu un peu le sentiment que si j'avais été tout seul, ça aurait été pareil quoi ! Il n'y avait pas besoin du Collège Coopératif pour ça.

**I :** Et vous vous attendiez à trouver quoi justement la première année ?

**P.I :** (*Silence*). Je n'avais pas d'attentes particulières. J'avais un projet d'écriture et c'est tout. Ce projet d'écriture, je n'ai pas pu le travailler la première année. Peut-être que j'ai été un peu feignant aussi, c'est possible mais non, je crois honnêtement que ... enfin, je ne sais pas, j'ai eu le sentiment qu'on mettait très, très longtemps pour rentrer dans le sujet, pour avoir des consignes de travail quand même. Avec quelqu'un qui ne maîtrisait pas les réunions de groupe. Donc on discutait de tout et de rien, mais pas de l'objet pour lequel on était là, autour de la table...

Peut-être quelques difficultés dans la constitution des sous-groupes aussi. Il y a eu des expressions un peu difficiles, mais méthodologiquement je pense que ce n'était pas bien foutu quoi ! Je pense que chacun aurait pu, on peut imaginer présenter son sujet en détail : "voilà ce que je veux faire. Voilà le thème etc...". et qu'à partir de là, on rebondisse. Moi, je me rappelle aussi avoir fait ça en DUFA avec quelqu'un, je crois qu'il s'appelle B., qui était de S. Ca marchait très, très bien son truc et les gens n'avaient pas quelque chose de plus mature qu'en DHEPS. C'était souvent une idée ou parfois même des comptes à régler avec une institution et les gens exposaient. Mais il y avait un apport beaucoup plus positif, une clairvoyance de l'intervenant. Là vraiment; il n'y avait rien quoi. Ce n'était rien, c'était bon, on racontait son truc et puis, au bout du compte on ne savait rien !

**I : Et ça, vous avez pu en parler à l'animateur ?**

**P.I :** Oui, on en a parlé. Le groupe a même eu, je crois, une réunion avec P. Et là, il y a eu une certaine unanimité, il y avait un accord.

**I :** Vous étiez-vous organisé pour aller le voir ?

**P.I :** Bien moi, j'ai joué le jeu quand même. Je l'ai rencontré pour lui proposer mon premier jet...*(Silence)*. Je ne sais pas, on avait presque le sentiment qu'il avait peur de nous. Moi, je ne me rappelle pas très bien de tout, parce que ça fait déjà un bon moment.

**I :** Et le groupe, il était constitué de qui ?

**P.I :** Bien, il y avait pas mal de travailleurs sociaux, infirmiers, éducateurs, infirmiers psychiatriques, ... Des gens qui sont dans un champ social, qui ont peut-être plus de facilité pour aborder certaines questions. Bien disons que moi, j'avais quand même suivi de solides U.V. au C. où il y a quand même des connaissances bien structurées en psycho, en socio. Alors on refaisait des choses élémentaires qui, pour moi, sont acquises depuis longtemps quoi! J'ai eu le sentiment de perdre un peu mon temps.

Alors c'est vrai qu'il y a eu quand même des séminaires, sur le plan méthodologique, qui étaient intéressants. Il y a eu des trucs tout à fait intéressants, je m'en rappelle. Il y avait un cours d'histoire, cours d'histoire des idées, il était tout à fait intéressant. Il était fait par un personnage qui était... directeur adjoint du centre G. Il y a eu des choses intéressantes, mais sur le plan du travail du mémoire et sur le plan de la formalisation de sa pensée, de la concrétisation du travail, d'une idée pour essayer de la creuser, de lui trouver un sens... moi, j'ai eu le sentiment de perdre complètement mon temps.

**I : Vous ne vous êtes pas senti accompagné ?**

**P.I : Non.**

**I : Donc là, pendant ce DHEPS, vous avez fait un mémoire. Est-ce que vous pouvez m'en parler un peu plus ?**

**P.I : Alors mon mémoire de recherche justement, il a eu deux particularités. C'est que j'avais choisi un directeur de recherche, qui était quelqu'un que je connaissais, puisqu'il enseignait dans le DUFA. Et j'ai présenté dans un premier temps ce travail la première année. Donc en fait, il y a les trois ans, je ne l'ai pas présenté à la fin des trois ans, mais l'année suivante. Je l'ai présenté à la relecture, mais là bon apparemment, C. est arrivé au Collège en même temps. J'ai**

donc présenté au directeur de recherche, qui, lui, m'a dit : "Oui moyennant quelques aménagements... c'est bon, vous pouvez y aller". Et puis donc ça, ça devait être au mois de mai. Au mois de mai, je le présente ici au Collège et en me disant "ça ne va pas du tout, c'est tout à recommencer...". bon, je me dis : "Il faut savoir quoi. Il y a le directeur de recherche qui, qui dit ça et puis vous, vous dites l'inverse".

**I : La personne qui vous a dit ça, c'était le tuteur ?**

**P.I :** ... Non, c'est le directeur de recherche et la personne qui m'a dit que ça ne va pas du tout, c'était C..

**I :** Il était qui ici ? C'était le tuteur?

**P.I :** Il était, à l'époque, engagé au Collège Coopératif, mais avec un statut... si avec une sensibilité en matière de sociologie du travail que les autres n'avaient pas. Il venait, je crois, d'une école de commerce de C.. Il avait une sensibilité dans ce champ là que les autres n'avaient pas. Donc on m'a dit : "c'est lui qui a la compétence, faites lui lire votre travail"... J'ai donc continué. Alors voyant ça, au mois de mai, j'ai dit : "je n'ai pas le temps de tout réécrire et présenter comme ça... Je suis reparti pour un an". J'ai donc tout recommencé mon mémoire et là, précautionneux, j'ai donc présenté au mois de mars. Alors j'avais là deux directeurs de

recherche. L'anomalie, j'en avais un, je ne pouvais pas lui dire : "Maintenant ce n'est plus vous quoi !". Et puis, le second qui était donc C., et c'est là que j'ai vu que le directeur de recherche que j'avais, de mon point de vue, n'était pas compétent et que, à chaque fois que je lui présentais, ça allait toujours. Et comme c'est un type qui enseigne à la fac : "méthodes quantitatives", il m'a fait faire des calculs de statistiques pour valider mes échantillons. C'est la seule chose vraiment qu'il m'ait apportée. Tout le reste ... si, corriger les fautes d'orthographe, changer les verbes, changer les verbes "avoir" en d'autres verbes, parce qu'il y avait trop de verbes "avoir" et de verbes "être". C'est à peu près la seule chose que j'en ai tiré. Le resté, je l'ai acquis de C.. Et là encore je pense que si j'avais fait tout mon travail avec C., j'aurais perdu moins de temps et je pense que j'aurais plus acquis sur le plan méthodologique. Donc voilà en gros mon parcours. Je trouve ça un peu dommage. En fait, je m'aperçois dans beaucoup de cas, parce que ça fait quand même un moment que je m'intéresse aux formations universitaires, je m'aperçois dans beaucoup de cas que le nombre de gens qui font des thèses entre autre, parce que c'est à peu près la même logique, soit sont suivis de près et à ce moment là, ils sont tellement emmerdés qu'au bout d'un certain temps, ils se disent : "j'arrête, je ne dépose pas mon truc". Soit on les laisse royalement tomber. Et, le directeur de recherche que j'avais en premier, il m'a dit : "moi, j'ai vu A., qui était mon directeur de thèse, une fois pendant toute ma thèse". Ce n'est pas un accompagnement, ce n'est pas un rôle de directeur de recherche. Moi, j'ai un autre frère, qui a fait une thèse en pharmacie... le type s'est barré au bout de deux ans, il a disparu, on ne sait pas où, au Canada. Bien, en laissant, en plantant tout le monde, ses étudiants ... Je m'aperçois que ce n'est pas si rare que ça, que les gens fassent des thèses et ne peuvent absolument pas s'appuyer sur leur directeur de recherche.

**L: Lui avez-vous dit au directeur de recherche ?**

**P.I** : Non je n'ai pas voulu (*Silence*).

**L**: C'était un ami ?

**P.I** : C'est devenu une relation quoi ! Une relation amicale. Non je n'ai pas voulu me fâcher. Bon en fait, j'avais un directeur de recherche qui n'était pas bon, c'est tout. J'ai travaillé avec C., c'est un type qui tient la route quoi ! On n'est pas toujours d'accord, mais c'est un type qui tient la route, c'est un type, c'est un véritable accompagnateur. Moi, je préfère les gens qui disent : "Non, ce n'est pas logique, ce n'est pas cohérent, ça ne va pas, il faut tout recommencer", que le type qui vous dit toujours : "Ouai, c'est bien, allez-y" et puis, le jour où vous le présentez, il vous dit : "Non, non, ça ne tient pas la route votre truc". Ou le directeur de recherche cherche à une finalité pédagogique et cherche à faire en sorte qu'on acquiert une capacité à construire un raisonnement qui tient la route, à dérouler une pensée correctement, ou il est, il est là pour vous faire plaisir, mais alors là, ça ne sert à rien, vous n'apprenez rien.

**I : Pouvez-vous-m'en parler de ce mémoire ?**

**P.I** : Le sujet, le titre c'était : "Pour une pédagogie de l'image opérative dans le cadre de la formation professionnelle des agents de production". Donc je crois, en fait, que le sujet est complètement pertinent. C'était un véritable sujet de recherche... puisque l'un des deux, en le rapportant, m'a demandé l'autorisation de garder le mémoire, de le présenter aux étudiants pour le faire voir, comme quoi, j'avais pointé un vrai sujet de recherche... Bon il y a eu un certain nombre de critiques, qui ont été faites sur le fait que le sujet n'était pas tout à fait centré sur la pédagogie que j'ai voulu mettre en évidence. Il y a eu un assez long détour sur l'analyse institutionnelle. Il y a un positionnement. J'ai voulu me positionner sur un plan culturel, en disant qu'on ne faisait pas l'analyse culturelle des entreprises dans lesquelles on allait, et qu'on fixait les objectifs pédagogiques qui souvent étaient en rupture avec les cultures et que ce n'était pas étonnant qu'on se plante régulièrement. Et en gros, je soutiens la thèse qu'on ne peut pas fixer les objectifs pédagogiques sans tenir compte du contexte culturel et des cultures qui sont sous-jacentes.

Donc en gros, voilà l'objet de ma recherche, et je pense l'avoir démontré. C'est vrai que c'est un assez gros travail parce qu'il faisait deux cent pages, dans lequel j'aborde aussi le management, car la formation est immergée dans une culture avec un management. Donc j'ai fait un petit détour par le management... Mais en gros, je pense quand même avoir trouvé ou validé un peu ma thèse.



**I : Vous a-t-on reproché ces détours ?**

**P.I :** On m'a dit que le mémoire aurait pu être un peu allégé quoi ! Un peu allégé, que c'était un travail très important, mais que j'aurais pu le voir avec un peu plus de synthèse à certains endroits et puis, l'alléger. (*Silence*)

**I :** D'accord. Avez-vous eu des difficultés pendant cette recherche?

**P.I :** Non.

**I :** C'était simple pour vous ?

**P.I :** Oui, je dirais même que dans un certain sens, je me suis presque amusé quoi. Je me suis presque amusé, si ce n'est que c'est vrai que j'aurais préféré qu'on me dise avant le moment où on arrive pratiquement à l'écriture définitive, qu'on me dise avant : "Bien non, je ne suis pas d'accord avec votre articulation. Là, je pense que vous auriez pu regrouper là. Là méthodologiquement, vous parlez de quelque chose que vous reprenez encore après". J'aurais préféré qu'on me dise avant et non pas. Je pense que la façon dont on est accompagné ne me paraît pas toujours très pertinente.

**I: Ce serait dans l'accompagnement que vous avez rencontré des difficultés ?**

**P.I**: Oui c'est plutôt. Oui je pense que, effectivement, c'est difficile de structurer un travail comme ça. Mais en fait, je crois que j'ai un certain plaisir à écrire. Je n'ai pas franchement, je pense que je suis quelqu'un qui serait plus fait pour produire des documents uniques que pour produire avec un grand "P".

**I: D'accord. Est-ce que vous avez été satisfait de ce que vous avez écrit ?**

**P.I**: Bien disons que, à la fin, si j'avais eu à le reprendre, à le représenter, je l'aurais représenté autrement, mais bon c'est un peu la règle du jeu.

**I: Vous le regardez souvent ?**

**P.I**: Bien il m'est arrivé de le relire et de me dire : "Tiens finalement, ce n'est pas con ce que j'avais écrit". Mais en fait... je me suis aperçu d'une chose, c'est qu'il a été lu chez nous, notamment par le grand chef, qui m'a dit : "Oui, c'est bien", mais (*mot dit avec insistance*) il s'est senti un peu inquiet et en particulier, il m'a dit un jour : "Mais on sent dans votre travail,

une espèce de volonté de ne pas bouger, de dire : "C'est dans le système". Tout simplement, la S.S. est un système qui bouge peu, qui est très statique, c'est vrai. Alors lui, il a pris pour lui alors qu'en fait, c'était le système et je pense qu'il me l'a reproché. D'ailleurs, un mois après, on a eu une altercation au sujet d'un tout petit truc et il m'a recraché ça, donc j'ai vu vraiment qu'il l'avait pris pour lui.

Les suites du mémoire, enfin, je pense que le mémoire, il n'a pas été franchement compris, il a été compris par la personne, chez nous, qui est chargée de la formation et qui à l'issue de ça, un jour, m'a dit : "Oui il faudra qu'on fasse une démarche qualité en matière de formation, une certification". "On ne fait jamais d'analyse des besoins", donc, je pense qu'il y en a qui l'ont compris, mais le responsable du service l'a pris pour lui.

**I : C'est vous qui lui avez présenté votre travail ou c'est lui qui a demandé à le lire ?**

**P.I : Non, c'est moi qui lui ai présenté parce que j'avais mon congé de formation, je me suis dit : "il faut qu'il se rende compte de ce que j'ai fait".**

**I : Et vous pensiez que ce travail allait modifier des choses dans votre institution ?**

**P.I : Je pensais qu'il y aurait une prise de conscience d'un certain nombre de chose et en fait, je me suis rendu compte que... J'ai appris, parce que l'année dernière j'ai fait une partie de la**

campagne électorale pour les municipales et j'ai appris, par l'expérience, que les gens, qui ont des postes relativement élevés ou les hommes politiques, sont tous des gens qui sont au bord de la paranoïa. Dès que l'on dit quelque chose, c'est forcément contre eux...

Ca, c'était la réaction de l'ingénieur régional. Mais j'ai trouvé ça un peu triste, un peu médiocre, mais bon !

**I :** Saviez-vous, dès le départ, quand vous avez fait ce travail, que c'était une façon de pourvoir justement dire des choses dans l'institution ?

**P.I :** Un peu, un peu. C'est un des enjeux de pouvoir dire des choses à travers un travail reconnu officiellement. Mais je ne pensais pas que certains se seraient sentis attaqués. Pourtant je n'avais vraiment rien dit, il n'y a pas d'attaques directes, des personnes remises en cause, évoquées. Il n'y a que des faits, que des chiffres, que des évolutions que tout le monde connaît. Mais je ne pensais pas que certains se sentiraient attaqués.

**I :** Mais est ce qu'il y avait des choses qui étaient implicites, qui pouvaient prêter à confusion ?

**P.I :** Je pense qu'il se dégage très vraisemblablement dans la première partie, qui est une description du cadre général, particulier... Il se dégage très certainement l'idée qu'on n'évolue

pas beaucoup, et en tout cas pas très vite, ça, c'est clair. Maintenant, qu'il l'ait pris comme une attaque personnelle, j'ai trouvé ça assez regrettable... Il a quand même été lu par, au moins dix ou douze personnes. Autrement je n'ai pas eu d'autres critiques de ce style là. Je n'ai eu que des remarques sur la pertinence du sujet. Alors je ne parle pas sur la forme où on peut dire toujours qu'une partie est un peu lourde par rapport à l'autre, c'est à dire sur l'aspect strictement universitaire. Mais sur le fond je n'ai pas eu une critique au contraire, même C. m'a toujours dit : "le sujet est bien traité". Je n'ai jamais eu une critique. Et j'ai eu donc dernièrement, à montrer ce document à une personne de L., qui est prof, qui est maître de conférence en ergonomie, qui m'a dit : "c'est complètement judicieux". Donc sur le fond, mais bon, peut-être est ce que je ne suis pas allé suffisamment vite au fond des choses.

... Mais c'est difficile d'expliquer très vite quelque chose d'aussi complexe que le fonctionnement de la prévention dans un service comme le nôtre, qui est une institution nationale avec une histoire, une culture et que c'est très difficile d'aborder ça en dix pages. Il faut s'en expliquer, autrement on ne comprend rien. Voilà bon. (*Silence*).

**I** : Au niveau de l'évaluation, ça s'est passé comment ?

**P.I** : Oh, il n'y a pas eu de problème... des deux côtés. Un a fait un certain nombre de critiques, mais pour lui, il n'y avait pas de problème dans mon cursus pour passer en DESS, en soulignant qu'en DEA, j'aurais intérêt à être encadré. Mais pour lui, en DESS, il n'y avait pas de problème et, l'autre a été élogieux. Donc je n'ai pas eu de problème là-dessus.

**I : Vous attendiez-vous à une évaluation différente ?**

**P.I :** Oh, je pensais l'avoir, mais je pensais que je n'aurais pas forcément l'unanimité pour mon DEA quoi !

**I :** Et ensuite, vous avez fait un DESS alors ?

**P.I :** Non, j'ai repiqué en licence et en maîtrise... *(Silence)*

**I :** Est-ce que le fait de vous investir dans cette formation a modifié des choses sur le plan personnel ?

**P.I :** Non je pense surtout au résultat de cette formation. C'est peut-être une capacité, une certaine capacité à construire un raisonnement et, entre guillemets, une certaine capacité à conduire une recherche dans le second degré. C'est écrire quelque chose de cohérent, vraiment la seule chose et qui est un acquis personnel dont l'institution se fout complètement.

**I: Auriez vous aimé qu'elle le reconnaisse ?**

**P.I** : Bien je suis allé voir le responsable du personnel, qui, en même temps, supervise la formation professionnelle. Je lui ai dit : "Voilà bon apparemment je pourrais faire un DEA, parce que j'ai le sujet pour le DEA", parce qu'ils m'avaient parlé de l'outil et le prolongement, c'est un DEA et une thèse pour proposer un outil. Bon il m'a répondu : "je n'en ai rien à foutre de votre DEA". "Bon et bien salut ! Au revoir !". Donc pas d'intérêt sur le plan professionnel. On m'a dit : "Mais nous, on n'est pas un institut de recherche, donc, un DEA ne nous intéresse pas". Bon je n'ai pas fait l'effort de... c'est vrai que ça demande un effort de faire un DEA, une écriture de quinze pages. Puis quand j'ai vu qu'il n'y avait aucune motivation, j'ai investi dans un domaine où sur le plan professionnel, je suis en situation de faire de l'ergonomie. *(Silence)*

**I: Vous n'avez pas privilégié une activité professionnelle basée sur la recherche ?**

**P.I**: Non.

**I : Est-ce que vous auriez quelque chose à ajouter sur la formation DHEPS ?**

**P.I :** Bien disons qu'oui, ce que je regrette, c'est qu'il n'y a pas de reconnaissance officielle de ce diplôme. Une reconnaissance officielle reconnue par l'université, mais qui n'est pas reconnue nationalement. Donc on peut faire une formation comme ça, il n'y a pas, on peut difficilement monnayer cela.

**I :** Dans les différentes formations que vous avez faites, il y en a beaucoup que vous n'avez pas pu monnayer ?

**P.I :** Toutes les formations que j'ai faites, sauf l'Ecole de Conseiller de Sécurité, qui m'a permise donc de parler de la formation, de passer le concours de l'entrée à la C. et d'avoir un niveau. A part cette formation, toutes les autres, je n'ai aucune reconnaissance humaine en terme d'avancement. Je les ai faites pour ma culture personnelle. *(Silence)*

Mais des fois je me dis que c'est un peu navrant quand même, mais bon ! J'ai quand même accumulé pas mal de choses. Au bout d'un certain temps, vous vous dites : "Ah ! C'est quand même pas mal d'être reconnu". Je suis implicitement reconnu parce que ça finit par se savoir. Un jour, il y a un psychosociologue qui vient de l'I., qui me dit : "Ah ! Dis donc, il paraît que tu es le technicien le plus diplômé de la C. ?" Comment il a su ça ? Je ne sais pas qui lui a dit, mais implicitement il doit y avoir des bruits qui courent, des bruits de couloirs.



Alors il y a une espèce de reconnaissance en terme de compétence. Je passe pour quelqu'un de compétent.

**I** : Grâce aux diplômes ? Aux formations ?

**P.I** : Grâce à la formation. Aux diplômes, je ne pense pas, mais grâce à la formation.

**I** : Et dans votre environnement familial, vous avez eu de la reconnaissance ?

**P.I** : Non.

**I** : Vos frères et vos sœurs ou vos parents ont fait une formation de quel type ?

**P.I** : Bien j'ai un frère qui est médecin, un autre qui est aux services des hôpitaux, je n'ai pas de quoi les impressionner avec ça quoi ! *(Rire puis silence)* Je reste discret !

**I: Vous avez autre chose à dire ?**

**P.I** : Oui. Je dirais même que je ne cherche pas à les impressionner. J'ai fait ça pour moi. Vous savez, ils ne savent pas ce que j'ai fait.

**I** : Ah ! Pourquoi vous ne leur dites pas ?

**P.I** : Parce que l'occasion ne s'est pas présentée et puis, je ne passe pas mon temps à dire : "J'ai fait ci, j'ai fait ça". S'ils me l'avaient demandé : " Qu'est ce que tu as fait ?", je leur aurais dit. Ils ne m'ont rien demandé, je ne leur ai rien dit. *(Toux très forte voire amère)* C'est vrai, notamment mon frère, qui est chef de service dans les hôpitaux, il a fait un tel parcours que!

**I** : C'est votre frère aîné ?

**P.I** : Non, c'est mon plus jeune frère. *(Silence)* Non et puis, en fait, on n'a pas de rapports... peut-être un peu plus avec mon frère aîné, autrement avec les autres, on n'a pas de rapports ou de positions par rapport à la formation. Je n'ai jamais éprouvé le besoin de le faire quoi, de dire : "bon et bien j'ai ça, considérez-moi autrement". Le meilleur rapport que j'ai, c'est avec mon frère qui est le plus diplômé, le meilleur rapport que j'ai avec lui. Ce que je lui demande,

d'ailleurs, est toujours élémentaire, des problèmes de santé ou de réduction de budget. Il a monté une entreprise spécifique, mais je crois qu'il y a une très bonne coopération avec lui et pourtant c'est lui le plus diplômé, c'est là où l'écart de formation est le plus élevé. Voilà.

<b><u>ENTRETIEN :</u></b>	<b>D3</b>
Date :	<b>11/07/96</b>
Lieu :	<b>travail</b>
<b><u>SEXE :</u></b>	<b>M</b>
<b><u>AGE :</u></b>	<b>52ans</b>
Date de naissance :	<b>1944</b>

**SITUATION FAMILIALE :**

marié

deux enfants

**SITUATION PROFESSIONNELLE :**

Directeur service AEMO

**Année de la formation DHEPS :**

1990 → 1993

**PARCOURS PROFESSIONNEL :**

- \* Directeur
- \* Directeur Adjoint
- \* Chef de service
- \* AEMO en tant qu'Educateur spécialisé
- \* Etablissement de rééducation
- \* Maître d'Internat, surveillant pendant 4 ans

**PARCOURS DE FORMATION :**

- \* Formation à l'école de directeurs de Rennes
- \* DSTS et *DHEPS*
- \* Formation d'Educateur Spécialisé

**SITUATION DES PARENTS :**

P : agriculteur et policier

M : secrétaire

**LA FRATRIE :**

trois enfants : 1 frère, 1 sœur

est le deuxième

**Interrogateur : Est-ce que vous pouvez me présenter la formation DHEPS ?**

**Personne interrogée :** En trois ans, ça se fait en trois ans. C'était des regroupements... une semaine par mois, avec si possible des applications. En fait, c'est le DSTS qui servait de toile de fond au DHEPS avec des applications, des possibilités d'appliquer tout de suite sur le plan professionnel. C'était un peu le côté intéressant du Collège Coopératif. C'est que pour y entrer déjà, pour être admis à cette formation, il y a un entretien, mais il faut avoir une certaine position hiérarchique de préférence, ou être en situation de pouvoir gérer des projets...

Et à partir de là, bien ma foi, il y a un enseignement théorique qui est donné, mais avec des professionnels qui interviennent, des gens qui interviennent, qui sont eux-mêmes des professionnels. Il y a une alternance d'universitaires et de professionnels, de particuliers qui enrichissent un petit peu et qui sont enrichis par les apports des différents stagiaires qui sont là. Parce que c'est vrai que ce sont des stagiaires, même s'ils sont dans le secteur social, d'horizons différents... En général, ce sont des assistantes sociales et éducateurs spécialisés.

Donc c'est ça, une semaine par mois pendant dix mois et avec des cours et en fin d'année des sortes d'étapes à franchir, qu'on ne pourrait pas qualifier d'examens parce que ça n'avait pas de valeur obligatoire, mais qui étaient un petit peu un contrôle de connaissances et des acquisitions avec des projets d'action.

**I. : Je sais que certains font uniquement le DHEPS. Pourquoi avez-vous fait le DSTS?**

**P.I. :** J'aurais très bien pu ne pas le présenter le DHEPS, mais dans la mesure où c'était le même document et que ça impliquait les mêmes investissements, bon et bien, c'était la possibilité peut-être d'une ouverture sur l'université si on avait voulu continuer. Et puis, je crois que ça correspond aussi, mais sans l'avoir recherché, parce que c'était l'opportunité qui était là, ça correspond peut-être aussi à une réinscription dans quelque chose, qui n'avait peut-être pas pu être fait du temps où les études étaient permises, étaient possibles disons. Moi, mon niveau de base si j'ose dire, c'est la seconde. Bon là, je l'ai fait à quarante six ans. Je n'avais pas de prétentions (*Rire*). Ce qui était intéressant, c'était l'ouverture que ça a créée et puis, peut-être de s'arrêter un moment pour réfléchir sur des choses qui n'avaient peut-être pas été possibles auparavant, mais à partir d'une expérience.

**I. : Vous souhaitez reprendre une formation universitaire ?**

**P.I. :** Je crois que l'engagement, disons, la prise de décision de faire cette formation, c'était qu'après un parcours professionnel de vingt cinq ans à peu près... ponctué de formations très diverses et limitées, car j'ai fait une formation dans le cadre de la formation permanente, des formations sur la compatibilité, la gestion, des trucs, des séquences très limitées. J'ai fait en 84 une formation de cadre sur une année à l'École de Rennes sur l'administration, enfin de

directeur. Et, je pensais que j'avais besoin pour mon propre enrichissement, j'avais envie de faire une formation universitaire, quelque chose qui, tout en restant sur la pratique, donne une dimension théorique par la pratique. Et je crois que là, j'ai su trouver, c'est le hasard des choses qui a fait que j'ai trouvé ce qui me satisfaisait.

**L** : Pour vous, c'était une formation qui n'était pas limitée, par rapport à vos autres formations antérieures ?

**P.I** : Bien c'était une formation qui n'était pas limitée. C'est à dire que ce n'était pas des séquences, c'était quand même un engagement relativement long, parce que sur le plan familial, ce n'est pas facile. Mener une formation comme ça, il y a des moments où des interrogations se posent sur le choix : famille ou étude, et ça pose. Bon mes enfants étaient grands. J'étais dégagé. Mais c'est vrai que par rapport à la vie familiale, c'est un sacrifice que l'on consent aisément, mais dont on ne mesure pas ce qu'il implique réellement, parce qu'on se dit : "Je fais ce sacrifice", mais il y en a d'autres qui sont pris là dedans. Toute la famille et eux, ils ne sont peut-être pas forcément partant au départ.

Et la question s'est posée. En fait, moi, je l'ai fait en un an de plus que les autres. J'ai du le présenter la quatrième année parce que d'abord, j'étais dans une situation professionnelle très difficile. A un moment où ça chancelait et il fallait... Et puis, sur le plan familial, c'était la cassure, et donc il a fallu, à un moment donné, trouver un peu d'oxygène là-dedans. Et, ça était une année de recul tout en maintenant la pression au niveau des acquis. Mais de se dire : "Bon je ne le présenterai pas à l'examen parce que ça demande trop de



concentration et d'abandon, qui risqueraient de mettre en péril la famille". Mais c'est un effort qui est d'autant plus apprécié. C'est oser sans avoir pensé qu'il allait devenir aussi pénible à assurer.

**I : Et dans votre souhait de faire une formation universitaire, pourquoi avoir choisi de faire le DHEPS ? Le DSTS ?**

**P.I** : Bien c'est, en fait, je crois, c'est ce que je vous disais, à un moment donné ... c'est que, ayant été jusqu'à la seconde, je n'avais pas d'autres issues que le canal de la formation et du biais de la formation permanente effectivement, qui lui, est un tremplin, peut donner une ouverture parce que c'est le seul moyen d'accéder effectivement à ce type de formation, sauf à reprendre des études classiques. Mais je ne me voyais pas passer, à quarante-cinq ans, le bac et pouvoir rentrer dans le lycée. Comme j'avais mon diplôme d'éducateur spécialisé, donc, un diplôme qui se passe sur trois ans et qui a une équivalence DEUG.

Donc j'aurais pu très bien par ce biais là, mais c'était quelque chose qui demandait à sortir, c'est à dire, j'avais tenté une fois, je m'étais dit : "je vais le faire en psycho ou quelque chose comme ça... Mais ça veut dire qu'il faut aller à la faculté, qu'il faut...". Ca n'est pas en prise forcément avec l'activité professionnelle, alors que là, c'était bien inscrit dans l'activité professionnelle. On parlait de choses qui concernaient le quotidien et la théorie se greffait là-dessus. Je veux dire que c'est le côté pragmatique un petit peu, aussi, de cette formation, qui m'est apparu au cours de la formation parce que, moi, quand je me suis lancé là-dedans, j'avais eu des échos... sans être sûr.

Et puis je crois, aussi, c'est la méthode pédagogique, qui est apportée par le Collège Coopératif, qui me paraissait intéressante. C'est à dire que ce n'est pas un groupe immense, en promotion, on devait être une vingtaine. On a terminé à quatorze, quinze. Ce sont des types de formation qu'on voit de moins en moins. Je veux dire des amphis, tout ça, c'est bien gentil, mais je crois que moi, je suis d'une génération où on a besoin d'être guidé, d'être encadré dans les processus d'apprentissage. Je crois que ça correspondait tout à fait.

**I :** Vous disiez que vous aviez entendu des échos de cette formation ?

**P.I :** Oui par des gens qui l'avaient faite. Des collègues qui l'avaient faite.

**I :** C'est comme ça que vous avez connu le Collège Coopératif ?

**P.I :** Bien oui, c'est comme ça que je l'ai connu parce que cette formation, je ne voulais absolument pas la faire hors de Lyon, sans quoi je n'aurais pas pu la faire. Parce que moi, par rapport à ma formation, ma position que j'avais de directeur adjoint... Si j'avais fait cette formation en extérieure, elle m'aurait été refusée parce que je n'aurais pas pu, pendant une semaine, assurer certains ... Je n'avais pas cette liberté, même si la loi permet de sortir pour la formation permanente, entre la pratique et les textes, il y a un écart. Et moi, après ma formation, j'étais de service. Je commençais à dix sept heures et puis, les affaires courantes

étaient expédiées. Et puis, sur le plan familial déjà, nécessité de rester. Et sur Lyon, il n'y avait que le Collège Coopératif qui pouvait dispenser ce type d'enseignement. Il y avait S. autrement mais bon...

Et puis, c'était aussi un challenge parce qu'en même temps, à contrario de beaucoup de personnes, dans un milieu professionnel, faire une formation... c'est aussi un pari difficile selon la place qu'on occupe, surtout dans une formation qualifiante comme le DSTS et dans le domaine où on travaille. Vous avez des collègues, qui ont fait cette formation, qui sont hiérarchiquement dépendants de vous. Si vous échouez à l'examen, ce n'est pas mon cas ! Peut-être est-ce uniquement une question psychologique, mentale. Je veux dire une question de positionnement mais... Dans des milieux où les gens se regardent assez, c'est quand même quelque chose qui était un pari. Pour moi, c'était un pari, c'était ça ou autrement, c'était me retrouver dans une position un petit peu... tout en étant dans une position hiérarchique de fait... en me disant : "bon ici, il y a des gens qui ont des maîtrises, qui sont sur des postes d'éducateurs spécialisés et d'assistantes sociales". Donc il y avait un challenge interne... interne à l'entreprise et interne à moi-même.

Donc le Collège Coopératif pourquoi ? Bien parce que tous les gens qui sont ici et qui sont dans la même logique que moi. Mon travail, je l'ai fait sur le malaise des travailleurs sociaux où se croisent, un petit peu, les problèmes de reconnaissance de soi par soi, par les autres. Et je crois que la plupart des gens, qui ont fait des formations qualifiantes, ne les ont pas faites sur place. Ils sont allés les faire ailleurs pour être sûr de ne pas... qu'il n'y ait pas de croisement qui puisse se faire. Je crois que c'est ce qui, il y a beaucoup de choses qui étaient motivées par-là, pour ne pas rencontrer peut-être d'autres collègues qui pourraient être dans une position de concurrence en fait.

**I : D'accord, parce qu'au niveau interne, on vous proposait aussi des formations ?**

**P.I :** Non, pas interne mais quelqu'un qui fait, qui part. Par exemple, ici, s'il y a un postulant pour une formation DSTS qui va au Collège Coopératif. Selon les problèmes, les enjeux qu'il y a, s'il y a un autre collègue qui fait la même formation, il se trouve dans une situation où, à un moment donné, s'il se plante et si l'autre réussit, il y a quelque chose qui est de l'ordre de la difficulté après à vivre cet échec pour soi et par rapport aux autres. Parce que dans ces métiers, je veux dire, on est sans cesse sur la relation. Il y a des choses qui se jouent, qui peuvent même ne pas être pensables à l'extérieur et on passe son temps à analyser l'autre. Et, je crois que c'est des choses qui font que les gens préfèrent aller à l'extérieur où ils sont peut-être sûrs, en pourcentage, de ne pas avoir à se battre contre eux-mêmes quoi.

**I :** Pour vous, ça était un élément de plus de savoir qu'il y avait personne dans l'équipe, qui était au Collège Coopératif ?

**P.I :** Bon j'avais opté. La raison majeure, c'était vraiment ma situation. Maintenant, je savais qu'à l'intérieur des personnes, je ne pouvais pas savoir, parce que c'est une association de cinq cent cinquante salariés, je ne savais pas qui ! Bon, il s'est trouvé qu'il n'y avait personne, tant mieux. Moi, je vois, deux ans après, deux personnes du même service qui ont fait cette formation et il y en a un qui a abandonné, parce que je crois qu'il y avait quelque chose qui fait

que, à un moment donné, c'est difficile de gérer, sur le même lieu de travail, qu'il y en ait un qui réussit ou pas. Parce qu'il y a le regard extérieur qui devient jugeant, qui devient disqualifiant ou qualifiant !

**L: D'accord. Donc vous, était-ce important, par rapport à votre place dans votre travail, de réussir cette formation ?**

**P.I**: Absolument, c'était vital. Pour moi, c'était vraiment quitte ou double. C'était un challenge qui était en même temps... grisant même si, alors je pouvais me permettre de le faire parce que sur un plan familial, je pouvais me permettre de changer sans que ça me pose de problème. Mes gamins étaient élevés, ce n'était pas un problème. Mais c'était un challenge qui alors, fondé ou pas, toujours est-il par la suite, ça libère. Quand vous avez dépassé ce stade, vous êtes complètement libéré parce que toute la quête de reconnaissance, que tout un chacun peut avoir ou recherche sur son lieu de travail, qu'il ne rencontre pas forcément à priori, parce qu'il n'y a rien qui permet de le faire, quand vous êtes, quand il y a une autorité extérieure qui vous reconnaît, ça a au moins l'avantage de légitimer votre place à l'endroit où vous êtes, ça a au moins cet avantage.

Et puis, je crois que même pour soi, c'est quelque chose qui vous permet d'être plus à l'aise avec vous-même. Automatiquement, il y a un rejaillissement qui permet un fonctionnement plus libre quant aux freins qu'on s'impose, qu'on peut avoir autour de soi.

**I : Avez-vous constaté des modifications après l'acquisition de votre diplôme ?**

**P.I :** Bien je crois que la modification au niveau pratico-pratique (*Rire*), c'est que j'ai eu le poste de directeur, qui était plutôt suspendu à une formation universitaire ou à un diplôme. Ceci était peut-être un prétexte parce que je n'en aurais pas eu besoin, mais en tous cas, cet argument ne pouvait plus m'être opposé, alors qu'il m'avait été opposé plusieurs fois avant.

**I : Vous aviez ce projet là, également, quand vous avez commencé votre formation ?**

**P.I :** Bien oui forcément.

**I : Et dans le même service ?**

**P.I :** Oh, si ça n'avait pas été dans le service, j'aurais postulé ailleurs !

**I : A l'époque de votre inscription, vous étiez informé de la vacance du poste ?**

**P.I :** Non, pas du tout. A l'époque de mon inscription, j'étais, d'ailleurs, dans une situation où je savais qu'il me fallait ce papier pour trouver autre chose ailleurs, ça c'était clair. Ce sont les circonstances qui ont fait que la place s'est libérée et j'ai postulé, puisque j'avais des acquis. Parce que les gens ont changé, les regards ont changé. Je remplissais les conditions requises, conditions matérielles requises.

**I :** Vous rappelez-vous de la première semaine de formation ? Comment ça s'est passé ? Vos impressions ?

**P.I :** Ah ! Oui, si, si je me rappelle bien. Oh ! Bien c'est une impression un peu d'un retour en arrière. C'est clair que ça avait le caractère un petit peu scolaire. Je crois que la première semaine, ça était une semaine de connaissance et de reconnaissance, non pas en terme de reconnaître quelqu'un, mais de connaître à nouveau quelque chose de rencontré auparavant, comme les cours magistraux.

**I : Sentiez-vous des différences avec ce que vous aviez connu dans le milieu scolaire ?**

**P.I** : Oui bien sûr parce que là, c'était ancré sur le plan professionnel, c'était ancré sur la pratique. Tous les gens qui étaient là, c'était dans la même logique d'inscription. Donc, non c'était quelque chose de, je crois qu'en fait, je dirais que le côté scolaire était beaucoup plus caractérisé par la présence d'un enseignant, des élèves qui étaient là. Et aussi, par le côté... pseudo-potlatch des gens présents, qui retrouvaient une sorte de ... Les gens se retrouvaient dans une sorte d'ambiance. C'est sympathique, c'est convivial, on n'avait pas toute l'emprise, le secteur professionnel était dégagé. Ce sont des gens que je rencontre régulièrement, on a gardé des contacts, on se retrouve. D'ailleurs demain soir, on a une réunion, on a réussi à constituer des groupes d'intérêt à partir de cette formation. On a découvert que, on a redécouvert plein de choses pendant cette première année.

**I : Au niveau de la vie de groupe, comment ça s'est passé ?**

**P.I** : Très bien, très bonne ambiance. Très, très bonne ambiance. Bon il y a eu des lâchages en cours de formation, mais très vite, on a reconstitué un noyau... dans un esprit, un petit peu, de partage des expériences professionnelles présentes, que nous rencontrions, pour essayer d'y apporter des réponses. C'est à dire qu'il s'est constitué presque un lieu ressource dès la première année. Dès la première année, on s'est retrouvé à une dizaine. On se réunissait autour de la formation, on travaillait.



Bon il fallait beaucoup lire, disons que, autour de la lecture, on se regroupait tous les mois autour de l'ouvrage que les uns et les autres pouvaient avoir lu. Et, présentation d'ouvrages, présentation d'ouvrages selon les canons présentés par le Collège Coopératif, disons que c'était un entraînement. Ensuite on travaillait les trucs en collectif, c'est vrai que je crois qu'on a donné sens (*Rire*), sans s'en rendre compte, au caractère coopératif en créant un lieu ressource spontané. Je crois que ça s'est créé de manière spontanée et il continue, puisque tous les mois, tous les deux mois, on fait une réunion autour de... Alors ça a évolué. Ce n'est pas aussi rigoureux... autour de bouquins, mais quiconque a quelque chose à emmener, le fait de partager en groupe et nous sommes dans des situations qui ne sont pas forcément de même niveau hiérarchique. Je veux dire, il y a des éducateurs, des gens qui sont chefs de service, d'autres directeurs, d'autres formateurs, et on se retrouve. Ca permet quand on a, on s'est dit que ce lieu pouvait être au-delà du convivial, qui est une réalité, un lieu ressource pour des problèmes particuliers, qui pouvaient surgir ou survenir sur les lieux de travail de tout le monde. Vous voyez, il est soumis à la critique ou à l'appréciation ou au conseil des gens différents.

Ce qui constitue un enrichissement parce que c'est vrai qu'il y a des regards des fois, quand on est pris dans une logique, qu'on a du mal à s'en sortir, ça donne une extériorité, qui est intéressante.

**L** : C'est un lieu ressource que vous auriez aimé faire sur votre lieu de travail avec des collègues ?

**P.I** : Non, je crois qu'il faut différencier parce que l'intérêt de ce groupe, c'est qu'il est extérieur, c'est à dire qu'il n'est pas prisonnier des logiques et des enjeux institutionnels... Au niveau du travail, on a tout un dispositif qui permet de parler des situations professionnelles. Si les gens ont eu des problèmes relationnels, il y a des lieux pour ça, pour en parler et qui sont fait par des personnes qualifiées. On ne peut pas traiter en interne et qu'en interne des problèmes relationnels par l'intérieur. Je crois qu'il faut qu'il y ait un tiers qui vienne un petit peu réguler, ce tiers qui circule. Par contre ce groupe constitué, pour moi, fait tiers entre moi et mon institution, par le fait d'un regard extérieur sur un événement que je peux transposer chez eux, parce que j'ai une problématique qui est là, et que je n'arrive pas à cerner. Ca se produit, mes collègues, c'est pareil. C'est à dire, ce sont des regards de gens autres, enfin qui sont dans une autre logique, qui ont une compréhension du problème parce que ce sont des horizons sociaux, je veux dire des horizons socioculturels. Mais c'est un regard extérieur qui permet peut-être de voir des choses et de pointer des éléments qui, quand on est pris dans une dynamique, qu'on ne voit pas.

**I :** Et l'aspect coopératif, est-ce que vous pensez qu'il a été implicitement proposé par le Collège Coopératif ?

**P.I :** Je dirais presque que le cadre du Collège Coopératif, des intervenants permanents l'induisent certainement. Mais je crois que les gens qui s'inscrivent dans le Collège Coopératif et qui restent... c'est que quelque part, il y a une fibre Collège Coopératif, enfin un esprit, qui correspond, qui se retrouve, des gens qui trouvent des affinités parce que je pense que les gens qui n'ont pas poursuivi, ce n'est pas toujours pour des questions de moyens intellectuels ou de possibilités. Je pense que c'est aussi peut-être des gens que ce type de fonctionnement ne convenait pas.

**I :** Quand vous aviez eu connaissance de l'existence du "Collège Coopératif", vous pensiez déjà, avant d'entrer en formation, qu'il allait y avoir tout un travail de coopération ?

**P.I :** Non absolument pas. Je ne m'étais absolument pas posé de question sur l'esprit. Ça ne me choquait pas du tout. J'y suis allé parce que je cherchais quelque chose qui était dictée par des considérations pragmatiques. Mais je ne me suis jamais interrogé sur la philosophie qui pouvait être sous-entendue par le Collège. Mais je ne me suis jamais interrogé. Mais j'étais en adéquation sans le savoir. Ça a correspondu à quelque chose. Je crois qu'en fait, on y retrouve des choses du Collège Coopératif qui résonnent, qu'on a peut-être rencontré et perdu à certain

moment. Et je pense que ces retrouvailles, c'est à dire qu'on retrouve des choses, peut-être qu'on redécouvre des choses, qui avaient fait sens à un moment pour nous et dont on n'a pas saisi le moment où ça s'est perdu, tout en déplorant que quelque chose s'était perdue.

Et je crois que non, moi, je conseille quand il y a des gens qui veulent faire de la formation, je leur dis : "Il faut aller au Collège Coopératif" parce que le Collège Coopératif, à mon sens, qui est habilité, je pense que c'est le terme, c'est à dire à dispenser des formations universitaires... Donc si certains veulent faire une formation universitaire pour la formation universitaire, moi, ce n'était pas mon cas. Parce que je ne venais pas pour faire une formation universitaire. Je venais pour faire le DSTS. On m'a dit : "Vous pouvez faire les deux". Mais il y a des gens, que je connais, qui étaient dans le service où j'étais avant, qui n'ont pas voulu faire le Collège Coopératif parce que ce n'était pas suffisant... Il fallait que ce soit marqué du sceau de l'université. C'est à dire qu'on préférerait aller à S. où c'était une université ou à G. où c'est plus connoté "université". Ca se fait à l'université, le diplôme ne se fait pas en dehors !

**I : Parce que ce serait un diplôme qui n'aurait pas la même valeur ?**

**P.I** : Je pense que ça se situe là. D'ailleurs je l'ai noté, même parmi les gens qui ont fait la formation avec moi. Sur leur carte de visite, qui n'est qu'un bout de papier ! Je connais quelqu'un dans la formation, qui s'est présenté sur une liste électorale. Pour se qualifier professionnellement bon : "éducateur spécialisé, maîtrise des sciences sociales". Il n'a pas marqué "diplôme supérieur des sciences sociales". Je lui dis : "Tu avances tes titres comme ça?". Bien il me dit : "Oui parce qu'au niveau des électeurs, ça parle mieux que le diplôme

professionnel". Je crois que c'est un peu, implicitement, ce qui se joue dans la tête des gens d'une certaine strate. Enfin je dirais même, à la limite, effectivement, vous dites que vous avez une maîtrise, ça pourrait être de n'importe quoi, je crois que, notamment au niveau de l'inconscient collectif, ça doit résonner d'une manière particulière.

**I: Et vous, dites-vous, assez souvent, que vous avez ce diplôme ?**

**P.I**: Non, il était pour moi. Il n'était pas pour. J'en parle de temps en temps quand, parce que j'ai fait un travail sur quelque chose de pratique. Je l'ai fait sur trois services, dont trois départements. Donc quand ça apporte quelque chose au niveau professionnel. Ca se sait parce que, après, ce sont des choses qui se disent. Alors c'est vrai que si je postulais ailleurs, j'ai des qualifications, mais je n'en fais pas l'objet de mes discussions.

**I: Vous souvenez-vous de moments difficiles en groupe ? (Silence)**

**P.I**: Je crois qu'en groupe, c'est à dire la dynamique de groupe ? Je ne crois pas qu'on ait eu des moments difficiles. Il y a des gens qui ont eu des moments difficiles dans le groupe, qui ont été en difficulté, mais pas par rapport au fonctionnement du groupe. C'était beaucoup plus, c'était assez exogène. C'était quelque chose qu'ils ramenaient de leurs difficultés... Moi-même, j'ai été en difficulté pendant ma formation au Collège, qui a été pour moi un lieu de ressource

au-delà de la formation elle-même. Parce que j'étais en formation à un moment où j'étais sur le point d'être licencié... Le service se restructurant, mon poste disparaissait. Et, il y avait des règlements de compte qui s'entretenaient. Donc c'est vrai que j'ai trouvé une oreille très attentive et à la fois dans le groupe, et à la fois au niveau des formateurs du Collège. Ca, c'est une réalité. Je pense que si je n'avais pas eu la formation à ce moment là, je pense que je ne serais pas là où je suis aujourd'hui, là c'est sûr. P. a été quelqu'un, disons un lieu ressource, une personne ressource importante.

Ce sont des gens qui ont une grande écoute et je crois qu'ils ont l'habitude en fait. Je crois qu'eux, ils ont cet esprit d'être aidant tout en ne le paraissant pas. Ils sont toujours présents, ils sont présents. Et dans le groupe, je pense que ça s'est produit pour quelques personnes. Mais je crois que les moments difficiles, en fait, ce sont des éléments extérieurs qui sont venus attaquer la convivialité et l'ambiance potlatch du groupe et qui a produit un effet de solidarité pour aider, pour que les choses redeviennent un petit peu plus normal.

**L**: Je pense que pour le DHEPS et le DSTS, le travail, le plus important, porte sur la recherche. Est-ce que vous pouvez m'en parler ? Est-ce que cela vous a pris beaucoup de temps ? Est-ce que vous avez rencontré des difficultés ? Comment les avez-vous gérées ?

**P.I**: Je crois que la plus grosse difficulté, ça n'a pas été tellement l'aspect méthodologique. Mais je crois qu'on avait, aussi, dans le cadre de cette formation, un étayage, un encadrement, un suivi qui permettaient, si on mettait dans des cases prescrites ce qui était à faire, ça pouvait aller tout seul, bien sûr il y avait du boulot à faire après. Je crois que le plus dur, ça était

l'écriture, ça était la rédaction du travail, l'articulation. Quand on n'est pas habitué, disons à cette gymnastique de rédaction, c'est vrai que ça constitue un gros morceau parce que faire des enquêtes. Moi, j'ai opté pour des questionnaires, donc, je ventilais. J'ai ventilé cent soixante questionnaires, dans trois services qui sont situés en S., dans la L. et dans le R. Ça m'a fait cent soixante questionnaires. J'ai eu soixante dix pour cent de réponse. Ce qui est quand même un taux relativement intéressant. Donc cette exploitation, qui a été assez délicate parce que je ne m'attendais pas à un taux aussi élevé de réponse. Ça me permettait aussi de juger la pertinence du sujet. Mais je crois que l'étape la plus difficile, je crois que ça a été la mise en forme du document.

**I** : Mais ça, le Collège vous a aidé ?

**P.I** : Oui bien sûr, tout à fait. On avait un système, je ne sais pas si ça existe toujours, un système de tutorat où régulièrement, bon et bien, il y avait des échéances, où il fallait restituer notre travail, retravailler ce travail au niveau du tuteur et au niveau du travail de groupe. Et, il y avait, à la fois, le renvoi techniciste des formateurs, mais au niveau du groupe, il y avait un renvoi permanent tout au long des deux premières années. La première année étant plus une phase de décision du sujet de recherche. Il y avait des renvois, des questionnements qui démobilisaient ou qui confortaient ce qui avait été fait et en fait, c'était assez, c'était des groupes assez. Je veux dire, on ne faisait pas dans la dentelle, ce n'était pas quelque chose qui était pour faire plaisir. C'était vraiment pour aller au fond des choses.

**I: Ca vous a pris beaucoup de temps ce travail d'écriture ?**

**P.I**: Je n'en ai plus le souvenir. En tous cas, ça m'a pris au moins une année de plus, puisque j'ai été obligé de différer, car j'ai été mobilisé pour beaucoup de choses. Aussi, ça m'a pris du temps. Pour chiffrer exactement, ça m'a pris au moins trois années de vacances... deux années de vacances, plus le soir.

**I: Travaillez-vous les soirées, les week-ends ?**

**P.I**: C'est ça, soirées, week-ends, et puis les congés.

**I: Est-ce qu'il y a des moments où vous avez envisagé d'abandonner?**

**P.I**: Si mais... C'est ce que je disais tout à l'heure, c'est une difficulté personnelle, mais comme il y avait un challenge un peu vital. Donc ça, je savais qu'il ne fallait pas que je lâche, simplement, il fallait que j'ai un peu d'oxygène, et pour moi personnellement et pour... le groupe familial. Donc ça était un moment très, très... disons un pic dans la difficulté. Donc ça me laissait un peu plus de temps, mais c'était un faux problème, parce que reporter d'une



année, ça pouvait donner l'illusion qu'on pouvait s'arrêter un moment pour reprendre son souffle. Et, je pense que ce n'est pas ce que j'ai fait, parce qu'en m'arrêtant, je craignais que ce soit un arrêt définitif.

Ca était un peu moins soutenu (*mot dit avec insistance*), puisque la quatrième année, quand je l'ai fait, je n'allais pas au Collège Coopératif. J'y suis retourné que pour une phase d'examen, de dossier, de jury blanc. Et là, il n'y avait plus les mêmes personnes, puisqu'il n'y avait que l'animateur qui était là, il y avait d'autres personnes.

**I :** D'accord. Votre sujet de recherche a-t-il été examiné par d'autres personnes que celles du Collège Coopératif ? Y avait-il un jury ?

**P.I :** Ah ! Oui, tout à fait. Oui, tout à fait. Un jury qui était constitué de différentes parties. Il y avait l'administratif, il y avait l'universitaire...

**I :** Avez-vous été satisfait du regard qu'ils ont eu sur votre recherche ?

**P.I :** Ah ! Oui, tout à fait.

**I** : Vous souvenez-vous des derniers jours de formation ? Comment cela s'est-il passé pour vous ?

**P.I** : Ah ! Oui je me souviens très bien parce que je n'étais pas dans le ... J'étais un petit peu en marge, puisque j'avais demandé un report, mais j'ai participé jusqu'au bout. J'ai participé à tous les jurys des collègues. C'était une fin quoi ! Je veux dire, en dehors de mon problème personnel qui était une fin qui n'en était pas une, parce que je repiquais pour la quatrième année. C'était sympathique. Le soir, on s'est tous retrouvé, on a mangé ensemble. On a terminé, comme doivent se terminer toutes les promotions de toutes les formations possibles.

**I** : Avec le recul, diriez-vous que c'est une formation qui a répondu à vos attentes ?

**P.I** : Oui, tout à fait. Si, si, absolument. Je crois qu'elle a même répondu, elle a été au-delà de ce que je pouvais prévoir, quant aux résultats promis. Ce n'est pas que (*mot dit avec insistance*) l'attente d'un papier, d'une réussite. Je crois que c'est un tout, qui fait que tout coopère en soi et à l'extérieur pour une satisfaction qui est surdimensionnée, certainement par rapport à ce que j'attendais.

**I : Avez-vous d'autres projets de formation depuis ?**

**P.I :** Et bien quand même c'est une épreuve exigeante. Donc je ne crois pas que dans l'immédiat. Je voulais continuer puisqu'un universitaire, qui a lu mon papier, voulait que je continue sur la lancée. Je ne sais pas si vous connaissez, anciennement, c'est une école de santé là, enfin un truc mais non, pour le moment je laisse tomber. J'ai eu la tentation d'un DEA derrière, mais non (*Rire*). Il y en a quelques-uns qui l'on fait dans mon groupe, il y en a quelques-uns qui ont poursuivi leur parcours. Non c'est, je crois que personnellement, j'ai atteint ce que je voulais.

Bon ce n'est pas que l'enrichissement et l'ouverture, que constitue une formation de ce type, ne m'intéressent pas, bien au contraire. Mais je crois que maintenant, je fais le choix entre des degrés d'équilibre. J'ai tout le temps été, pratiquement, en formation depuis que je suis sorti de l'école, paradoxalement ! Et bon maintenant, si je peux faire des petits séminaires, bon d'accord je le fais, mais sur des formations longues, ça me paraît pour le moins prématuré et décidé.

**I : Ou alors il faudrait ce que vous avez dit tout à l'heure : "un enjeu vital ?»**

**P.I :** Oui, mais je ne vois pas où il pourrait être maintenant, dans l'esprit que celui-ci a été. Oui il peut toujours y avoir un évènement qui fasse qu'il faille chercher pour faire autre chose. Mais ça ne me gêne pas, a priori, parce que je peux très bien faire autre chose. Je fais un

travail au niveau intellectuel. S'il faut que je fasse un travail pratique, ça ne me gênerait pas. Je crois que ce secteur là, être passé dans des établissements où il y a des formations un petit peu partisans, fait que, et puis, certainement c'est lié à l'histoire personnelle... Bon, si mon collègue directeur me demande d'aller faire le toit de sa maison, je pourrais le faire. Je veux dire, c'est le côté pratique, ça ne me gênerait pas maintenant, parce que les enjeux sont moins importants... Je crois que les enjeux de famille sont des enjeux qui s'imposent à nous, en terme de responsabilité et une fois qu'on a trente cinq ans de profession, ça n'a plus la même acuité, même si l'intérêt des lendemains n'est pas inintéressant. Non, maintenant, je crois que si ça se faisait, ça se ferait plutôt sur un caractère ludique, de plaisir. Ce serait positif, je ferais bien, si je pouvais me dire : "Pour ma culture je vais faire d'autres trucs comme ça". Des choses positives, des apports personnels, d'épanouissement, plus sur ce registre là.

**I : Et au niveau de votre recherche, à quelle conclusion avez-vous abouti, sur le malaise des travailleurs sociaux ?**

**P.I** : Le malaise est... c'est sans doute une porte ouverte ! Le malaise n'est pas spécifiquement lié... au métier ou à la personne qui l'exerce ou au cadre dans lequel s'exerce le métier. Mais c'est plutôt lié, c'est un ensemble où intervient aussi une autre dimension, c'est l'objet sur lequel on travaille, c'est les personnes. Dans notre secteur des travailleurs sociaux, en milieu ouvert, on rencontre, on a des situations difficiles puisqu'elles nous sont adressées en fin de parcours, donc, il y a soit des risques de délinquance, danger et qu'on est toujours confronté à l'échec, l'échec de l'autre. Quand ça va bien, on n'est plus là, c'est à dire qu'on n'a jamais,

dans ce boulot, la satisfaction de se dire : "Je n'interviens plus parce que c'est réussi, mais je n'interviens plus parce que le juge décide qu'il n'y a plus d'intervention". Et, la seule chose qui nous est renvoyée, si jamais la situation revient, c'est l'échec forcément. Et l'échec, ce n'est pas uniquement l'échec de la famille, mais ça peut-être d'une première intervention d'un praticien. Et, on est toujours dans cette logique où on a besoin, on n'a pas, on est très peu confronté dans ce boulot à la réussite. On est toujours confronté, il y en a quelques-unes, mais majoritairement... on travaille sur l'échec et ça nous renvoie ...

Et puis si c'était que des échecs ! Il y a aussi ce que nous renvoie les problématiques individuelles sur lesquelles on travaille et qui résonnent, peut-être, par rapport à son propre parcours, sa propre historicité, son propre vécu dans sa famille. On est toujours dans des problèmes de transferts et de contre-transferts, et c'est pour ça qu'on a beaucoup de dispositifs qui permettent de travailler tout ça. Je crois que ça, ça préside un malaise au même titre que si une entreprise ou une association exige du travail, du quantitatif et ne se soucie pas de la santé, du cadre de travail des gens qu'ils emploient. Au même titre que si les gens ne prennent pas leur congé et s'abrutissent au boulot. Je crois qu'il y a différents facteurs qui font que ... *(Silence)*

**I :** Et pourquoi avez-vous choisi ce genre de métier ?

**P.I :** Je pourrais vous dire une théorie en vous disant parce que c'était ma vocation, c'était ceci. Je crois que c'est le hasard. J'aurais pu faire comme mon père : policier *(Rire)* pourquoi pas ? Je crois que j'aurais pu être instit, mais je n'étais pas allé assez loin. Donc j'aurais pu

effectivement faire des circuits d'équivalence. Ca ne s'est pas fait. Je crois que ça était des opportunités. Bon pour des raisons diverses, je suis parti, dans le sud, de ma famille. J'avais dix sept ans. Mes parents m'ont dit : «Tu te débrouilles». Je suis parti, j'ai fait pion. Et, de fil en aiguille, bon ça ne pouvait pas être un métier en soi. J'ai fait l'armée. A l'armée, on a essayé de me réquisitionner pour me faire faire l'armée quoi, l'armée de l'air. Et, bon je crois que c'est une des explications : très cadré, bien qu'il faille des règles, ce côté rigide un petit peu, ne me satisfaisait pas. Et puis, quand je suis revenu de l'armée, je suis revenu dans la même maison où j'étais pion et pour deux mois. Parce que j'ai terminé en mai, et donc j'y retournais pour juin, juillet. Et puis, l'opportunité s'est présentée dans le secteur de la rééducation.

Et puis voilà, de fil en aiguille, des possibilités de formation qui coïncidaient. C'était une branche qui était relativement jeune parce que la rééducation, enfin le secteur des éducateurs est très jeune. Il a une cinquantaine d'années. Donc moi, quand j'y suis rentré, il y avait vingt ans, il y avait beaucoup de choses à faire, c'était très ouvert encore. Il n'y avait pas les problèmes qu'il y a actuellement d'emploi ou de limite de places. On ne se posait même pas la question d'ailleurs ! Ce n'était pas un problème ! Bon j'y suis resté, c'est que ça m'a plu.

Mais ça m'a plu jusqu'à ce que ça me plaise un peu moins, et j'ai voulu prendre un poste à responsabilité. Et puis, c'était possible. C'était possible parce que personne en voulait, c'était l'époque, un petit peu autour des années soixante dix, il y avait un côté, tout le monde voulait moins de boulot. C'était l'idée collectiviste, un peu d'autogestion. Et, autant je n'appréciais pas l'armée dans sa rigidité, autant je n'étais pas été quelqu'un pour l'autogestion. Et, c'est vrai que quand il y avait des postes de cadres, il n'y avait pas foule qui se présentait. Bon moi, je me suis présenté, j'ai eu ce poste. L'exceptionnel, c'est que j'ai fait tout ça dans la

même entreprise. Ca peut-être apprécié différemment de l'extérieur, suivant votre parcours en disant : "c'est bien ou ce n'est pas bien". Moi, je suis parti avec les avantages.

**I** : D'accord. Avez-vous quelque chose à rajouter ?

**P.I** : Pas particulièrement. J'espère que vous allez faire quelque chose de ça.

**ENTRETIEN :**            **D4**

Date :                        **17/06/96**

Lieu :                        **travail**

**SEXE :**                    **F**

**AGE :**                     **49ans**

Date de naissance :    **08/10/47**

**SITUATION FAMILIALE :**

mariée

un enfant

**SITUATION PROFESSIONNELLE :**

Mi-temps laborantine

Mi-temps formatrice permanente

**Année de la formation DHEPS :**

1990 → 1994



**PARCOURS PROFESSIONNEL :**

\* laborantine et formatrice

**PARCOURS DE FORMATION :**

\* *D.H.E.P.S*

\* BTS Analyse biologique (cours du soir)

\* Brevet Technicien Agricole

**SITUATION DES PARENTS**

P : Ouvrier

M : Sans Profession

**LA FRATRIE :**

quatre enfants

est l'aînée

**Interrogateur : Pouvez-vous me décrire la formation DHEPS ?**

**Personne interrogée** : Bien, c'est à dire ce que j'ai fait moi. C'est que j'étais dans une formation scientifique, donc je ne connaissais pas. C'est plutôt le pourquoi, pourquoi je l'ai fait. Je n'avais pas du tout, j'ai pris la formation continue des adultes et je n'avais pas le vocabulaire, je ne comprenais pas ce que les gens me disaient. Quand on parlait avec des gens qui ont le langage, moi, je n'avais pas ce langage là. Donc quand j'apprenais, quand j'allais rencontrer des gens qui parlaient formation, moi, je n'y comprenais rien. Donc j'ai appris le langage de sociologie. J'ai appris aussi à structurer ma pensée parce que j'avais, oui, une culture scientifique très carrée et là, j'ai pu plutôt analyser les contextes au point de vue humain, j'ai pu voir les problèmes. Et la troisième chose, c'est que ça m'a apporté des outils d'observation de ces contextes. C'est à dire que j'ai, par le DHEPS, on avait des champs théoriques, on a appris des champs théoriques. Et moi, j'en ai appris un plus spécifiquement, qui me permet actuellement de me servir de cet outil pour rencontrer les personnes dans le contexte dans lequel je vis.

**I** : Et cet outil, pouvez vous m'en parler ?

**P.I** : Bien moi, j'ai d'abord appris la notion d'acteur. Donc j'ai pris contact. Qui avait les pouvoirs ? Quelles étaient les relations ? Comment les gens communiquaient ?... Ce que je n'avais pas avant. Donc parfois si je n'arrivais pas à ce que je voulais, c'était peut-être parce

que je ne savais pas, je ne voyais pas les gens comment ils vivaient. Tandis que cet outil là, il m'est très précieux maintenant. Je sais l'acteur, où il faut aller. Bon il y a celui qui détient le pouvoir de la connaissance et celui qui détient le pouvoir de l'argent et les autres relations qui existent entre eux et où je dois taper et où je dois m'informer ?

**I :** D'accord, parce que dans votre métier, vous avez une mission de récupérer de l'information, de devoir rechercher des financements ?

**P.I :** oui, oui; tout à fait. Tout à fait.

**I :** Donc, ça vous a aidé dans ce sens là ?

**P.I :** Ah ! Bien oui et puis ça m'a donné, en plus, une compétence, si vous voulez, où j'étais reconnue comme professionnelle. Maintenant j'ai le pouvoir de la compétence en formation. Avant je ne l'avais pas, parce que j'ai beaucoup évolué dans mon travail. Avant c'était la technicienne de labo qui faisait ses analyses. Donc je n'avais pas toutes ces connaissances. Parce que j'avais des rapports avec des gens qui étaient supérieurs à moi, qui avaient des formations qui étaient différentes. Maintenant bon, je peux parler à armes égales. Je peux argumenter. Je peux ....je me mets en phase avec eux.

**I :** Et pour vous donc, c'est la formation qui a permis tout ça ?

**P.I :** Ah ! Bien je pense parce que. Non, mais je pense, j'en suis sûre ! Parce que je me sens beaucoup plus forte. Je me sens beaucoup plus forte. Je sais préparer mes démarches. Quand je rencontre quelqu'un, je prépare, je sais dans le sens où il faut préparer.

**I :** Et ça, c'est une chose que vous avez apprise en DHEPS ?

**P.I :** Ah ! Oui, alors là oui. Le DHEPS m'a permis ça. C'est tout ce qu'on m'a appris, c'est tout ce qui est en rapport avec ce que le Collège Coopératif m'a donné. Tout ce qui est l'approche sociologique, psychologique et la démarche de groupe, avec des personnes qui ont travaillé dans des univers tout à fait différents, puisqu'il y en avait qui travaillaient dans les univers carcéraux, très peu en formation. C'était plutôt un univers carcéral, les gens qui s'occupaient des sans-abri, etc... des cas sociaux, les travailleurs sociaux ! Mais donc, ça m'a quand même beaucoup apporté d'avoir ces contacts là.

**I : Et c'était important pour vous de rencontrer des personnes un petit peu différentes?**

**P.I :** Ah ! Oui parce que c'est vrai que notre milieu scientifique est un milieu hyper fermé. On se reproduit un peu, on reproduit ce qu'on a fait, on est bien fermé. On a toutes nos connaissances. Parce que c'est nous qui avons un peu le pouvoir quoi, on a tout le savoir par la science, la science dure et pure. Et c'est vrai que ça, c'est une autre ouverture, parce que c'est un peu de la philosophie, et donc ça a une autre ouverture d'esprit, on peut beaucoup plus naviguer avec les gens. On a découvert, moi, j'ai découvert, et quand je dis ça, ça fait rire les gens et je vais vous le dire. C'est que j'ai découvert, avant je travaillais avec des éprouvettes et des pipettes, et j'ai découvert qu'il y avait des gens autour, je ne les avais pas vus avant !

**I :** Vous parliez d'avoir découvert des choses totalement différentes, c'était sécurisant ou plutôt difficile ?

**P.I :** C'est à dire l'apprentissage, pour moi, a été très difficile. Au début, j'ai mis une année à comprendre tout ce langage que je ne connaissais pas. Je croyais que, j'avais une langue étrangère à apprendre, ça, c'était très difficile. Le DHEPS a été dure pour moi, il a fallu que je donne beaucoup de temps pour l'apprendre, pour aller où je suis arrivée. J'ai mis quatre ans au lieu de trois et puis, j'ai travaillé quand même énormément. Je ne l'ai pas fait comme ça.

**I : Pourquoi cela a été plus facile à partir d'un moment donné alors que la première année était plus difficile ?**

**P.I :** Ce qui a fait certainement la première année que ça était très difficile, c'est que c'était un monde que je ne connaissais pas. Ce qui a fait certainement que ça a été moins difficile, c'est que j'ai trouvé, au sein du Collège Coopératif Rhône-Alpes, quelqu'un qui m'a aidé, un tuteur, un prof quoi, qui m'a aidé. Sans lui, je ne serais pas arrivée au bout, où je suis parce qu'il m'a expliqué beaucoup de choses. C'était une personne qui a fait une thèse, aussi, en science de l'éducation et qui m'a guidé.

**I : Comment se sont passées ces quatre années ? Y a-t-il eu des moments plus forts que d'autres ?**

**P.I :** Non, moi ça était une progression constante. Ca n'a pas été un moment plus fort, ça était une progression constante, très stressante, très stressante, mais avec la volonté des rescapés du groupe aussi ! Il y en a beaucoup qui sont partis ! Donc on s'est quand même beaucoup stimulé. C'est notre groupe qui a été porteur un peu. Notre groupe nous a aidés à arriver à ce qu'on a voulu quoi !

**I: Certains ont arrêté. Et pensez-vous que c'est du au groupe si vous n'avez pas arrêté ?**

**P.I**: Non, à ma motivation ! A ma motivation, mais peut-être que cette motivation, je suis... .  
Si j'entreprends quelque chose, en général, je me fixe un objectif et j'y vais. Donc il y a quand même une certaine volonté personnelle. Mais peut-être bien que, si je n'avais pas eu ce groupe et ce tuteur euh... je n'y serais pas arrivée, parce que je ne pouvais pas y arriver toute seule...  
C'est sûr ça !

**I: Au niveau du groupe, y avait-il beaucoup de personnes ?**

**P.I**: Bien on était parti à dix et puis, on est arrivé à quatre. Donc, ce qui est peu ! Il y a eu beaucoup d'arrêts quoi!

**I: Quelles sont les raisons de ces arrêts ?**

**P.I**: Les arrêts... moi, je pense que c'est le tuteur qu'on a eu, parce que le tuteur qu'on a eu, les autres groupes n'ont pas eu tant de déchets. Et moi, j'ai été rattrapée par un autre tuteur, qui s'est occupé de moi du début de la deuxième année et d'autres ont fait pareil. C'est à dire qu'il ont bifurqué sur un autre tutorat bien qu'officiellement on en ait un, mais il n'a pas fonctionné.

**I** : Et alors c'est vous qui aviez décidé de changer de tuteur, de travailler avec un autre tuteur en deuxième année ?

**P.I** : Bien c'est à dire qu'il y avait une évaluation la deuxième année qui ne s'est pas avérée favorable quand même. Donc, il a bien fallu prendre une décision !

**I** : Et c'est vous qui l'avez prise cette décision ?

**P.I** : Alors laissez-moi réfléchir comment ça s'est fait ? (*silence*) Ca s'est fait, je pense que ça s'est fait avec ... Parce qu'il a fallu chercher son directeur de recherche et c'est là que j'ai trouvé mon directeur de recherche, qui a eu le bon rôle de tuteur. Ca n'a pas été un directeur de recherche qui lisait mon mémoire comme ça et qui me le renvoyait. On s'est beaucoup rencontré. Il m'a beaucoup expliqué de choses. C'est mon directeur de recherche, c'est lui qui m'a appris et qui m'a aidé.



**I : Lui, c'est votre tuteur ?**

**P.I :** Ca était mon tuteur que j'ai, que je n'avais pas avant ces deux ans. Il a fait le rôle de tuteur et de directeur de recherche.

**I :** Et à côté vous aviez donc un autre tuteur ?

**P.I :** Bien celui qui s'occupait du groupe et que j'ai, qui n'allait pas, qui ne convenait pas.

**I :** Et ça, apparemment, il n'a pas convenu à plusieurs personnes. Est-ce que vous avez pu en parler ?

**P.I :** Oui, on en a parlé. On l'a dit au directeur du CCRA et l'année prochaine, l'année d'après, ce tuteur n'était plus en fonction. *(Rire)*

**I : Vous souriez ? Vous rigolez ?**

**P.I :** Bien ça nous a stressés d'aller dire ça au directeur, mais si vous voulez, nous, on a investi. On était quand même à plein temps dans notre travail. On a passé nos week-end, on avait payé et on ne voyait vraiment pas le bout de notre problème. Donc, il a fallu qu'on aille le dire. Nous l'avons dit et bon l'année d'après, il n'a plus, il n'était plus en activité.

**I : Et pourquoi vous aviez choisi le DHEPS comme formation ?**

**P.I :** Ah ! Bien je vais vous dire pourquoi. C'est que je ne connaissais pas grand chose en formation, ce qu'il y avait comme diplôme. Et l'I., dont je faisais partie, a des responsables formation en France et il y en avait quatre qui avaient passé le DHEPS. Donc j'étais au courant qu'il existait un Diplôme des Hautes Etudes en Pratiques Sociales. Et, il y en avait un sur Lyon. C'est pour ça que j'ai choisi le DHEPS . Ce n'est pas un choix, je n'ai pas tellement cherché.

**I : Donc vous avez eu un mémoire à faire ?**

**P.I.** : Bien le mémoire, c'est ce qui permet d'avoir notre diplôme. Donc trois ans, si vous voulez, peut-être pas en première année parce que c'est une approche, mais nos trois ans nous aident à préparer ce mémoire. On étudie différents champs théoriques. Il nous faut trouver notre contexte de travail, notre terrain de travail parce que c'est une recherche-action. Donc il faut trouver le terrain de notre travail, poser bien notre problématique, bien connaître les acteurs du terrain, par rapport aux champs théoriques, analyser nos problèmes.

**I.** : Et alors après, comment ça s'est passé pour votre mémoire pour l'écrit ?

**P.I.** : L'écrit, très dur, parce que. Moi ... je l'ai trouvé très dur parce que justement, j'avais toujours ma formation scientifique. Nous, on met des traits, c'est à dire c'est bleu parce que deux points tac; tac; tac. Et, quand il a fallu écrire, c'était plus de la sociologie, de la philosophie, il fallait faire des phrases, des verbes et ça, ça m'a été très dur l'écriture. Ca, je crois que c'est un truc, je n'y repasserai pas. Ecrire, je suis dans un milieu scientifique, j'ai toujours tendance à revenir à ça alors !

**I.** : Quelqu'un vous a aidé ?

**P.I.** : Mon directeur de recherche. Oui, oui, mon directeur de recherche me relisait et me disait: "Bon, ça ne va pas du tout... le style...le style». Le style, mon style n'était pas bon. Je n'avais

pas un bon style, donc. Je n'avais pas un bon style, je n'avais pas un style comme il fallait écrire dans des DHEPS !

**I : Et finalement, vous l'avez eu ?**

**P.I :** Maintenant, je l'ai eu (*rire*). Je n'ai pas eu de grosses difficultés.

**I :** Les personnes qui avaient fait le DHEPS, qui étaient à l'I., qu'avaient-elles réussi à faire grâce au DHEPS, selon vous ?

**P.I :** Bien savoir mener, savoir mener, si vous voulez, une analyse de besoin. Alors, recueillir les besoins, savoir monter le plan, faire une évaluation. Maintenant on essaie de travailler sur l'évaluation, la qualité du travail de formation, c'est ça que ça nous a aidé à faire.

**I :** Et eux, ils pensaient que c'était grâce au DHEPS qu'ils avaient réussi à faire ça ?

**P.I :** Ah ! Bien ils pensaient que, c'est comme moi. Ils pensent comme moi, parce que, comme moi, ils étaient à l'I., en chercheur ou en technicien, mais en biologie ou en mathématiques ou

en ... Donc on n'avait pas ces éléments qui permettent de mener à bien une formation. L'ingénierie de formation, on n'avait pas et comme langage, on avait rien.

**I : Le mémoire, l'avez-vous soutenu ?**

**P.I :** On ne l'a pas soutenu. C'est, on envoie à des lecteurs et c'est ces lecteurs qui nous donnent leur appréciation.

**I : Les lecteurs sont choisis par vous ou par l'institution ?**

**P.I :** Non, ils n'ont pas été choisis par moi. Ils ont été choisis par l'institution. C'est le directeur de recherche qui les cherche.

**I : Et votre thème de mémoire ?**

**P.I :** Mon thème de mémoire, c'était "Culture et comportement des personnes dans l'E.V de L., parce que dans l'E.V de L., il y a des locaux, mais dedans il y a des métiers différents et des statuts différents. Des métiers différents, il y a des enseignants, il y a des chercheurs, il y a

des techniciens, il y a des animaliers, des administratifs. Et des statuts différents, il y a des gens de l'I. Des gens de la D., des statuts de droits privés. Tout ça pris ensemble, toutes ces cultures. Donc j'ai étudié les cultures séparées, j'ai étudié tous ces statuts et ces métiers, les comportements. Enfin l'analyse stratégique, les communications et on a vu qu'il y avait des groupes, qui étaient vraiment distincts en fonction de leur comportement et de leur culture.

**I** : Votre hypothèse, c'était quoi au départ ?

**P.I** : Mon hypothèse : "Comment peut-on expliquer un climat", il faudrait que je la revoie mais, "Comment peut-on expliquer, si vous voulez, une tension qui peut exister dans l'E.V. de L. ?" C'est que ces gens ont des cultures différentes et ne voient pas les choses de la même façon, ils ont des contextes complètement différents.

**I** : Et ça, ça a pu vous aider dans votre problématique ?

**P.I** : Ca m'aide encore ! Ca m'aide encore. J'ai mis en place après, ... on a essayé enfin j'ai, j'ai pu aplanir certaines choses en comprenant ce contexte, qu'avant il me heurtait un peu. Maintenant je le comprends. Donc ça ne me gêne plus, ça me permet justement de penser. Et, on a maintenant mis ensemble en place des choses pour que tout le monde soit égalitaire. Il n'y a pas ces petits châteaux avec des donjons bien serrés. Chacun avec ses petits privilèges. Donc

maintenant, par exemple, pour la formation, tout le monde est pareil, ce qui n'y était pas avant. J'ai du mettre en place des commissions de formation avec des gens de métiers, tous les métiers réunis. On discute ensemble, il n'y a plus de problèmes.

Parce que j'avais étudié, quand j'ai vu que c'était différent, donc, en me disant, le problème, c'est la différence, il faut que l'on arrive à travailler ensemble. Donc j'ai mis en place des commissions de travail et on a fait une approche par métier et par statut.

**I : Donc, ça a changé beaucoup de choses alors ?**

**P.I :** Ah ! Oui dans l'Ecole. Oui, oui, ça a changé. Ca a changé beaucoup.

**I :** Et les personnes de votre entourage professionnel, savent-elles que c'est grâce à votre formation DHEPS que les choses ont changées ?

**P.I :** Bien elles savent que j'ai suivi une formation. Elles ne savent pas que c'est un DHEPS ! Elles savent que j'ai suivi une formation, mais elles me connaissent bien maintenant. Je suis reconnue parce que j'ai fait des choses. Je suis reconnue, on ne remet pas en cause du tout mon travail. On sait que je sais faire, donc, on ne remet pas en cause mon travail. Et, c'était nécessaire parce qu'on vit dans un monde d'enseignants qui ont une culture très forte et il fallait que je leur prouve parce que moi, je n'étais pas enseignante et comme je m'occupais de

formation, il fallait que je leur prouve. Que je sois bonne ! Je ne pouvais pas me permettre de me planter !

**L. : D'accord. Donc le DHEPS a été un moyen de vous aider pour leur prouver ?**

**P.I. :** Ah ! Bien le DHEPS m'a permis d'approfondir mes compétences et d'acquérir un pouvoir.

**L. :** Parce qu'avant ils vous voyaient différemment ?

**P.I. :** Bien c'est à dire, moi, avant, j'étais de l'I., donc, déjà minoritaire dans l'Ecole. J'étais technicienne, donc, pas enseignante. Donc je n'étais pas dans le pool des enseignants de l'Ecole. Donc je n'avais pas tous les éléments qui me permettaient d'être reconnue. Et là bon maintenant, j'ai un diplôme, alors que chez les enseignants, le diplôme est très important parce que ça élève sur une certaine marche. Et puis en plus, bon, j'ai, je n'ai pas eu de problème si vous voulez, je sais faire, donc, on ne me cherche pas de masses !

**L. :** Quelles relations avez-vous eu avec les formés ?



**P.I.** : Ah ! Bien c'était très sympa. On s'est beaucoup aidé. On se téléphonait. On s'est vraiment beaucoup aidé. Il y en avait qui partaient plus bas encore que moi. Il y en avait qui étaient plus haut. C'était toujours ensemble, on a vraiment travaillé ensemble et on a encore des relations ensemble, des relations amicales. Là, on doit faire un petit repas, essayer de voir justement les gens qui sont au Collège Coopératif, on va essayer de les inviter, ceux qui veulent venir. Ça fait un an qu'on ne les a pas vus, mais on se contacte au téléphone.

**I.** : Les quatre personnes qui sont restées ou tout le monde ?

**P.I.** : Non, on est trois. Trois pour le moment, mais on a les téléphones. Là, c'est moi qui suis un peu à l'initiative, on va se téléphoner et puis, on en a parlé avec trois autres personnes qui viendront avec nous pour manger quoi. On s'est beaucoup aidé quoi !

**I.** : Et vous pensez qu'il se passera quoi pendant le repas ? Vous discuterez de quoi ?

**P.I.** : Bien de ce qu'on a fait depuis notre DHEPS (*Rire*) Et puis comment on l'a vécu et si on avait à le refaire, est-ce qu'on le referait par exemple. Je ne sais pas !

**I : Et vous, si vous aviez à le refaire ?**

**P.I** : Non, je ne le referai pas. Je le referai. Voilà, je le referai pour apprendre ce que j'ai appris, mais je ne le referai pas pour l'investissement que ça demande. Parce que vous êtes à plein temps en formation, quand vous travaillez à plein temps, ce que je fais, que vous avez déjà deux demi temps et qu'en plus vous passez un DHEPS. Moi, j'ai fait du surmenage, j'ai fait une dépression, je n'ai pas tenu. Nerveusement, on ne tient pas parce qu'on travaille trop. Moi, je travaillais tous les week-ends. Je travaillais toutes les vacances pendant quatre ans. Donc, ça ...

Et puis, ma vie de famille, on a quand même une vie de famille. Je n'ai pas eu de vie de famille menacée, mais ça aurait pu. Mais il y en a qui ont divorcé, je sais qu'il y en a qui ont divorcé, donc, (*rire*) moi non.

**I : Et au niveau des formateurs, il y avait un tuteur, y avait-il d'autres personnes ?**

**P.I** : Non, c'était des intervenants. Il y avait des gens du Collège Coopératif Rhône-Alpes. Ils nous faisaient des cours sur des sujets bien définis. Et, il y avait des intervenants extérieurs

qu'ils faisaient venir sur des sujets bien particuliers. Alors ça allait, les sujets étaient vraiment très, très différents, parce que ça dépendait des gens où ils travaillaient, parce qu'ils avaient leur champ théorique. Il y avait l'architecte de la ville. Il y avait l'architecture, il y avait l'analyse stratégique, il y avait le religieux aussi. C'est un prêtre, qui est venu de Paris pour parler du religieux. Vous voyez, il y a tous les aspects qui ont été abordés.

**I : Et vous, vous aviez fait venir qui ?**

**P.I :** Non, c'est le Collège Coopératif pour nous faire connaître tout ce qui pouvait exister en sociologie.

**I :** L'approche était plutôt sociologique ?

**P.I :** Ah ! Oui, tout à fait. Tout à fait sociologique. Moi, je suis partie. Il y avait des psy parce qu'on a vu. Il y a eu aussi des analyses psychologiques, de la psychologie, de la psychosociologie mais, si vous voulez, c'était quand même bien sociologique. Parce qu'on est parti sur les bases de la famille, du religieux, de l'échange, donc ...

**I :** Y a-t-il eu une évaluation à la fin ?

**P.I.** : Une évaluation sur le diplôme. Il me semble que c'en est une bonne !

**I.** : Comment ça s'est passé lorsque vous avez envoyé votre mémoire ?

**P.I.** : Bien j'en avais marre quoi *(Rire)* J'en avais marre, même quand j'ai eu mon résultat, à la limite, ça ne m'avait même pas fait plaisir. Ca m'a, non, je ne suis pas prête à repartir parce que c'est trop dur. *(Silence et tristesse dans le ton)*

**I.** : La dernière semaine, vous l'avez vécu comme ça, avec un "ras le bol" ?

**P.I.** : Ah ! Oui, tout à fait. On m'aurait dit : "Il y a des fautes». Enfin, je sais qu'il y a eu des fautes parce qu'on me l'a dit. Mais je les aurais laissées, à la limite, ce n'était pas un vrai problème. *(Rire)* C'est pour ça que je sais qu'il y a des fautes. Non c'est vrai ! C'est très bien le DHEPS, je trouve ça très remarquable. Mais ça demande un énorme investissement.

**I.** : Recommanderiez-vous cette formation à quelqu'un de votre entourage ?

**P.I.** : Ah ! Bien je lui dirais ce que j'ai vécu, mon vécu. Et puis, je lui dirais : "Bon bien, ça dépend l'âge que tu as. Si tu as des petits, bon... il ne faut peut-être pas que tu t'investisses, parce que tu ne pourras pas le faire, surtout si tu travailles à plein temps ou alors je négocierais le DHEPS avec mon organisme". Ce qui est plus faisable maintenant, cinq ans après, c'est beaucoup plus, on le fait plus, mi-temps, mi-temps." Bon, un demi temps, si vous voulez que je fasse un DHEPS, c'est pour une raison. Si je veux le passer, c'est pour une raison, donc je négocie un demi temps en formation".

**I.** : Et là, ça n'a pas été le cas ?

**P.I.** : Non, ça ne se faisait pas à l'époque.

**I.** : C'était votre demande à vous, ce n'était pas la demande de l'institution ?

**P.I.** : Oui, mais maintenant ça se fait parce qu'il y en a plein qui vont faire un DESS formation adulte et tout ça. Ils le demandent maintenant. Vous voyez, ça se fait maintenant, mais à l'époque, quand j'ai commencé en 90, bien ça ne se faisait pas, donc ...

**I: Il y a des moments où vous avez eu envie d'arrêter pendant les quatre ans ?**

**P.I**: Non, jamais. J'ai eu des phases où je me suis arrêtée parce que j'étais fatiguée donc, je me suis arrêtée un mois. Je ne travaillais pas, mais je n'ai jamais eu l'idée d'arrêter. Je suis allée au bout de ce que je me suis fixée, c'est tout. Je m'étais fixée un objectif, j'allais au bout.

*(Silence)*

**I**: Vous avez des exemples de situations qui se sont passés dans le DHEPS que vous pourriez me raconter ?

**P.I**: Oui, je me suis beaucoup amusée (*Rire*). On avait un groupe qui était sympa quoi. On s'est beaucoup amusé, mais non, je vous dis, il n'y a que le travail. Maintenant le DHEPS en lui-même, ce n'est pas un mauvais souvenir. Vous créez des liens avec les gens. Moi, je trouve ça formidable. On a pu s'aider les uns, les autres. Il y a plein de gens différents, pour moi, c'était important.

**I : Est-ce que ce sont des choses que vous viviez déjà dans votre travail, l'entraide ?**

**P.I :** Ah ! Oui, moi j'aime bien de toutes façons. Je m'occupe d'associations et puis, c'est vrai que j'aime bien la vie associative. J'aime bien les gens quoi! Donc ça ne m'a pas ... voilà. C'est peut-être pour ça, parce que peut-être que si j'avais été quelqu'un d'autre d'un peu sauvage, je n'aurais pas aimé ce DHEPS, vu le travail de groupe.

**I :** Mais dans votre institution, y avait-il des travaux de groupe ?

**P.I :** Bien des travaux de groupe chez nous ... dans le travail que je faisais ? Plutôt, c'est à dire, nous, on a un travail en équipe, en laboratoire. On est obligé de travailler. Mais ce n'est pas du tout la même chose que ce que j'ai appelé le travail de groupe. Le travail de groupe, on a un travail d'équipe dans notre travail, mais le travail de groupe, c'est une réflexion commune, c'est ça, j'appelle ça un groupe. Quand on réfléchit ensemble sur quelque chose ? Par exemple la commission qu'on a ici et que j'ai mis en place, ça fait partie d'un groupe, parce qu'on réfléchit ensemble sur des problèmes. Ca, c'est un groupe ! Voilà pour moi. Tandis qu'une équipe, ça fonctionne avec un chef, un sous-chef, un sous-fif, un fif. Bon et puis bon, ce n'est pas pareil, ce n'est pas une réflexion, parce qu'on se réunit ensemble peut-être une fois par mois pour se dire pendant une heure, qu'est-ce qui a été fait et puis ce qu'on va faire? Tandis que dans le DHEPS, on a passé quand même du temps ensemble.

**I :** Et depuis que vous avez terminé, vous avez des projets de formation ?

**P.I :** Non, maintenant j'essaie de faire plus précisément des choses qui me manquent, bien spécifiques. Bon cette année, j'ai un objectif de travailler sur l'évaluation de la formation. Et puis, c'est la première année que j'ai pris un responsable de formation en stage. La première année que j'ai ça ! Je ne l'avais pas fait jusqu'à maintenant. C'est sûr que ça demande. Bon je ne savais pas bien parce que je n'avais jamais fait ça. Bon à priori, ça marche bien. *(Silence)*.

**I :** Y a-t-il des règles dans la formation DHEPS, des règles à suivre ?

**P.I :** S'il y en a eu, elles ne m'ont pas gêné parce que je ne les ai pas vues ...*(Rire)*.. Puis, on était responsable ! Bon on savait qu'on travaillait pour nous. Et puis bon, il y avait bien sûr, il y avait des cours où on devait aller, mais il n'y avait pas une obligation. Il y a beaucoup de gens qui n'y sont jamais allés. Moi ça ne m'a pas gêné, j'étais à tous les cours. Ca m'intéressait bien. Non, s'il y en a eu, je ne les ai pas vues parce qu'elles ne m'ont pas gêné.



**I: Vous étiez présente parce que vous aviez envie ?**

**P.I**: Voilà exactement, ce n'était pas du tout une obligation. De toutes façons, dans le Collège il n'y avait pas. Personne signait. Bien si, on signait nos présences, mais si on n'y était pas, ce n'est pas pour ça qu'on nous réprimandait, c'était que des adultes. Chacun gère sa vie comme il l'entend.

**I**: Vous parliez de l'investissement important pendant la formation. Est-ce que l'obtention du DHEPS a changé des choses après dans votre environnement personnel, familial ?

**P.I**: Ah ! Oui, oui, bien je suis sortie, c'est vrai que je ne suis pas sortie pendant très longtemps et j'ai fait plein de choses. J'aime bien coudre, j'ai commencé à coudre. J'aime bien broder, j'ai brodé. J'ai lu. Là, je retrouvais ma vie quoi ! Voyez, ça fait combien, ça fait deux

ans et bien depuis deux ans, l'été je revis enfin. Si, moi, ça a beaucoup changé ma vie. Mais je fais plein de choses.

**I: Plein de choses dont vous vous étiez privées pendant le DHEPS ?**

**P.I**: Voilà, oui. Oui, oui, oui. J'ai fait plein de choses dont je m'étais privées pendant quatre ans, tout à fait, c'est ça.

**I: Des choses que vous faisiez avant ou des choses nouvelles ?**

**P.I**: Non je ne pense pas que j'ai des choses nouvelles. J'ai toujours fait un peu ce que j'avais envie. Peut-être des choses nouvelles, il y a une chose où j'ai quand même beaucoup progressé. C'est dans ma lecture parce que, par exemple, je lis des livres que je n'aurais peut-être pas été capable de lire avant le DHEPS et qui m'intéressent parce que c'est du social, mais je ... ils ne m'intéressaient pas. Enfin, je ne pouvais pas les lire parce qu'ils ne m'intéressaient pas. Ils ne pouvaient pas m'intéresser, je ne les comprenais pas. Mais maintenant, je les lis.

C'est vrai que je découvre le monde enfin je découvre, je découvre plein de choses. Ca me fait plaisir de les lire.

**I** : D'accord, avez-vous quelque chose à rajouter ?

**P.I** : Non, j'ai répondu à toutes vos questions ? ... *(Rire)*.

<b><u>ENTRETIEN :</u></b>	<b>D5</b>
Date :	13/06/96
Lieu :	Collège Coopératif
<b><u>SEXE :</u></b>	<b>F</b>
<b><u>AGE :</u></b>	<b>42ans</b>
Date de naissance :	1954

**SITUATION FAMILIALE :**

mariée

trois enfants

**SITUATION PROFESSIONNELLE :**

Surveillante, Enseignante Ecole d'infirmière

**Année de la formation DHEPS :**

1991 → 1994

**PARCOURS PROFESSIONNEL :**

\* Surveillante Infirmière

**PARCOURS DE FORMATION :**

\* *D.H.E.P.S*

\* Formation Surveillante

\* Formation paramédicale

\* BAC

**SITUATION DES PARENTS :**

P : directeur

M : sans profession

**LA FRATRIE :**

six enfants : 4 frères, 1 sœur

est l'aînée

**Interrogateur** : Ce que je vous propose, c'est de me décrire la formation que vous avez faite ici au DHEPS.

**Personne interrogée** : Oui alors vous le voulez dans quel sens ? Dans le sens de la recherche ? De l'aide qui m'a été apportée ici ?

Alors moi, au départ, le Collège Coopératif, je ne connaissais pas du tout. C'est quelque chose qui me semblait un petit peu marginal, je dirais... sachant que, autour de moi, c'était uniquement des formations, soit universitaires, soit dans des écoles très précises. J'ai rencontré le Collège Coopératif par l'intermédiaire d'amis, qui étaient impliqués dans une association. Et à partir de là, donc, ils m'ont parlé du Collège Coopératif parce que je ne voulais pas aller à l'université, parce que je travaillais et que je ne voulais pas arrêter mon travail. C'était très important pour moi de pouvoir faire les deux un peu en parallèle. Et puis donc, je suis arrivée au Collège Coopératif. La première année m'a plu parce qu'il y avait beaucoup de cours théoriques, qui m'ont permis de construire vraiment notre travail. J'étais assez désorientée parce que nous avions à l'époque... comment on va dire, quelqu'un qui était notre, plus que notre tuteur, enfin qui nous chapeautait et qui était assez intransigeant. Et, ça était très difficile au départ. Et puis, qui demandait énormément et qui demandait énormément par rapport à la vie familiale. Donc là, il y a déjà eu un gros problème de, si vous voulez, d'organisation si on peut dire. Et puis... donc, bon ça ne s'est pas trop mal passé... .

Moi, j'ai été un petit peu surprise par l'évaluation qu'il y a eu, de la première à la deuxième année, parce qu'on était placé vraiment dans un contexte très, je ne dirais pas jusqu'à un concours, mais je dirais dans un état vraiment d'étudiant. Bon on ne savait pas très bien ce qui allait se passer. On avait été suivi toute l'année par une personne et puis là, on ne

savait pas, on n'était pas vraiment sûr de nous quoi, il n'y avait peu, très peu de, c'était un peu le flou. Bon et puis là-dessus, j'ai reçu l'évaluation. C'était une évaluation un peu surprenante, parce qu'elle était un peu en contradiction avec ce qu'on m'avait dit tout au long de l'année. Donc j'avoue que je n'ai pas bien compris. Pourtant je suis passée en deuxième année, enfin là, il y avait une discordance.

La deuxième année, ça était beaucoup mieux parce que là, j'ai pris un tuteur, c'est à dire quelqu'un de l'extérieur, qui était en même temps un ami. Donc les relations ont été facilitées et en même temps quelqu'un, il ne faut pas le prendre du tout au second degré, quelqu'un de moins exigeant en fait. Quelqu'un qui était beaucoup plus dans la réalité de la recherche, qui était beaucoup moins universitaire. Et, ça m'a convenu beaucoup plus. Et d'ailleurs, ça était ensuite problématique pendant les deux ans. C'est que d'un côté j'avais la personne qui était ici et qui était mon référent finalement au Collège, qui demandait quelque chose d'exclusivement théorique et quelqu'un à l'extérieur qui était mon tuteur, qui lui, sans arrêt... me disait : "Mais tu en fais trop". Et, ça fait que j'étais vraiment en porte-à-faux, je me suis trouvée vraiment en porte-à-faux entre ce que me disait le Collège Coopératif par l'intermédiaire de ce responsable et puis mon tuteur. Et là, ça a été très pénible, très pénible.

Bon finalement... parce que moi, aussi, ça m'arrangeait et que moi je m'essoufflais, mon tuteur m'a dit : " Tu t'arrêtes là et puis tu termines". Parce qu'au niveau du Collège Coopératif, j'aurais du encore approfondir, j'aurais du encore. (*Phrase dite avec insistance*)... . Alors j'avoue que ça, ça été effectivement difficile à vivre. Et, je me suis retrouvée jusqu'à la fin de mon DHEPS... toujours, dans cette position de me dire : "Est-ce qu'il faut plus aller vers les gens du terrain ou rester dans cette méthodologie très dure ? Et, c'est amusant parce que j'ai une collègue qui a fait la même chose, qui, donc, a été amenée par moi au Collège Coopératif et elle, aussi, vit la même chose.

**I : Et par rapport à la même personne ?**

**P.I :** Oui. Donc bon, j'en reste là, je n'irai pas plus loin, mais si vous voulez, j'ai trouvé que... vraiment. C'était très, très difficile d'avoir un responsable ici, à qui vous donnez votre travail et puis en même temps... vous faites lire, vous donnez votre travail à un tuteur et les deux personnes n'ont pas la même... ne s'orientent pas de la même façon par rapport à votre travail.

**I :** C'était une possibilité que vous offrait l'institution d'avoir un tuteur différent de votre référent ?

**P.I :** Non, non, c'était demandé. Non, non c'était l'institution, qui nous demandait de trouver quelqu'un. Et alors, on nous disait : "Nous, en principe, on se retire". Mais il y avait une telle dépendance, et moi je l'ai analysé comme ça par la suite, que finalement euh... ici au Collège au lieu de nous dire : "Non, maintenant vous travaillez avec votre tuteur"... il y avait l'emprise du Collège qui restait, vous comprenez ? Et ça jusqu'à la fin !



**I: Et ça, vous avez pu en parler dans l'institution ?**

**P.I**: Non parce que j'ai voulu réfléchir avant et bon vous me donnez l'occasion d'en parler finalement. Et, je trouve que c'est intéressant, parce que je n'étais pas la seule dans mon groupe à penser la même chose.

**I**: D'accord. Et ça, vous en aviez parlé entre vous?

**P.I**: Oui, j'avais deux collègues avec qui, on en avait beaucoup parlé parce que vraiment ça nous, à la limite si vous voulez, ça nous a empêché de poursuivre quoi...

**I**: Ca vous a empêché de poursuivre ?

**P.I**: C'est à dire bon, l'un et l'autre, on a la possibilité de poursuivre, soit en DESS, soit en DEA. Si on veut par rapport au travail qu'on a fourni et on a tellement, si vous voulez, été en porte-à-faux, que ça a déstabilisé le processus. Ca ne veut pas dire que je ne reprendrai pas, que je ne vais pas faire autre chose à côté, mais il y a quelque chose qui a fait que !

**I :** Et la personne que vous aviez choisie, vous saviez dès le départ qu'elle allait vous aider à prendre de la distance par rapport à votre référent ?

**P.I :** Pas du tout. Je pensais que le référent et le tuteur, si vous voulez, allaient avoir la même orientation. C'était pour ça que j'avais choisi un ami, qui était quelqu'un qui le faisait gracieusement et enfin bon, en me disant : "Bon ils prendront contact et il y aura une ligne commune." Là, pas du tout.

**I :** Il n'y a pas eu de contact pris ?

**P.I :** Si, il y a eu des contacts mais, justement, pour dire : «Bon vous cherchez quoi ?»

**I :** Qui a pris contact ?

**P.I :** Mon tuteur.

**I : Il avait quelle formation ?**

**P.I :** Il a quelle formation ..(Rire).. C'est un monsieur qui travaille au C. Donc c'est une branche du C., c'est un fonctionnaire qui s'occupe de tout ce qui est sociologie industrielle.

**I : Donc, pour vous, c'était quelqu'un qui pouvait vous aider dans votre recherche ?**

**P.I :** Tout à fait, oui mais mon référent ici, aussi, je ... Et, c'est justement pour ça que j'étais en porte-à-faux. C'est à dire que quand je donnais un écrit, l'un me disait : "C'est bon" et l'autre me disait : "Non, il faut refaire ceci, il faut refaire cela !". Donc, finalement, c'était...

**I : Vous avez donc été amenée à choisir l'avis de l'une des deux personnes ?**

**P.I :** Ah ! Bien oui, parce qu'au bout d'un moment, ça devenait beaucoup, je piétinais quoi et je n'avançais plus et puis bon moi, j'avais des contraintes, c'est à dire qu'il fallait, vis-à-vis de mon institution, vis-à-vis de mes collègues et puis vis-à-vis de ma famille, parce que c'était très impliquant, il fallait que je m'arrête quoi, j'avais un ....

**I** : Et ça, vous n'avez pas pu en parler avec votre référent de vos difficultés ? Ce n'était pas possible ?

**P.I** : Non, non parce que je pense que bon, enfin on ne rentrera pas là dedans.

**I** : D'accord, pouvez-vous me parler justement de cette implication qu'il vous demandait, sans parler de la personne, mais de cette implication, parce que vous faites état de l'implication familiale ?

**P.I** : Oui parce que, si vous voulez, quand vous êtes mère de trois enfants dont à l'époque, l'aîné avait dix ans, automatiquement, on vous demandait de travailler les week-ends, d'aller faire des interviews le plus possible. On vous demande, donc, c'était bien parce qu'on nous donnait des dates et donc... bon moi, j'essayais toujours de respecter les dates. Le problème, c'est que bon, il y a la vie de tous les jours quoi, c'est à dire qu'il nous en demandait, de plus en plus, avec une disponibilité de l'esprit que moi, je ne pouvais pas fournir, ce n'était pas possible.

**I :** Et vous avez rencontré des difficultés dans votre vie familiale justement par rapport à ça ?

**P.I :** Bien des difficultés, c'est à dire que je n'étais pas suffisamment disponible par rapport à mes enfants, qu'il fallait affronter la vie professionnelle. Donc, si vous voulez, moi, le soir, à partir de 21 heures du soir, je travaillais jusqu'à une heure du matin. Donc bon, faut réaliser les conséquences que ça peut avoir le lendemain quand vous vous levez à 6 heures du matin. En plus, il nous avait demandé de nous initier à l'informatique donc... nous, on a tous tapé nos mémoires, complètement (*mot dit avec insistance*). C'est nous qui avons tout fait, donc, si vous voulez, il y a eu une initiation à l'informatique, une initiation à la recherche dans la méthodologie, dans la façon d'écrire. Et puis en fait bon, bien ça débordait un peu. Pour moi, si vous voulez, au niveau de l'esprit, on n'avait pas simplement notre sujet à traiter quoi, il y avait un ensemble de choses qui faisaient que !

**I :** Avez-vous eu le projet d'abandonner, étant donné cet investissement très lourd ?

**P.I :** Non parce que je suis quelqu'un, je vais jusqu'au bout moi, même si je m'enfonce, je vais jusqu'au bout de ce que je fais. Et en même temps, le fait d'avoir choisi cet ami donc, comme tuteur, me confortait, enfin me reconfortait, en me disant : "Ce que tu fais, c'est intéressant, c'est bon". Donc, petit à petit, j'ai pris du recul par rapport à ce qui m'était dit au Collège Coopératif et puis j'y suis allée quoi!

**I : Et votre environnement a réagit comment par rapport à votre investissement ?**

**P.I :** Mon environnement, alors bon, je parle du familial. Mes enfants, ils étaient très fiers, parce qu'ils se sont dit : "Maman a écrit un livre". Mon époux, lui, bon il a trouvé que c'était super et puis, on avait pris la décision à deux, parce que bon c'est impliquant quand même. J'ai un mari qui est très souvent absent, donc, à partir de là, c'est vrai qu'à un certain moment, c'était très, très lourd. Il me disait : "Ca y est, tu recommences dans tes machins". Et puis bon, et puis c'est passé .. (*rire*).. et on est reparti ...(*rire*).

**I : Prête à recommencer?**

**P.I :** Oui, oui tout à fait mais bon, avec une autre organisation parce qu'au niveau professionnel, bon, je n'ai pas beaucoup été aidée et je pense que ça n'a rien, au niveau de mes collègues, ça n'a pas posé de problèmes. Maintenant au niveau de l'institution, en elle-même, ça n'a absolument (*mot dit avec insistance*) pas fait avancer ma carrière à un autre poste quoi!

**I: Alors que vous le pensiez peut-être au départ ?**

**P.I**: Je le pense toujours. Oui parce que moi j'ai un autre impératif au niveau de ma carrière, c'est que je veux un temps partiel. Quand on arrive, si vous voulez, au niveau où je peux arriver, ce ne sont que des plein-temps. Donc moi, je veux bénéficier d'un temps partiel, donc..

**I**: Donc vous aviez dans votre projet au départ, quand vous avez fait votre DHEPS, cette idée de pouvoir obtenir un temps partiel ?

**P.I**: Non, pas du tout. Non, non, mon projet de venir au Collège et d'avoir un diplôme, c'était en plus de la notion de recherche, d'essayer de comprendre quelque chose que je ne comprenais pas.

**I**: Dans votre travail ?

**P.I**: Oui, oui, c'était dans ce but là, ce n'était pas du tout dans un but financier.

**I : Et ni une demande de votre employeur ?**

**P.I :** Ah! Pas du tout, non, non. Pas du tout dans ce sens là.

**I : Et vous cherchiez à comprendre quoi ?**

**P.I :** Alors je cherchais à comprendre, parce que je ne suis pas exactement à l'école d'infirmière. Je suis dans une école qui est l'école de manipulation en électroradiologie, c'est à dire des gens qui sont sous la responsabilité du médecin radiologue et qui travaillent dans des services de radiologie. Et mon idée, c'était de comprendre pourquoi ces gens qui, sauf les infirmières, sont vraiment une poignée d'individus spécialisés, ... pourquoi ils sont si mal dans leur peau, pourquoi ils ne sont pas reconnus ? Donc c'était vraiment de savoir comment ces gens, on pourrait les aider finalement à trouver une position face aux infirmières, au corps des infirmières et puis, face à leur monde hospitalier où on parle beaucoup de machines, on parle beaucoup de scanner, d'IRL et tout ce qui s'en suit. Et en fait, ces gens ne sont pas reconnus en tant que tel quoi, avec leur spécialisation.



**I : Et vous avez fait des hypothèses de recherche ?**

**P.I :** Oui j'ai trouvé des hypothèses de recherche. J'en ai choisi une qui m'a permis de m'apercevoir finalement que ces gens, eux-mêmes, ne savent pas bien se situer et ne cherchent pas à se situer quoi ! Finalement, ils en parlent beaucoup, mais il n'y a aucune action entreprise. Et puis, ils ne tiennent pas du tout à ce qu'il y ait une action entreprise.

**I : Leur avez-vous dit ?**

**P.I :** Alors je l'ai dit plus ou moins, donc, c'est plus ou moins entendu. Ca intéresse beaucoup, mais ça ne va pas plus loin quoi... "Ah bien oui c'est vrai !". Moi maintenant,... ça m'a fait voir de mon côté, ça m'a intéressé parce que ça m'a permis d'avoir une position différente par rapport à ces gens et par rapport à la formation qu'on peut leur donner. C'est à dire que moi, je pensais que c'était essentiellement des gens qui se rapprochaient des infirmières et qui, comment dirais-je, qui se sentaient un peu supérieur parce que, en plus, ils avaient la technicité. Et finalement pour moi, maintenant, je me suis positionnée en disant que ce sont des soignants comme les autres. Bon ils ne sont pas nommés à un service, mais évidemment, ça revient au même quoi. C'est à dire qu'eux ils n'ont pas la seringue, ils ont un appareil de radio devant eux, le même malade avec les mêmes besoins. Donc ça m'a permis, moi aussi, de me positionner dans la façon dont je leur parle.

**I: Pensez-vous que cette position a changé des choses ?**

**P.I** : Progressivement, progressivement, je crois beaucoup au temps. Là, je vois l'évolution dans l'équipe avec laquelle je travaille et je pense que j'y suis pour quelque chose, voilà parce que j'ai une position plus claire. C'est à dire que maintenant, bon effectivement, moi je suis responsable de tous les stages, j'ai cent vingt élèves à mettre en stage et à gérer les stages avec les objectifs de stage progressifs ... enfin des évaluations.

**I**: Vous êtes référente ? *(Rire)*..

**P.I** : Je suis référente absolument ..*(Rire)* Donc, ce qui me permet d'aller dans les services et d'expliquer un petit peu ma conception de ce type de professionnels et puis, progressivement, ça passe, dans la mesure où je construis les objectifs. Mes collègues reviennent. Donc pour moi, c'est positif.

**I :** Vous disiez au départ que votre frère est une personne qui a une formation universitaire je crois. Est-ce que ça a motivé votre choix de venir dans une formation universitaire ?

**P.I :** Ah ! Bien oui, dans la mesure où autour de vous, vous avez des gens qui ont fait la fac ou des diplômes, qui leur ont permis de prendre un peu de recul, automatiquement, vous vous dites : "Oui, moi, j'ai toujours choisi des choses très concrètes, une formation très concrète et parallèlement, ce n'est pas mal de se mettre un peu en retrait et de réfléchir un peu."

**I :** Et pourquoi une formation obligatoirement universitaire ?

**P.I :**... comment vous expliquer ? Aux H., nous avons constamment des formations, qui nous sont proposées. Des formations d'une journée, de deux journées, voire une semaine. Donc ce sont des formations qui se font dans le cadre des H., mais il manque cette dimension, si vous voulez, d'ouverture. C'est dans l'institution, c'est avec des gens de l'institution, des règles et des objectifs de l'institution, voilà. Moi, ce qui m'intéressais, c'était de rencontrer des gens qui n'étaient pas du tout du domaine de la santé, qui avaient une autre façon de concevoir les choses, une autre façon de voir ce qu'était une recherche et moi c'est ce qui m'intéressais, c'est l'ouverture. Alors universitaire, parce que c'est la seule possibilité à l'heure actuelle, je ne vois pas bien..... j'en vois pas d'autres ... *(Rire)*.

**I : Je repensais à votre référent là. Aviez-vous déjà vécu cette situation ?**

**P.I :** Non, j'étais en lien, j'avais l'expérience d'avoir une personne référente. La procédure, disons, de formation et puis une personne de terrain, je l'avais déjà vécu à l'Ecole des Cadres, puisqu'on nous demande de faire un mémoire. Donc, si vous voulez, j'avais vécu cette situation, mais pas avec autant d'écart quoi.

Moi, je vais vous dire, enfin, je vais aller jusqu'au bout de mon expérience. C'est que j'avais au mois de juillet de la dernière année, on nous avait dit qu'il fallait absolument déposer les dossiers avant le 31 juillet pour qu'au mois de septembre, ils puissent nous donner notre diplôme. Le 31 juillet... j'ai posté mon document, et j'ai rappelé ici le 05 septembre. On n'avait pas vu mon document. La personne référente m'avait demandé de lui envoyer sur place pour qu'elle ait le temps de le lire, enfin, elle s'était engagée comme ça. Et le 08 septembre, la personne m'a dit : "Je n'ai pas lu votre document". Donc vous voyez, c'était vraiment très particulier. Il y a eu quelque chose qui s'est passé, je ne sais de quel ordre, enfin je ne tiens pas à ... mais c'est quand même très particulier.

**I : Vous êtes quand même restée ?**

**P.I :** Je ne suis pas restée parce que là, j'ai terminé mon travail et j'ai dit : "Maintenant vous évaluez quoi ! On ne va pas ...". Donc j'ai pris, j'ai coupé. Alors est-ce que j'ai coupé le cordon

ombilical ? ... Mais à un moment, je me suis positionnée par rapport à ce référent en lui disant :  
"Moi j'arrête".

**I**: Et vous n'aviez pas d'autres enseignants ou d'autres formateurs dans l'équipe ?

**P.I**: Ah ! Non, non, c'était exclusivement. Non, non, on avait un référent et puis ...

**I**: Par rapport au mémoire, il vous était demandé de vous investir dans d'autres domaines tels que l'informatique ?

**P.I**: Alors moi, moi, j'avais déjà des notions d'informatique. J'ai quand même un ordinateur à la maison. Maintenant, il a fallu approfondir pour faire le sommaire, pour faire la pagination, pour faire et bon, ça m'a fallu du temps. C'est à dire que ça se faisait le soir après le boulot. Donc voilà, ça faisait beaucoup. Mais bon, je suis ravie de l'avoir fait et puis, c'est vrai que ça m'a donné un plus, que j'utilise très peu sur mon ordinateur, dans mon quotidien, mais j'ai trouvé que c'était un surplus. Parce que quand, enfin, je ne sais pas l'expérience que vous avez, mais moi, j'aime bien écrire avec un crayon, et après je tapais. Donc si vous voulez, quand vous tapez, enfin la façon dont j'écris et lorsque j'écris sur ordinateur, je ne relis pas, je ne peux pas prendre du recul par rapport à ce que j'écris, vous comprenez ? Donc ça me faisait

écrire à la main, réécrire sur l'ordinateur et ensuite corriger, donc c'était un travail colossal quoi !

**I : Avez-vous été déçue des retombées de votre DHEPS ?**

**P.I. :** Euh ... non, je n'ai pas été déçue, parce que je ne me faisais pas d'idée précise au départ. Vous comprenez, c'était au départ, c'était exclusivement je dirais égoïste, c'était pour moi et essayer de comprendre quelque chose que je ne connaissais pas, et vraiment c'était important. Et puis, avoir une ouverture, voilà, c'était quelque chose qui me. Maintenant aux H., avec une formation que j'ai, j'ai construit. Et vous savez, c'est la Fonction Publique. Donc, on avance, on avance, on avance (*mot dit avec insistance*). Donc si vous voulez, je ne suis pas, je n'étais pas là à me dire : "Je veux avoir un diplôme pour monnayer quelque chose quoi". Alors aujourd'hui avec un peu de recul, je me dis : "Bon il faut que je m'en serve". Mais fondamentalement, l'expérience me montre à travers la Fonction Publique, oui, c'est un plus mais sans plus quoi ! C'est à dire qu'il vaut mieux faire de la diplomatie et aller taper aux portes que finalement avoir un diplôme universitaire second cycle.

**I : D'accord, ce n'est pas un argument dont vous vous servez ?**

**P.I. :** Si, je m'en servirai, mais je ne pense pas qu'il pèsera lourd dans la balance vis-à-vis d'autres collègues pour tel ou tel poste, vous comprenez ce que je veux dire ? C'est que faut,

aux H., ça se passe différemment, c'est une grande famille. Donc vaut mieux connaître les gens!

**I: Sur le plan relationnel, comment vous l'avez vécu ?**

**P.I**: Ah ! C'était sympathique, c'était très sympathique. Il y avait des gens qui venaient de tous bords. Alors c'était aussi très riche en échange. Et puis, il y avait vraiment une volonté d'aider l'autre, enfin de soutenir l'autre, de se questionner les uns par rapport aux autres. Moi, j'ai trouvé, là aussi, que dans l'ouverture, c'était intéressant. Pour revenir à ce que je vous disais des formations internes aux H., c'est à dire que vous n'avez que des gens paramédicaux et puis, on reste bien ensemble. Bon bien là, il y avait des gens de l'Education Nationale, il y avait des éducateurs, il y a des gens qui venaient d'industries ou d'entreprises ou de petites entreprises. Bon, bien, c'était intéressant de pouvoir échanger ses points de vue. Vous aviez une idée précise par rapport à votre recherche et on vous disait : "Mais je ne comprends rien. Tu parles dans ton jargon professionnel". Et ça, bien, c'est intéressant, de temps en temps, qu'on vous ouvre les yeux là dessus quoi ! Ce n'est pas inintéressant de se confronter à des gens qui vous disent : "Bien finalement, ce que tu dis, on ne comprend rien quoi !".

**I: Vous l'avez vécu comme une richesse ?**

**P.I** : Ah ! Bien oui. Moi, j'ai trouvé que c'était très, très positif.

**I** : Vous avez des exemples de vécu de groupe qui vous ont marqué pendant ces trois ans ?

**P.I** : Comment vous dire ... oui parce que chaque fois c'était, ça rebondissait quoi ! Il y en avait un dans le groupe qui disait : "Mais attends, tu dis quoi ? Mais pourquoi tu dis comme ça? Est-ce qu'il ne faudrait pas envisager..?" Il y avait une dynamique dans le groupe, qui faisait qu'on ressortait, on se disait : "Ah ! Là, super. Ah ! C'est vrai, tu crois qu'il faut plus orienter comme ça ? Ah ! Bien tiens, j'ai trouvé un article pour machin ou machine, qui sera peut-être, qui pourra peut-être lui apporter des informations ou une référence ou... " Et, je trouvais que c'était, c'était très sympathique quoi !

**I** : Et cette entraide, vous pensiez que vous alliez la trouver ou c'est quelque chose que vous avez découvert pendant la formation ?

**P.I** : Non, je ne pensais pas moi ! J'avais l'impression que le DHEPS était quelque chose, qui n'était pas de l'université, avec ce côté individuel, si vous voulez. Pour moi, ça allait de soi, on travaillait par groupe. Et finalement, cette convivialité que je cherchais au Collège, et c'est



pour ça que l'université, enfin la conception que j'ai de l'université, je ne sais pas ... je ne suis jamais allée à la fac.

**I : Elle vous déplaît plutôt ?**

**P.I :** Non, elle ne me déplaît pas, ce n'est pas dans ma conception, si vous voulez, d'avancer. Moi, si vous voulez, j'ai un métier, j'ai une carrière toute tracée, parce que je suis dans la Fonction Publique. Et moi, ce que je recherche, c'est bon, c'est une ouverture, vous voyez ? Il n'y a pas du tout ce côté monnayable, enfin, ce n'est pas ça moi, qui m'intéresse fondamentalement. Ce qui m'intéresse, c'est de pouvoir avancer quoi dans ma réflexion, dans l'échange avec les autres.

**I :** Etait-ce la première fois que vous viviez cette convivialité ?

**P.I :** Ah ! Non, je l'avais déjà vécu à l'Ecole des Cadres, non, non, à l'Ecole des Cadres, c'était déjà comme ça. C'était bon, on travaillait en groupe, il y avait des gens différents, il y avait des infirmières qui étaient en radio, il y avait des infirmières des blocs, des infirmières qui travaillaient avec des malades cancéreux. C'était déjà un panel, mais dans le milieu paramédical quoi ! Et il y avait déjà cette entraide ... : "Bon, qu'est-ce que t'en penses par rapport à cela ?". *(Silence)*

**I: Vous avez parlé de l'évaluation. Vous disiez qu'elle vous avait surprise ?**

**P.I:** Oui parce que c'était. Elle était en décalage avec ... enfin la première année. Je n'ai pas été déçue de la troisième année. Bon, elle m'a offert la satisfaction que je souhaitais. Donc voilà. Mais c'est vrai que j'étais un peu surprise, parce qu'elle n'était pas en relation avec ce que le référent m'avait dit. Et, je me suis trouvée face à des personnes qui ... je n'ai pas compris.

**I: Vous vous attendiez à une évaluation de quel type ?**

**P.I:** Ah ! Je m'attendais à ce qu'on ne contredise pas, systématiquement, tout ce qui était écrit voilà. Mais je pense que par rapport à ça, je suis peut-être quelqu'un à mettre entre parenthèses de ce côté là, parce que je pense qu'il y avait des problèmes à un autre niveau, qui ont fait que !

**I: Vous pensez que c'est vous personnellement qui était...?**

**P.I** : Pas du tout. Pas du tout. En sortant, autant j'étais effondrée, parce que je me suis retrouvée devant un jury, je n'ai pas compris ce qu'il disait. Je n'ai absolument pas compris, ça fait que je suis sortie effondrée en me disant : "Attends là, il y a vraiment une discordance entre ce que je fais, ce que j'ai écrit et les questions qu'on me pose et les reproches qu'on me fait par rapport à ça". Mais bon, je pense que c'était un peu particulier.

**I** : D'accord. Est-ce que vous avez gardé des liens avec les autres personnes qui étaient en formation ?

**P.I** : Alors là non. J'ai gardé des liens. Si, j'ai gardé des liens avec une personne qui habite, qui est dans le sud-est de la France, le sud-ouest pardon. Et on a gardé quelques liens. C'est à dire qu'on se téléphone deux ou trois fois par an voilà. Et sinon, bien j'avoue que ça ne me poserait pas du tout de problème de retéléphoner à une ou deux personnes. .. *(Silence)*

**I** : C'est quelque chose que vous souhaitez ?

**P.I** : Moi, je suis relativement. Je ne suis pas quelqu'un qui garde des liens très serrés, si vous voulez. On a passé trois années excellentes ensemble. Bon bien après, chacun a sa vie et puis,

les circonstances font qu'on se retrouve ou on ne se retrouve pas. Je n'essaie pas, à tout prix, si vous voulez, de garder un lien. Sachant que bon, je vous dis, pour au moins trois personnes, je peux les appeler demain, je suis sûre qu'elles me reconnaîtront.

**I :** Vous pouvez me parler de la fin de la formation, de la dernière semaine, comment ça s'est passé ?

**P.I :** La dernière semaine de formation ? Comment ça s'est passé ? Bien c'est à dire que la dernière année, on voyait uniquement le tuteur, on ne voyait pas du tout les collègues. Donc on se téléphonait et ça s'arrêtait là... La fin de la formation ? Si, j'ai eu peur (*Silence*) J'appréhendais la sortie (*Silence*) Bon alors, ça s'est passé que, dans la mesure où il y avait sans arrêt des contradictions la dernière année, où je jonglais et je me sentais vraiment mal à l'aise. J'avais vu mon tuteur début juillet. J'avais pris dix jours de vacances uniquement pour travailler mon mémoire et j'ai pris la décision que le 30 juillet, c'était fini. Le premier juillet, j'ai décidé. Je me suis dit : "Je ne vais pas m'énerver à courir comme ça, c'est fini, on arrête. Bon ou pas bon, il faut arrêter".

Et à partir de là, je suis allée voir mon tuteur et je lui ai dit : "Bon, toi, qu'est-ce que tu ferais, tu donnerais mon travail ou est-ce qu'il y a encore des choses à refaire ?". Et, la réponse a été, m'a permis de me dire : "Oui, c'est comme ça qu'il faut faire". Parce qu'il m'a dit: "Moi, déjà, ton travail, depuis le mois d'avril, il est terminé. Donc là, tu peaufine quoi ? Je ne comprends pas, pour moi, c'est terminé. Tu aurais du le rendre depuis le premier juillet, je ne vois pas pourquoi tu viens me poser des questions.". Donc, si vous voulez, à partir de là,

pendant dix jours, j'ai pris mes dix jours de vacances pour travailler. Tout le monde était parti, j'étais toute seule et j'ai fait en sorte que le 31 juillet, je l'ai fini. Et d'ailleurs, j'ai téléphoné à mon référent en lui disant : "Voilà, je vous envoie mon travail, moi, j'ai terminé, j'ai décidé que c'était terminé. (*Silence*) Vous en pensez ce que vous voulez mais moi ... ". Donc voilà, ça s'est terminé comme ça et puis, j'ai téléphoné deux ou trois fois ensuite, parce que je pensais que j'aurais les résultats fin septembre et puis finalement, on a eu nos résultats au mois de décembre.

**I** : D'accord. C'était long cette période pour vous ?

**P.I** : Oui ça a été long parce que j'avais cru comprendre que fin septembre, on aurait les résultats. J'avoue que je n'ai pas bien compris (*Silence*) .. Voilà.

**I** : D'accord, finalement, vous diriez maintenant que cette formation a répondu à vos attentes ?

**P.I** : Ah ! Bien, elle a créé d'autres attentes. Heureusement d'ailleurs ! Je pense que c'est, c'est un point ... c'est une étape, une étape que j'ai franchie, que je ne regrette pas du tout. J'ai vraiment fait le bon choix et que j'ai envoyé une amie, d'ailleurs ici, en lui disant : "Fais-le, tu

verras, c'est très riche, c'est intéressant comme expérience". Donc, moi, je suis très contente d'avoir été ici.

**I** : Quelqu'un vous avait envoyé, vous avait donné le nom de cette structure ?

**P.I** : Oui je vous dis c'est par... comment ça s'appelle, c'est le centre là, ça s'appelle un centre. Le Centre, où j'ai des amis, qui en font partie d'une façon très active puisque c'est eux qui organisent. Et, une de ces personnes avait fait d'ailleurs un DHEPS. Mais, il y a fort longtemps. Et elle m'avait dit : "Bien écoute, je ne sais pas, tu devrais essayer. Va voir, va les voir, je ne sais pas du tout comment ça fonctionne ?". Et à partir de là, j'ai trouvé que c'était intéressant comme démarche, ça me plaisait bien quoi ! Cette notion d'échanger, d'être en petit groupe, d'avoir quelqu'un, un référent. Moi, je trouvais que c'était intéressant.

**I** : Vous avez d'autres projets ?

**P.I** : Alors les projets. Je vais essayer de monnayer un poste en m'appuyant sur, enfin, en utilisant au maximum l'expérience que j'ai eu à travers mon DHEPS. Puis, sinon mes projets, je voulais aller voir, retourner voir mon tuteur pour lui demander éventuellement, enfin, il m'a

l'avenir, je pense que je poursuivrai un travail de recherche, voilà le but. Encore une étape pour aller plus loin. Intellectuellement aller plus loin, mais pas pour l'instant, là j'ai des enfants qui m'accaparent pas mal, donc, il faut faire un choix.

**I: Et d'où vient votre choix d'être surveillante enseignante dans une école d'infirmières?**

**P.I**: Bien initialement, je voulais. J'ai toujours désiré travailler dans une profession paramédicale. Donc l'hôpital m'a toujours intéressé parce que je crois, je crois beaucoup au travail d'équipe, à une certaine, comment vous dire ? Mon éducation m'a permis de m'orienter vers les autres, un certain altruisme. Et donc, j'ai travaillé pendant six ans dans des services. Et puis, les contraintes horaires étaient telles, ayant des petits enfants à ce moment là, je me suis dis : "Il faut faire quelque chose".

Et puis, vous savez quand on travaille toujours dans l'urgence, quand on est toujours à vous dire : "Je n'ai pas le temps de m'asseoir". De m'asseoir, c'est à dire de s'asseoir bien physiquement et puis intellectuellement, moralement. Je crois que c'est le problème des infirmières quoi, elles n'ont jamais le temps de s'asseoir, on est dans l'immédiat quoi. Et puis, j'ai évolué grâce à mes expériences.

**I : D'accord, c'est par vos expériences ?**

**P.I** : Bien il y en a, c'est par l'expérience, en fonction du service où vous êtes. Il faut réfléchir, on ne se dit pas (*Rire*)... pourquoi je le fais comme ça quoi. Donc, j'ai été à l'Ecole des Cadres, il y avait un concours, j'ai passé le concours et puis, et puis l'Ecole des Cadres, je suis sortie avec beaucoup de questions. Parce que l'Ecole des Cadres, on touche à des tas de choses et puis, il n'y a pas de réponses. "Oui, oui, c'est vrai, il faudrait penser à ça, il faudrait lire ça, il faudrait aller voir ça, il faudrait". Et puis, c'est ça, parce que ça dure neuf mois et qu'en neuf mois, vous n'avez pas le temps de faire quelque chose.

Donc je suis sortie de là, j'étais un peu déçue. Alors maintenant, vu que je suis aux H. et bien, "tu vas devenir surveillante et puis finalement, tu vas être jetée dans une autre fonction sans savoir si tu as les compétences ou pas quoi !" Alors l'autre fonction et bien moi, j'ai été jetée aux urgences à E. et alors là, je peux vous dire que c'était vraiment les urgences ! (*Rire*). Alors on ne gérait plus les malades, on gérait le personnel. Et, ça était une autre expérience, une expérience encore plus difficile parce que, alors là, on n'envisageait même pas de s'asseoir (*Rire*). Bon puis, c'était complètement. Je dépendais d'une surveillante chef et d'un patron et je ne vivais plus du tout par rapport à ma conception de la relation, par rapport à l'idée morale que je me faisais de plein de choses.

Donc là, il y a eu une cassure, je me suis dis : "Je ne peux pas continuer, c'est pas possible, c'est complètement anachronique par rapport à moi, ma conception de considérer les individus, de considérer le travail. Moi, moi, je ne pourrais pas l'accepter". Donc là, je me suis dit, je me suis orientée, à ce moment là, vers l'enseignement, puisque l'Ecole des Cadres propose de travailler dans l'enseignement. Donc il y avait un poste à temps partiel. Je me suis



dit : "Bien pourquoi pas, j'aurais peut-être le temps de voir les choses un peu différemment".

Et je suis donc, j'ai commencé à opter pour l'enseignement et pour le temps partiel par ce biais là.

**I**: Vous n'avez rien à ajouter ?

**P.I**: Non.

<b><u>ENTRETIEN:</u></b>	<b>D6</b>
<b>Date :</b>	<b>17/12/96</b>
<b>Lieu :</b>	<b>Chez lui</b>
<b><u>SEXE :</u></b>	<b>M</b>
<b><u>AGE :</u></b>	<b>43ans</b>
<b>Date de naissance :</b>	<b>21/10/53</b>

**SITUATION FAMILIALE :**

marié

deux enfants

**SITUATION PROFESSIONNELLE :**

Consultant Formateur

**Année de la formation DHEPS :**

1992→ 1994

**PARCOURS PROFESSIONNEL :**

- \* Consultant Formateur
- \* Tentative d'installation GAEC
  - \* Contrôleur laitier
- \* Moniteur Maison Familiale
  - \* Surveillant

**PARCOURS DE FORMATION :**

- \* *D.H.E.P.S*
- \* Formation de formateur
- \* BTS Technique Gestion agricole et entreprise
  - \* BTA
  - \* Formation agricole
    - \* Surveillant
  - \* niveau BAC

**SITUATION DES PARENTS :**

P : agriculteur, ouvrier laitier

M : sans profession

**LA FRATRIE :**

neuf enfants : 4 frères, 4 sœurs

est le cinquième

**Interrogateur** : Ce que je vous propose dans un premier temps, c'est que vous puissiez m'expliquer jusqu'où vous avez été dans la formation DHEPS ?

**Personne interrogée** : Jusqu'où ? Vous ne voulez pas savoir d'abord où j'ai commencé ? *(Rire)*

Ca me paraît plus logique... Je vivais un peu quand même un symptôme de Bérégovoy, j'appelle ça ! *(Rire)* C'est à dire le complexe de la formation dans le cadre où j'étais, puisque je travaillais quand même avec des ingénieurs souvent, et donc le BTS était quand même un niveau minimum... Dans le cadre professionnel, j'avais un peu une pression institutionnelle d'un directeur à l'époque qui était le directeur de l'I., et qui avait une tendance à me disqualifier. J'étais donc dans un processus de disqualifications, de doutes personnels... qui faisait : "qu'il faut que", je fasse une formation complémentaire. C'était ce processus là. Processus d'obligation, sachant que je n'avais peut-être pas conscience à l'époque mais je, j'y allais ! *(Silence)*

Je n'y croyais pas trop et je n'y crois toujours pas ! C'est à dire que je mets plus d'atouts dans mon développement personnel et j'ai beaucoup plus investi dans mon développement personnel pour être plus efficace professionnellement que dans la formation de type scolaire ou universitaire. Je pense que mon boulot est plus, s'appuie plus sur du savoir être que du savoir. Mais j'y suis allé, un peu, sur une contrainte, pas forcément très consciente, non.

Il y avait quand même un intérêt dans le Collège Coopératif, puisque c'était quand même une formation de type universitaire, mais sous forme continue, dans le cadre professionnel. Je n'envisageais pas du tout un retour universitaire, de retourner en amphi, écouter des mecs régurgiter leur savoir, ça ne m'intéressait pas. Voilà. Donc j'avais quand même tenté. J'avais deux orientations. Soit je passais dans les sciences de l'éducation, soit j'allais plus dans les formations de type "management", soit effectivement je m'orientais plus vers l'ingénieur agricole, dans

l'agriculture, mais j'ai fait très vite une croix dessus. Et puis, sur le "management", je m'étais renseigné à l'I., j'ai laissé tombé aussi.

Le Collège Coopératif m'a intéressé, aussi, par une approche plus sociale, enfin plus au niveau culture, en tous cas, j'étais proche quoi ! Voilà !

**I : Etait-ce une obligation de formation au niveau de votre employeur ?**

**P.I :** Ce n'était pas une obligation. Il n'y avait pas d'obligation ! Je l'ai perçu, pris un peu comme une obligation, parce que dans le cadre d'un complexe personnel et d'un processus un peu latent de disqualification, mais il n'y avait pas d'obligation. On m'a un peu sollicité ou poussé pour, implicitement !

**I : Et ça, vous en avez eu conscience après ?**

**P.I :** C'était relativement proche quand même ! Aujourd'hui, je le formule de façon plus claire, parce qu'il y a eu de l'expérience. Et puis, le fait de m'être arrêté, il a fallu quand même que je traite ça en terme de culpabilité ou non, d'échec ou non. Et, c'est pour ça que tout ça, ça s'est clarifié dans la tête après.

**I : Donc, vous avez fait une recherche de formation et vous avez été vers le Collège Coopératif.**

**P.I :** J'étais au courant par des personnes que je connaissais déjà. Il y avait un moniteur ou un enseignant au Centre Technique Agricole de B. qui l'avait fait. Je connaissais une autre personne qui y était passée. Donc le Collège Coopératif faisait partie d'un réseau de personnes que je connaissais aussi. Il y avait la C., le directeur de la C. que je connaissais bien, qui m'avait orienté là-dessus. Je lui avais très vite, j'avais branché le directeur de la C. pour qu'il soit mon directeur de recherche éventuellement.

**I : Et vous aviez un à priori positif sur ces personnes qui vous avaient parlées du Collège ?**

**P.I :** Oui tout à fait, tout à fait. Oui parce que très vite, il m'a semblé percevoir la culture, derrière du Collège Coopératif, qui était de ramener les travailleurs dans la démarche de recherche, dans la démarche universitaire. Ce qui est plutôt positif à mes yeux quoi ! *(Pause)*

**I: Et vous aviez quelles attentes par rapport à cette formation ?**

**P.I** : Bien, c'est à dire d'avoir effectivement un niveau de maîtrise. Donc c'était une reconnaissance sociale quoi ! C'est clair ! Une attente, alors là, de recherche pédagogique, c'est à dire en même temps que cette formation ... Ah oui, je n'ai pas parlé de ça ! On avait rencontré un consultant d'entreprise, qui était venu par hasard dans notre équipe, intéressé par le milieu agricole, par notre activité et qui avait commencé avec nous un projet de développement au niveau de notre structure et d'évolution sur notre métier, sur notre organisation et de la vie en équipe. Donc un projet en interne qui me chamboulait complètement. C'est à dire que j'étais aussi dans un processus de changement professionnel, d'animation, de formation de formateurs, bref un métier de consultant.

Et donc il y avait la notion de projet qui était très forte. J'étais en pleine recherche sur la notion de projet et je voulais creuser là-dessus. Ca m'a intéressé la dynamique de recherche sur le projet, qu'est-ce qu'un projet ? Qu'est-ce qui fait qu'un projet réussi ? Que ça marche ? Projet de programmes, des acteurs qui font quelque chose dans une dynamique collective. Donc c'était un peu au centre de ma recherche professionnelle, de la recherche pédagogique de notre équipe aussi. C'est à dire que j'attendais de faire une recherche qui m'enrichisse professionnellement, mais qui s'inscrive dans notre dynamique professionnelle de l'équipe, pas simplement la mienne. J'étais dans un processus de vouloir relier cette recherche à notre travail, ça, c'était essentiel.

**I: Et vous sentiez qu'au niveau pédagogique vous aviez un manque de formation ?**

**P.I:** Non, *(Rire)*... non ! Je me suis toujours trimbalé un peu avec un complexe, toujours le complexe de Bérégovoy. *(Silence)* C'est à dire que quelque part, il y a un pouvoir des universitaires dans la société française, il y a un pouvoir des intellectuels. Le mec qui a un diplôme, qui a fait de grandes études, il obtient directement un statut social, même un statut professionnel. C'est une clef de reconnaissance professionnelle majeur en France, et donc, ces clefs pèsent très fort. C'est ça le symptôme de Bérégovoy, chez des gens qui ont des compétences, mais qui se trouvent complètement discrédités et disqualifiés par leur environnement, parce qu'ils n'ont pas le diplôme.

Et ça, ça pèse, je le vois encore tous les jours dans les entretiens avec les professionnels avec lesquels je travaille. C'est très, très, très, fort ça. Il y a un pouvoir du savoir, de l'intellectuel, qu'on me dit caractéristique de la France, je ne suis pas allé voir ailleurs?

**I: D'accord, d'accord. Vous imaginiez que vous alliez en retirer quoi de cette formation au début ?**

**P.I:** J'espérais travailler vraiment, progresser sur cette notion de projet. Approfondir ça et puis, enrichir l'équipe. Et puis, permettre aussi un développement de notre métier en interne. C'était ça,



apporter des éléments, contribuer à la dynamique d'évolution et de développement du projet collectif, c'était ça.

**I : Vous aviez des attentes très importantes ?**

**P.I :** Relativement importantes.

**I :** Vous êtes arrivé donc dans cette formation. Pouvez vous me parler, si vous vous en souvenez, des premiers jours ? Vos impressions ?

**P.I :** Les premiers jours ? J'étais éccœuré (*Rire*). Plutôt satisfait de voir le public, mais alors vraiment, je suis tombé, je suis retombé à l'école. Voilà ! Rencontrer ces profs qui régurgitent leur savoir, ça m'a fait chier quoi ! J'avais pensé, la pédagogie pour moi, ce n'est pas ça ! Ce n'est pas comme ça qu'on s'approprie un savoir. C'est la rencontre d'échange et la rencontre d'expériences, la rencontre entre des vécus et des sensibilités d'individus. Et, quelqu'un qui apporte une clarification à ces sensibilités. Ces systèmes de déversoir par rapport à des gens qui sont des réceptacles, m'horripilent au plus haut point. (*Rire*)

**I** : Et ça, vous l'avez retrouvé ?

**P.I** : Ah ! Oui, d'emblée. *(Rire)* Il y a des personnes quand même intéressantes parce que de temps en temps leur problématique, du moins leurs apports, rencontraient mes questions. Là, ça percutait. Et puis, j'ai trouvé des clefs intéressantes. Je pense surtout, à quel prof, le pont sur L., des sciences de l'éducation, le vieux là, A. ? Bon A., il était intéressant à écouter, il m'a donné effectivement quelques clefs de définitions de la formation continue, de la formation initiale. Quelques clefs de formalisation de l'approche de la formation, de la dynamique de la recherche en formation, des choses comme ça !

Il m'a donné des clefs, ça m'a intéressé, mais simplement, c'est dans la méthode, c'est contestable complètement, dans la mesure où il y a des gens qui ont des expériences professionnelles, qui ont des acquis, des savoirs, des compétences, qui ont des questions dont on fait complètement fi. Bien c'est à dire, si, on veut bien prendre en compte dans le débat, la petite discussion après que la personne ait apporté son savoir. C'était un mépris de l'être humain. *(Rire)*

**I** : Vous disiez que vous étiez satisfait par contre du public ?

**P.I** : Du public oui. Il y avait peu de personnes qui avait mon profil de formation. Mais j'étais intéressé par ce public différent, qui était du milieu social, des éducateurs, quelques personnes

dans la santé. Alors ça, ça m'intéressait de m'enrichir par rapport à d'autres regards professionnels, complètement. Et puis aussi, des adultes, avec de l'expérience.

**I : Donc, dès le début de la formation, vous avez eu le projet d'abandonner rapidement ?**

**P.I :** Pas du tout ! J'ai eu une petite aversion, une petite velléité d'interpeller les profs ou les intervenants sur leur projet, sur leur méthode en disant : "Mais est-ce qu'on ne peut pas faire un peu de travail de groupe ? Faire des apports ? Se confronter ? Etc...". Bien j'ai tenté ça et j'ai vite désespéré en me disant : "De toutes façons, ce n'était vraiment pas !". (*Rire*).

**I : Et vous avez fait un retour aux formateurs ?**

**P.I :** Oui, oui, oui !

**I : Et au niveau du public ?**

**P.I :** Une sensibilité de quelques-uns quand même au niveau du public ! Je sentais des frustrations, mais d'autres non ! D'autres qui venaient effectivement pour avoir, pour prendre du savoir. Mais alors au niveau des profs, non, parce que, je veux dire, que ce sont des personnes qui

ont leur parcours dont la distance repose justement sur cette maîtrise des savoirs, c'est clair quoi ! C'est des gens qui se mettent en scène par rapport au savoir et qui tirent leur puissance et leur raison d'être là-dessus. Donc c'est une telle remise en cause fondamentale qu'ils ne peuvent pas voir, inaccessible !

**I : D'accord. Vous étiez dans une position de solitude par rapport à cette question là ?**

**P.I :** Pas vraiment parce que je sentais vraiment une écoute au niveau des autres stagiaires, de la compréhension des autres stagiaires, qui n'avaient peut-être pas les mêmes soucis et la même sensibilité que moi. Je disais : "Moi je suis en recherche ici. Je ne suis pas là pour le savoir en soi. Je viens par rapport à des choses que je veux m'approprier". Je prenais vraiment la formation comme un moyen de remise en cause et de développement personnel, pas comme un machin qui se situe comme ça, enfin, de façon éthérée. Et là j'ai interpellé le groupe là-dessus. Alors j'ai choqué par moment parce que je pense, parce que j'allais trop loin dans la dynamique de remise en cause, parce que moi je disais : "Moi, je suis là, mais c'est pour ça ! Qu'il se passe quelque chose dans ma vie au niveau de mes compétences et de mon développement ?» Ca avait trop d'enjeux. Je mettais à la limite trop d'enjeux, et donc là, par contre oui, ça rebutait !

**I** : Comment une formation pourrait-elle prendre en compte cette dimension "Développement personnel" ?

**P.I** : Oui alors peut-être que je mettais trop de choses quand je mettais "développement personnel". Mais simplement, je pense qu'une formation peut accompagner un développement professionnel, personnel dans la mesure où on fait appel au vécu. Pas qu'appel au vécu! C'est une rencontre entre vécu, expérience et savoir. C'est comment ma dynamique personnelle de recherche, comment elle s'est enrichie de regards de différentes sciences quoi, du champ de la sociologie, des sciences de l'éducation, etc ...

**I** : D'accord. Vous avez senti que votre vécu et vos problématiques personnelles n'étaient pas reliées au savoir ?

**P.I** : Pas du tout, pas du tout, mais ça, ça, ce n'est pas possible tout seul ! Là, si vous parliez de solitude, on peut parler effectivement de ça. C'est une certaine solitude de fait, parce qu'on ne peut pas faire ce lien tout seul ! Mon métier, moi justement, c'est de faire la rencontre des concepts et des gens qui sont là !

**I : Donc vous avez été en formation pendant trois ans ?**

**P.I** : Je n'ai fait que deux ans ! Ce sont les deux ans où il y a effectivement des sessions tous les mois. Sachant que la troisième année est normalement l'aboutissement de la recherche. Alors moi, j'ai suivi les deux ans. Les cours m'ont quand même intéressé. J'ai été très intéressé par les sciences de l'éducation avec A.. Il m'a apporté des choses. Je considère qu'il avait des savoirs, des choses qui m'ont intéressées. Les cours de sociologie, le prof était très intéressant. En économie, un peu moins, c'était plus léger, j'ai trouvé quand même, même si on apprenait quelques concepts de base. Donc quand même, très intéressé par les cours, quelques-uns, surtout celui de A. Ils m'ont servi dans mon boulot, je prends quelques fois quelques clefs.

**I : Vous aviez commencé à travailler votre sujet de recherche ?**

**P.I** : Oui, oui, j'avais fait la première partie, c'est à dire au Collège Coopératif, le mémoire, donc, qui est l'aboutissement de la formation. Et c'est là-dessus, on est jugé sans soutenance, d'ailleurs, juste à partir de la notation du mémoire. Ca se faisait en plusieurs étapes. Il y avait une première étape qui est tout ce qui est introduction, la première partie, l'introduction du sujet, etc ... Une seconde étape qui va jusqu'au début des entretiens et je suis allé jusque là. C'est à dire que ça correspondait à peu près à un document de cent pages sur les cent cinquante définitives.

**I** : Et c'était quoi votre sujet ?

**P.I** : C'était justement, qu'est-ce qui fait qu'un projet est réussi ? C'était la question de départ et j'avais pris, comme appui, un groupe d'agriculteurs qui avaient initié, enfin, qui avaient mis en place un magasin de vente directe de leurs produits. Et, je pense que je n'ai pas réussi à cerner tout à fait mon sujet. Je n'ai pas trouvé la bonne question : "Qu'est-ce qui fait qu'un projet est réussi ?". C'est trop large. Je n'ai pas trouvé la bonne question : "Qu'est-ce qui fait réussir un projet?". C'était trop large. Je n'ai pas réussi. Je me suis arrêté ensuite, parce que j'avais d'autres préoccupations à côté.

**I** : D'accord. Vous aviez des hypothèses par rapport à cette problématique ?

**P.I** : Hum... c'est loin ça, mais oui, j'avais quelques hypothèses quand même ! Est-ce que c'était lié à un leader ? Est-ce que c'était lié à une histoire ? A des parcours de différents individus, qui arrivaient à un projet commun ? Est-ce que c'était initié par un environnement ? Je ne suis pas certain d'avoir aussi bien formulé que ça à l'époque ! *(Rire)*

**I** : Et vous avez été aidé par un tuteur pour votre recherche ?

**P.I** : Et bien j'ai évolué. Dans un premier temps, j'avais pensé à A., directeur de la C., avec qui j'avais des, comment dire, des facilités, puisqu'on était dans le même métier. Je l'appréciais bien. Ca, c'était un élément. Ensuite j'ai évolué, puisque, ensuite, je suis allé, j'ai cherché un autre directeur de recherche. Il m'a semblé qu'A. n'était pas adapté par rapport à cette dynamique de projet. Et c'était quelqu'un de L., (*Silence*) le prof en psycho, comment il s'appelle... C., monsieur C. Et puis, j'ai pris contact, je l'ai rencontré à deux reprises et on accrochait bien aussi.

Et puis bon, ma recherche n'a pas abouti. Je me suis excusé bien sûr d'avoir initié la recherche sans avoir pu aboutir avec lui. Et, dans le cadre du Collège Coopératif, on fonctionnait, là, il y avait quand même une petite équipe qui fonctionnait autour d'un animateur, d'un professeur. Nous, c'était monsieur B., qui était conservateur dans un musée dans la L., qui animait ce groupe, où là, on essayait effectivement d'échanger là-dessus, sur notre projet de recherche, le thème, les hypothèses, la méthode et ça fonctionnait bien. De l'avis de certains, pas assez rigoureux, mais moi, monsieur B. était, si, il avait un accompagnement : "allez-y quoi!". Il disait : «Produisez, produisez et puis après ça va se clarifier !». Tandis que d'autres étaient plus méthodiques en disant : "première étape, tac, tac, tac". Lui était beaucoup plus souple. Ca ne servait pas, un certain nombre le contestait. Moi, j'étais plutôt d'accord parce que c'était plutôt mon style.



**I : Donc vous avez arrêté au bout de deux ans ?**

**P.I :** Au bout des deux ans, on a essayé, parce que la troisième année, normalement, on a plus que, je crois, de prévu, cinq ou dix heures d'entretiens avec cet animateur. On a le directeur de recherche en soutien, mais on n'a plus le travail avec le Collège Coopératif. On a voulu initier avec le petit groupe, qui travaillait sur les mémoires. On a voulu initier quelques rencontres et il y a eu, j'ai même participé à ces rencontres de groupe. C'est moi qui téléphonais. A deux reprises, j'ai voulu relancer ce groupe. Et de fait, ce groupe ne s'est pas perpétué quoi ! Les autres, il y en a un qui a arrêté, deux qui ont arrêté je pense, trois avec moi. Deux qui ont continué, mais chacun de leur côté. Ce groupe n'a pas réussi alors que quelques membres en avaient besoin, demandaient en disant : "Si on n'a pas de maintien, si on ne maintient pas quelque chose, on est de nouveau seul chez soi", et on n'a pas abouti !

**I : Vous, c'était votre demande ?**

**P.I :** Oui, oui, j'avais besoin de ça et puis, c'était un des éléments qui fait que je n'ai pas pu continuer. C'était un des éléments, ce n'est pas l'élément majeur !

**L** : Alors est-ce que vous pouvez m'en parler de ces éléments, justement, qui ont fait que vous avez arrêté ?

**P.I** : Il s'est passé plein de choses quand même. Quand j'ai initié cette formation, donc, il y avait une évolution professionnelle forte avec une peur, avec une remise en cause un peu dingue. C'est à dire, est-ce que je suis capable ? Là, on travaillait avec un mec, consultant, qui avait de l'expérience, qui avait quinze ans d'expérience dans les grandes entreprises pour accompagner des projets d'entreprise, qui avait travaillé avec des patrons. Je ne m'y voyais pas moi, petit formateur, vraiment, il y avait un passage. J'étais dans un processus de remise en cause, de doute profond.

En même temps, mon père était très malade, il était à la veille de la mort de toutes façons. C'était, il y allait. Et, il y avait ça et la formation aussi. J'ai vécu tout ça en même temps. Donc, comme une remise en cause forte, c'est le processus des quarante ans, je crois, quarante ou plus, mais moi, j'étais dedans (*Rire*).. Et, c'était assez difficile. Et, je pense que ça a évolué et j'ai décidé à cette époque là, je pense que je peux en parler maintenant, de faire face à ces questions fortes pour moi, de faire donc un travail de développement personnel. Alors ce qu'on appelle un groupe de psychothérapie dans le cadre de l'analyse transactionnelle. Ca m'intéressait de prendre part, j'en avais fait un peu quinze ans avant. J'avais déjà fait du travail de bioénergie, de psychosynthèse, etc.

Et là, je connaissais l'analyse transactionnelle et j'ai su qu'il y avait des groupes de thérapie là-dedans. Ca m'intéressait parce que c'était plus structurant l'analyse transactionnelle.

C'était ma demande et mon besoin de structurer les choses. Voilà et j'ai fait ce choix de travail de développement personnel. Et bien, ça m'a permis de passer ce cap, je veux dire, d'acquérir de la confiance au niveau personnel, parce que j'ai aussi expérimenté du travail en entreprise. J'ai vu que je pouvais tenir la route.

Mon père est décédé. Et puis j'ai arrêté. Ce développement personnel m'apparaissait effectivement me construire. Et puis la formation, j'ai pu la lâcher parce que, en fin de compte, c'est peut-être là où reconnaissant qu'on m'avait bien forcé la main et que ce n'était pas mon truc à moi et que je maintiens tout le temps ... que ma compétence professionnelle repose essentiellement sur le savoir être. Ce qui ne veut pas nier l'approche, la nécessité de méthode, la nécessité de conceptualiser, mais ça pour moi, c'est une dynamique. Dans mon boulot, il est nécessaire à travers une équipe de consultants qu'on travaille, qu'on construise sur des concepts, sur des méthodes... C'est de la recherche action, c'est nécessaire dans notre travail. Comme dans mon boulot, j'estime qu'il est nécessaire de faire un travail de développement personnel.

**I: D'accord. Et donc le DHEPS était impossible à terminer ?**

**P.I**: Ca devenait vraiment hard quoi ! Ici, à la maison, quand j'avais fait ma journée de boulot, qu'il fallait se remettre au travail, c'était fou. Il y a une année où j'ai insisté, l'année où j'ai commencé la recherche. C'est devenu, c'était impossible. Il y avait un caractère d'impossibilité pour moi. Trop de pression au niveau professionnel. Le mec qui a ses huit heures de bureau, il peut s'organiser. Moi, ce n'était pas le cas !

**I: Ce n'était pas une formation qui, sur le plan personnel, pouvait vous développer ?**

**P.I** : Non. Ca m'aurait apporté éventuellement. Ca aurait eu l'intérêt, moi effectivement, ça m'aurait donné une facilité d'écriture. J'ai une difficulté tout le temps, quelques fois qui me suit même dans l'élocution verbale et dans l'expression écrite, je pense que cette recherche m'aurait permis d'améliorer un peu mon expression écrite et orale.

**I**: Mais vous ne pensiez pas qu'elle pouvait vous aider sur les autres problèmes que vous rencontriez ?

**P.I** : Non.

**I**: Vous avez vécu ça comme un échec ?

**P.I** : Non justement. C'était ça qui était important, que je ne le vive pas comme ça ! *(Rire)* Et, je ne l'ai pas vécu comme un échec... parce que je me rends compte effectivement que... Je reviens toujours sur le complexe de Bérégovoy, c'est un complexe qui est à dépasser, le regard sur nous

quoi ! Bon moi ça va, ça me touche moins parce que par ailleurs, j'ai acquis et j'ai affirmé un certain nombre de compétences professionnelles, qui m'ont permises de dépasser le doute, ce qui fait que ce n'est jamais définitif et on n'est pas ... Mais j'ai aussi lâché le fait de vouloir avoir des interventions dans de grandes entreprises. Ce n'est pas mon boulot ! Je peux intervenir dans des PME, accompagnement de projets d'institutions, d'association etc ... pour traiter des problèmes de personnel.

**I :** D'accord. Alors qu'avant la formation, vous imaginiez que vous pourriez intervenir dans n'importe quelle formation ?

**P.I :** Bien je pensais que de toutes façons, oui, petite ou grande, c'était du même ordre ! Je pense qu'il y a peut-être de l'expérience qui peut nous amener à intervenir dans des grandes, après et encore ! Je suis intervenu dans une entreprise de quatre cent salariés, c'était déjà ...

**I :** D'accord. Y a t'il eu des répercussions sur le plan personnel et professionnel lors de cet arrêt ?

**P.I :** Ah ! Oui. Bien disons qu'en même temps, il y a eu une mutation professionnelle qui a fait que le directeur qui était celui qui officialisait cette, ce n'est pas de sa faute mais (*Rire*) lui-même, il a un complexe. C'est par lui qu'était un peu passé cette pression du diplôme ... on l'a écarté

parce qu'il nous a foutu dans la panade ! C'est lui qui nous a entraîné dans des problèmes financiers énormes. Donc lui s'est trouvé écarté de fait, il n'était plus là, Et, le reste de l'équipe, on était dans notre préoccupation de survie de l'équipe. On a essayé de mettre en place un plan de redressement pendant une année et ça c'est trouvé dans l'année où je devais poursuivre ma recherche ou pas.

Donc il y avait un plan de redressement à l'intérieur de l'équipe, qui nous prenait toute notre énergie, toutes nos pensées. Non il n'y a pas eu de retour, de "dommages". Je n'ai jamais eu de reproches. Le directeur n'était plus là ! *(Rire)*

**I :** Et par rapport à votre famille, est-ce que vous en aviez parlé de cette formation ? Est-ce que vous avez eu des retours sur cet arrêt ?

**P.I :** Oui pareil. Non, je n'ai pas eu de retours négatifs là-dessus. Je n'ai pas pris ça comme un échec vraiment. Ce qui est extraordinaire parce que, pour moi, l'école était un processus d'échec. Ah ! Oui, quelque chose que je n'avais pas dit, mais dans une approche un peu psychologique... avoir une formation universitaire, c'était traiter quelque chose vis-à-vis de l'école, vis-à-vis de l'échec de l'école. J'ai très, très mal vécu mes échecs au bac parce que bon, je pense qu'à vingt ans, j'étais mûre, beaucoup plus que d'autres. Mais l'école, j'ai eu à traiter quelque chose avec l'école qui était difficile. Bon maintenant, j'en ai fait le tour, mais au départ, il y avait tout un conditionnement qui était lié à l'école ! C'est pour ça que je m'étais planté.

**I** : Et au départ, vous pensiez que réussir la formation allait régler votre problème avec l'école ?

**P.I** : Ah oui, c'est ça ! Je m'étais mis dans une position de challenge quoi! "Il faut que je traite tout ça ! J'ai un problème qui est lié à l'échec!". Je mettais pas mal d'énergie. Il a fallu que je me débarrasse de ça en me disant : "attention". Je n'ai pas vécu ça comme un échec, parce que j'ai trouvé quand même les apports intéressants, malgré les réserves que j'ai mises tout à l'heure. Et puis, j'ai accepté qu'il y avait d'autres choses, que mon projet n'était pas clair, mon projet de recherche. Je n'ai pas réussi à trouver la bonne question, ni le bon accompagnement non plus !

**I** : Pensez-vous avoir traité votre problème avec l'école ?

**P.I** : Oui, oui. Je pense avoir traité mon problème avec l'école par ailleurs ... ce n'est pas la dynamique du Collège Coopératif qui m'a aidée. Enfin sans doute, ça y a contribué.

**I** : Et cette relative hostilité, vis-à-vis du savoir, transmis de manière scolaire, a-t-elle motivé votre activité de consultant, de formateur ?

**P.I.** : Je crois. Ca c'est le moteur de mon métier, c'est le vécu, l'appropriation de la connaissance, du savoir, le développement de l'individu par une autre forme qu'une seule, qu'un seul passage. Je pense qu'un enfant a besoin de comprendre. Et je crois que là, en terme de pédagogie, on a du travail à faire ! *(Pause)*

**I.** **Donc vous, si vous êtes formateur c'est aussi pour ça ?**

**P.I.** : Oui. Le boulot de formateur consultant, c'est ça. D'ailleurs, l'une des difficultés professionnelles ou personnelles, c'est de mettre moins d'investissement dans ma profession. Mon boulot me plaît, j'ai un boulot qui me plaît. J'ai la chance de faire ça, ça m'intéresse beaucoup, mais quelques fois, j'y mets trop *(Rire)*. Il y a aussi besoin d'autres choses pour aérer. C'est un moteur, un moteur essentiel, le problème de l'école. Quelque part, il y a des notions de pouvoir, de puissance. Si on le regarde d'un point de vue psychologique, c'était de cet ordre là, l'exercice, je pense qu'il est vécu comme ça, d'ailleurs, par pas mal d'universitaire. C'est un exercice de pouvoir et de puissance. Et, j'entends bien quand j'entends puissance, aussi, dans sa connotation sexuelle.

Je ne sais pas si vous avez un regard psychologique. Et donc, je crois qu'il y a une notion de puissance d'expression, pas simplement sexuelle là, mais d'expression de la personne, qui doit se faire d'une autre façon. On a un boulot, on a vraiment des boulots de pédagogues !



**I : Pouvez-vous m'expliquer ce que vous voulez dire par pouvoir sexuel ?**

**P.I :** Quand je parle de pouvoir sexuel, c'est la notion de puissance dans une société d'hommes. Il y a des problèmes de concurrence, de compétition entre les hommes, ça dépend de l'éducation entre père et mère. Ce système fait que les hommes sont dans leur quête de puissance vis-à-vis de leurs pères et que cette puissance a une connotation effectivement sexuelle et qu'il faut tout un travail pour distinguer ce qui est de l'ordre de la puissance sexuelle, de la puissance d'expression d'un individu, qu'il soit masculin ou féminin, c'est tout le problème. Et, je pense que ... je parlais de puissance sexuelle, dans la mesure où quelqu'un s'exprime, s'affirme bien par ce qu'il peut, par ce qu'il a. Et donc, les universitaires l'ont fait par le savoir autour d'un parcours professionnel et un parcours d'éducation. Et donc, ils ont une puissance d'expression personnelle à travers le savoir, mais qui a aussi, quelques fois, des connotations sexuelles, mais comme chacun d'entre nous. Mais ça se voit aussi dans ce public là de façon assez nette.

**I : J'avais encore deux dernières questions, avez-vous revu des personnes du groupe?**

**P.I :** Oui, j'ai revu un gars qui faisait partie du groupe avec lequel je travaillais là, parce qu'on avait fait, on avait quand même organisé deux rencontres après que tout soit terminé, pour essayer de poursuivre et puis après, ça c'est terminé. J'en ai revu un, un jour. On a déjeuné ensemble et

puis, on ne s'est pas revu. Je crois qu'on ne se reverra pas, parce qu'on n'est pas du même secteur, avec des éducateurs du social, on n'aura pas l'occasion de se revoir particulièrement.

**I: Vous souhaitez revoir des gens ?**

**P.I** : Pas spécialement non ! J'avais créé des liens, de bonnes relations, mais pas des liens d'amitié.

**I** : Et puis la dernière question, quelle définition donneriez vous de "se former" ?

**P.I** : C'est bien que vous parliez de se former et pas de former, c'est déjà ça ! (*Rire*) Se former, c'est grandir, c'est effectivement se développer. C'est devenir un homme. C'est développer tous les savoirs, savoir être, savoir-faire.

**I** : Vous avez des projets de formation actuellement ?

**P.I** : Moi, dans le cadre professionnel, il y a deux choses que je voudrais. C'est d'une part avoir un groupe ... comment parler ? Un groupe de soutien, un groupe de ressourcement. Donc ça, c'est ce qu'on essaie d'avoir sur le plan professionnel à l'intérieur d'un réseau. Et puis, j'aimerais

appréhender un peu l'analyse systémique, la systémie. C'est sans doute ce que je vais faire d'ailleurs.

**ENTRETIEN :** D7

Date : 19/12/96

Lieu : travail

**SEXE :** M

**AGE :** 41ans

Date de naissance : 19/08/55

**SITUATION FAMILIALE :**

concubinage

deux enfants

**SITUATION PROFESSIONNELLE :**

Directeur association socioculturelle

**Année de la formation DHEPS :**

1992→ 1995

**PARCOURS PROFESSIONNEL :**

- \* Directeur des centres de loisirs et de vacances
- \* Coordinateur Animateur de quartiers
- \* Technicien en électromécanique

**PARCOURS DE FORMATION :**

- \* *D.H.E.P.S*
- \* DEFA
- \* BAFA-BAFD
- \* BAC F3

**SITUATION DES PARENTS :**

P : O.S.

M : sans profession

**LA FRATRIE :**

deux enfants : 1 frère

est l'aîné

**Interrogateur :** Ce que je vous propose, c'est d'abord de m'expliquer jusqu'où vous avez été dans le DHEPS ?

**Personne interrogée :** Ok ! Bien, j'ai passé les deux premières années. Donc j'ai été jusqu'à la rédaction. Donc la troisième année, c'est la rédaction du mémoire, enfin bon, il y avait des étapes avant, mais c'était quand même la dernière ligne droite, enfin la dernière ligne droite ! Si on peut l'appeler comme ça ... donc ... jusqu'à la rédaction et c'est vrai que bon, j'ai eu des difficultés, c'est effectivement sur la mise en forme, enfin, un peu sur le contenu. Je dirais le mémoire par rapport aux exigences que l'université réclame pour un tel travail. Donc c'est vrai que sur le mémoire, j'ai pris ... comment dire ? J'ai pris le pari un peu.

C'était, effectivement, de faire une étude des associations, dites de jeunes, qui s'étaient créées, entre les années 1989 et 1992-1993, sur les M., puisqu'il y a eu une explosion de créations d'associations sur les quartiers. Et bon c'était de savoir un peu pourquoi, qui ils étaient ? etc. Donc il y a eu tout ce travail de fait. Il y a eu aussi les enquêtes de faites, dépouillées, etc. Donc j'en étais, effectivement, au niveau du mémoire, à essayer de mettre tout ça à plat et d'analyser. Et la difficulté, bon c'est ça, ça était de pouvoir fournir, je dirais, dans le temps voulu, le document ! C'est toujours un peu peut-être le problème, je ne sais pas ?

Alors c'est vrai que ça demandait beaucoup de travail. Je n'avais peut-être pas assez analysé parce que, on travaille aussi par ailleurs. Donc, c'est forcément le soir, le week-end, avec une vie familiale aussi, ce n'est pas évident de faire concilier les deux ... Bon c'est vrai que j'avais fourni un certain travail. Bon, le mémoire était en trois parties en gros. Donc j'ai quand même réalisé jusqu'à la deuxième partie, c'est à dire tout le dépouillement de l'étude. Bon il restait à faire, disons la partie un peu conclusion, oui analyse aussi. Mais bon

j'avais déjà fait un premier jet, mais ça n'allait pas, alors il fallait que je refasse parce que le formateur du Collège, que j'avais, m'avait dit que ce n'était pas assez fouillé, etc... Qu'il fallait pratiquement tout refaire quoi ! Alors là, ça m'a découragé quand même *(Rire)*.

Ca m'a beaucoup découragé parce que je pensais tenir, quand même, le bon bout et quand j'ai vu la somme de travail que ça représentait, je me suis dit : "Non, non, ce n'est pas possible. Je ne peux pas repasser "x" week-ends à écrire tout ça, je n'en ai plus la force !". *(Rire étouffé avec soufflement)*

**P.I. : Vous pensiez que votre premier écrit suffisait ?**

**P.** : Oh ! Je ne pensais pas qu'il allait, mais enfin effectivement, que ça allait, bon que ce n'était pas tout pratiquement, qu'il fallait pas tout le refaire quoi ! *(Rire)* Parce que c'était un peu ça quoi ! Alors pourquoi ? C'est vrai, pourquoi on en est arrivé à cette situation là ? C'est vrai que ce n'était pas évident, parce que j'ai fait un peu d'analyse en me disant : "Bon j'ai peut-être travaillé un peu tout seul dans mon coin. Peut-être il aurait fallu que j'aie vu plus le formateur un peu plus souvent ? Avoir une autre méthode de travail, c'est à dire, peut-être, faire, je ne sais pas dix pages et puis, aller le voir et puis en refaire dix. Avancer plus comme ça". Alors que là, j'avais travaillé sur des, bon, j'en faisais une trentaine, une quarantaine et puis bon.

Je pense que l'erreur vient de là, aussi, de ma part. Peut-être plus solliciter le formateur et puis, solliciter également la personne. Ce que je n'ai pas fait, le tuteur du mémoire, il y a eu qu'une ou deux rencontres. Mais bon, je ne l'ai pas fait ! Je pense que

j'aurais du aussi confronter ce travail à plus de personnes. Ca était un peu l'erreur, parce qu'après je me suis retrouvé en me disant : "Ce n'est pas vrai ..." Bon, j'ai baissé les bras et puis, le contexte, aussi, du travail. J'avais pris la responsabilité de l'association. Donc un autre travail. Donc une implication beaucoup plus importante au niveau boulot. Notamment au niveau des soirs, des journées beaucoup plus chargées (*Rire*) et évidemment les journées ont vingt quatre heures (*Rire étouffé avec soufflement*).

Donc il fallait faire un choix ! Donc, c'est ce qui a amené cette décision en me disant : "Finalement ... ce n'est pas dramatique !". C'est vrai qu'on prend un coup sur la cafetière parce que, quand on investit autant ! Bon c'était aussi une reconnaissance un peu, bon, parce que je pensais que c'était quelque chose qui était à ma portée. Ca permettait d'avoir quand même une reconnaissance d'un travail. Je pense que le DHEPS est important dans ce sens là, d'avoir quand même une reconnaissance, aussi, d'un travail plus de terrain, c'est vrai.

Et de pouvoir aussi rentrer, je dirais dans un, au niveau universitaire, dans une pensée de recherche. Dans effectivement, tout ce qui est ... les hypothèses, la question centrale, l'analyse, etc ... comment il faut faire, il faut articuler son document, sa pensée, etc ? Donc, dans toute cette démarche et c'est vrai que c'est autre chose quoi ! Dans ce sens là, ça n'a pas été négatif, parce qu'il y a quand même des choses qui me servent maintenant, je dirais, même en terme de méthodologie, au niveau de mon travail. Bon des choses que j'ai quand même apprises. Là dessus, il n'y a pas de problème, même les acquis théoriques aussi, les cours qu'on a pu avoir. Moi, je ne me suis pas ennuyé au contraire.

Donc voilà, après on reste sur la fin parce que ça n'a pas été. Finalement, il manquait peut-être un mois de travail quoi ! (*soufflement*). Un mois de travail pour pouvoir aller jusqu'au bout mais bon ! Voilà! Et puis, c'est vrai que ce n'était pas non plus. Quand on est en cours d'emploi et tout, le diplôme, ce n'est pas vital non plus, dans ce sens là. Bon c'est



vrai que c'est plus. Il y aurait eu une sanction professionnelle ou autre, je pense que (*Rire*) ou une étape importante qu'il fallait effectivement avoir... ça aurait peut-être été différent, tandis que là, c'était plus, aussi, je dirais, à la fois bon. A la fois personnel, aussi, parce que ça vient de là et puis pour le travail, disons, ça avait une importance aussi relative, relative !

**I : Votre employeur ne vous obligeait pas ?**

**P.I** : Non, à l'avoir ou pas ! C'était effectivement une facilité dans le cadre de la formation continue de pouvoir le faire donc ... qui a permis comme ça de réinvestir dans le travail. C'est vrai que je pense, si j'ai pu être au niveau de la direction de l'A., de l'association, cette formation m'a apporté des choses, aussi, pour pouvoir, disons, postuler aussi à ce poste. Sûrement d'ailleurs, sûrement mais bon voilà, il n'y a pas le diplôme, j'en fais mon deuil et puis voilà !

**I : Vous l'avez vécu comme un échec de ne pas avoir le diplôme ?**

**P.I** : (*Silence*) Bof relatif, c'est un échec vis-à-vis de ses proches un peu. Sa femme et ses amis, parce qu'on en parle un peu quand même. Donc voilà, parce qu'il n'y a pas eu, effectivement, vis-à-vis des proches. Au contraire, il y a eu un encouragement à continuer, à le faire. Parce que je pense qu'il y a des conjoints qui pourraient être le contraire en disant :

"ouai, tu nous emmerdes avec ton truc". Parce que ça prend quand même, on est quand même dedans. Il y a des moments où on ne pense qu'à ça pratiquement. Au contraire, il y a eu plutôt des encouragements.

Et puis bon, je dirais, c'est un échec mais bon, qui est partagé parce que finalement tout le monde, ses proches, ma femme, les enfants, on en parle un peu, mais bon, à la limite, c'est comme ça, il fallait prendre une décision. C'est vrai que c'est vécu ... mais bon, on n'en meurt pas. (*Rire étouffé avec soufflement*).

**I :** Maintenant avec le recul, pensez-vous que vous avez fait un bon choix d'arrêter ou regrettez-vous ?

**P .:** Je ne sais pas, non, je suis (*soufflement*). Je ne sais pas si ... Oh ! Ce n'est peut-être pas un bon choix non plus, mais enfin. Je ne vois pas comment j'aurais pu faire au niveau temps. Je pense, en même temps, que ce n'est pas le bon choix parce que c'est vrai qu'il y avait quand même un travail assez conséquent qui avait été fait quoi ! C'est ça qui m'a, à la limite. C'est vrai qu'il y avait toute la phase de rencontre avec les représentants des associations par exemple. Si on prend cet exemple là, où ça demandait, comme vous, des interviews, un magnétophone, se déplacer, ... redemander dix fois le rendez-vous parce que la personne n'était pas là, etc. Donc il y a eu un travail pendant six mois assez... De plus, c'était un public difficile, pas évident à toucher et ce travail avait pu être fait et c'était le plus gros, je pense !

C'était peut-être la partie la plus difficile et ce qui restait à faire, c'était, après, de pouvoir rassembler tout ça et de pouvoir argumenter. Donc c'était plus un travail après de laboratoire entre guillemets. Je pense que ce travail là, enfin avec du travail, quitte à refaire, je serai arrivé quand même à sortir quelque chose. Donc après, ça dépendait forcément que de moi. On est très tributaire, très tributaire, comment dire, dans ce cas là, je dirais, d'autres personnes, parce qu'il faut avoir des entretiens, que cela se soit bien passé. Il faut peut-être les refaire, etc. Là, on est un peu désarmé parce que ça peut marcher, ça ne peut pas marcher. Donc il faut avoir les rendez-vous, etc...

Donc, c'est dans ce sens là où je dirais, je me dis : "C'est un peu dommage quoi !" Voilà ! C'est un peu dommage ! Bon d'un autre côté, le travail que j'ai pu faire, c'est vrai que je l'ai redonné à des personnes, au niveau de l'animation qui, effectivement, travaillaient sur les associations. Donc ça a permis de faire avancer deux, trois personnes quoi ! D'aller un peu plus vite à leur niveau ! Ca n'a pas été complètement perdu ! Et puis bon, même pour moi dans mon travail, le fait d'avoir pris aussi ce sujet de mémoire, ça m'a permis aussi de rencontrer des personnes que je connaissais plus ou moins, d'autres que je ne connaissais pas du tout et puis, de restituer aussi ce que faisait cette association.

Parce que ça touchait quand même mon activité professionnelle quoi ! Donc ça liait quand même les deux quoi ! Voilà! Mais bon, c'est vrai que le diplôme, c'est mieux, parce que c'est une reconnaissance. Et puis bon, c'est une reconnaissance dans ce cas là, un peu, enfin ce n'est pas qu'un peu, une reconnaissance universitaire, quand même, d'un niveau de maîtrise. C'est donc un niveau plus valorisant, aussi, je dirais. Et puis aussi, dans l'animation, c'est .. comment dire ? C'est encore plus vrai enfin dans l'animation au sens global : l'animation éducation. Enfin, quand on parle de DEFA, par exemple, à des personnes. Le BAFA, la BAFD, le DEFA, c'est pareil quoi ! Alors que c'est quand même deux mondes !

Quand on dit qu'on a un diplôme de maîtrise, c'est déjà (*Rire étouffé avec soufflement*), c'est différent.

Bon il y a ça aussi effectivement, on a une profession qui n'est pas, enfin qui n'est pas, qui est neuve, donc, qui commence à être reconnue, au niveau associatif. Qui est reconnue par une convention collective nationale. C'est à dire qu'il y a des déroulements de carrière qui existent. Mais c'est vrai qu'elle n'est pas trop, on ne sait pas bien ce que c'est pour l'instant. Donc ça permet comme ça aussi de faire avancer, je dirais, des idées sur une profession aussi. Un boulot d'animateur, c'est large, ça va de, comme on disait tout à l'heure, ça va de la prévention, un animateur en centre de loisirs, en centre de vacances, dans une structure centre social ou autre, ça peut l'être aussi. Pour certain, l'animateur, c'est quelqu'un qui anime la fête des commerçants aussi (*Rire*).

Donc c'est vrai que ça n'a rien à voir entre ... Bon ça permet aussi, une formation universitaire, d'apporter un aspect, toute une démarche aussi théorique sur un métier, qui est quand même beaucoup fait d'expériences finalement pratiques. Je trouve que le DHEPS, c'est très complémentaire. Donc c'est vrai que c'était en cours d'emploi, ce n'était pas trop lourd à gérer. C'est trois, quatre jours par mois. C'est conciliable avec une activité professionnelle.

Il y a peut-être aussi l'expérience du mémoire où là, c'est quelque chose qui n'est pas évident effectivement. Mais bon, c'est vrai que le Collège Coopératif, il met la barre peut-être aussi (*soufflement*). Il faut que ça soit travaillé, il ne le donne pas quoi ! Bon tant mieux ! Je pense que c'est un bon niveau, enfin, moi, je le vois comme ça !

**I :** Quelle serait la raison principale de votre arrêt, selon vous ?

**P.I :** Moi, je le vois comme ça. C'est vrai que... je le vois plus dans une question de temps. Bon le niveau peut-être aussi ! Parce que je veux dire, celui qui a un meilleur niveau, peut-être qu'en moins de temps, il va plus vite ! (*Rire*). Forcément c'est un peu lié, parce que c'est vrai que quelqu'un déjà... Enfin moi, je n'ai jamais eu, je me suis arrêté au bac, en plus un bac technique. Donc c'est vrai que toute cette démarche d'écriture, d'explication... enfin cette démarche, je ne l'ai jamais eu. C'est la première fois que je l'abordais ! Peut-être que des personnes qui avaient déjà un niveau de licence, qui ont rédigé des mémoires de ce type là, elles ont peut-être eu plus de facilité. C'est vrai qu'au niveau du DEFA, on n'en fait un, quand même, mais ça n'a rien à voir. C'est un mémoire, c'est plus un compte-rendu d'expérience de vingt, trente pages. Ca n'a rien à voir avec un mémoire de cent cinquante pages avec tout un déroulement bien précis quand même.

Donc il y a peut-être aussi, sûrement. Enfin moi, personnellement, je l'analyse, c'est lié. Mais je ne pense pas que ce soit la cause. Non parce qu'à la limite, j'aurais pu compenser par le temps. A la limite en bossant plus, (*Rire*), je pense que j'aurais pu avoir, récupérer disons... peut-être le manque de facilité à organiser les choses, qu'elles soient dépendantes, que ça coule, qu'effectivement la pensée soit étayée, etc... quoi !

Et puis, c'est vrai que c'est ce genre, aussi, enfin moi, je pense aussi qu'il y a toute une mécanique à acquérir. Enfin... je le vois comme ça, qui est peut-être indépendante du fond. Enfin, je pense qu'il faut vraiment acquérir cette pensée de mémoire, de question

centrale, de problématique, d'après des résultats, de conclusion, etc. Donc il y a sûrement, bon, essayer de nous faire acquérir au Collège Coopératif avec les cours de méthodologie par exemple. C'est ça. Donc forcément, quelqu'un qui en a fait un ou deux avant, il voit tout de suite les choses...

Pour la première année, le mémoire, c'était vraiment ... c'était quelque chose de vraiment fou quoi ! Après ça s'est précisé, mais c'est vrai que, quelqu'un qui a déjà, peut-être, l'expérience d'en faire, la première année, il voit tout de suite où il faut en venir. Donc on organise mieux sa pensée. On choisit peut-être, il y a ça aussi qui m'a fait un peu mal entre guillemets, c'est de dire : "Bon, le sujet du mémoire ?" Moi, j'ai comparé aussi les sujets de mémoires des personnes. C'est vrai que pour moi, enfin c'est un sujet de mémoire qui est...

On s'est mis d'accord avec celui là avec le formateur, mais qui est difficile quand même ! Enfin bon, aller se rendre sur les associations de quartiers, sur un milieu urbain comme les M. Essayer de les rencontrer, essayer de savoir pourquoi elles sont venues ? Donc, toutes les difficultés que ça suppose. Bien c'est beaucoup plus difficile que de faire un mémoire sur les collègues du travail des assistantes sociales, qu'on connaît (*Rire étouffé avec soufflement*). On aura un échantillon d'une quinzaine de personnes. A la limite, de faire un mémoire sur des collègues de travail, professionnels. Et puis, où effectivement, on prend rendez-vous. Et puis, les entretiens, on les règle en deux jours quoi ! Moi, les entretiens, j'ai mis trois mois pour les avoir (*Rire étouffé avec soufflement*), avec beaucoup de méfiance en plus. Je travaille en mairie, tout ça ! Leur expliquer que c'était une démarche personnelle, que ce n'était pas une enquête, parce que je leur ai posé des questions sur leur budget, sur leur subvention, sur des choses comme ça, donc...

En plus, quand on est des associations un peu ponctuelles... Ils se méfient quoi ! Et puis, c'est normal. Donc c'est un travail beaucoup plus... Enfin, moi, j'ai trouvé un peu un

challenge quand même. Donc forcément, beaucoup plus d'investissement. Mais finalement pour la production du mémoire, il se trouve, au même niveau, que quelqu'un qui a fait un mémoire sur (ce que je vous dis est un peu caricaturé, enfin presque), sur des collègues de travail (*Rire étouffé avec soufflement*). Vous voyez ce que je veux dire ?

Donc, je pense que là, il y a ... je me suis dit : "A la limite, il n'aurait pas fallu que je prenne quelque chose qui était un peu neuf pour moi!". Donc forcément, il a fallu que je me documente sur les associations, sur le développement de la citoyenneté dans les banlieues, tout ce qui a pu se créer. Donc, il a fallu vraiment que je lise là-dessus. Alors qu'à la limite, j'aurais pu prendre un mémoire sur.. sur quoi ? Par exemple sur la formation des animateurs BAFA. Pourquoi les jeunes sont motivés pour passer un BAFA ? Qu'est-ce qu'ils font après ? Qu'est ce qu'ils deviennent? Etc ...quoi ! Parce que c'est vraiment mon domaine, et là-dessus, je pense que j'aurais eu beaucoup moins de mal à avoir déjà mon public, à dire beaucoup de choses. Parce que, effectivement, c'est quelque chose que je connais quand même très bien ! Mais je ne l'ai pas pris !

Mais bon, avec le recul maintenant, j'aurais à le refaire, peut-être que je choisirais un peu plus la voie de la facilité entre guillemet, pour pouvoir arriver jusqu'au bout. Et voilà, c'est peut-être ça que je regrette. C'est qu'effectivement, au bout d'un moment, il n'y a pas une reconnaissance par rapport au contenu du mémoire quoi ! Et par rapport à la personne, parce que j'en ai vu, effectivement, au Collège Coopératif, des mémoires qui étaient bons, sur la formation BAFA par exemple. Bon je me suis dit : "C'est ce genre de truc, c'est vrai que ça m'aurait posé beaucoup moins de problème que ce que j'ai fait".

Bon je me suis dit : "Tu es vraiment couillon, ente guillemets, de prendre les associations sur les M. !" (*Rire étouffé avec soufflement*). Donc voilà ! Ca, c'est la stratégie après peut-être ! (*Rire*) Mais quand même, je pense que ça y fait aussi !

**I : Et quand vous avez décidé d'arrêter, vous l'avez fait facilement ou il vous a fallu du temps pour vous décider ?**

**P.I :** Oh ! Non, ça été assez vite, je pense. Enfin assez vite! Oh oui, parce que j'avais, c'était en juin ou en juillet. J'ai eu une dernière réunion avec le formateur où effectivement, on a fait le point. Il fallait que je refasse pas mal de trucs. En rentrant, je me suis dit : "C'est bon, j'arrête !" (*Rire étouffé avec soufflement*). Donc je lui ai envoyé une petite lettre en septembre ". Enfin, disons que l'été était passé dessus quoi ! Bon quand même, ma décision a été prise, je dirais. Bon alors, il m'a écrit un petit mot en me disant que je faisais une bêtise, qu'il fallait que je revienne le voir. Enfin bon, j'avais pris ma décision parce que je savais très bien qu'il avait raison en gros (*Rire*). Donc après c'était, soit j'avais le temps de le faire et je le faisais, soit c'était trop court.

C'est vrai que je ne remets pas en cause le Collège loin de là. C'est vrai que c'est tout à fait... je dirais, c'est tout à fait vrai quoi ! Ca manquait sûrement d'ossature, d'argumentation, de plein de choses. Mais bon, c'était au-dessus de mes forces à ce moment là (*Rire étouffé avec soufflement*).

**I : Est-ce que vous avez eu cette idée d'arrêter dès la première année ?**



**P.I.** : Non, non !

**I.** Ni en deuxième année ?

**P.I.** : Non, non. C'était vraiment... j'avais commencé déjà à écrire une première partie de mémoire. Donc la première partie, tout ce qui est problématique, etc ... Non, non, moi, j'étais convaincu, jusqu'au bout, que j'allais y arriver. Non, non, ça ne m'a jamais, ça ne m'a jamais traversé l'esprit. Ca m'a vraiment fait drôle quand effectivement... Je m'étais peu à peu fixé, car en juin 1995, j'avais fait quatre vingt dix pages quand même. Donc sur cent trente, cent quarante, il y avait les deux tiers de fait, où là effectivement, il m'a dit : "Il faut, on en garde trente quoi ! Et il faut refaire tout le reste". Surtout que je m'étais donné la limite de le rendre en septembre. Parce qu'autrement, il fallait reporter pour une année, se réinscrire, etc...

Donc, et puis je ne voulais pas, ça faisait trois ans que ça durait. Donc au bout d'un moment, il faut conclure. Donc je m'étais organisé en me disant : "Bon, et bien il me reste trente, quarante pages à faire. La troisième partie, je la ferais en août pendant mes vacances. Et puis en septembre, je ferai un point s'il faut le refaire un peu. Puis, par rapport à l'échéancier que je m'étais fixé, par rapport au temps que je m'étais libéré pour ça, ça remettait tout en cause.

**I : Vous souvenez-vous des premiers jours de la formation, la première semaine ?**

**P.I** : La première semaine ? Non, pas particulièrement. J'ai un souvenir un peu global des cours, qui étaient intéressants. Sauf le cours de l'économie, ça m'embêtait beaucoup ça par contre. Ouai bon, l'économie, entre autre enfin, ça ne m'intéressait pas (*Rire étouffé avec soufflement*). Mais par contre, les autres, que ce soit la sociologie avec A., justement les sciences de l'éducation, tout ça.

Non, non, je ne me suis pas ennuyé, non, non. Bon, en plus, c'était entre personnes, entre stagiaires. Il y avait un bon esprit aussi. Ca permet justement de nouer des contacts avec d'autres personnes. Par la suite au niveau professionnel, on a pu faire des choses ensemble. C'est vrai que c'était beaucoup plus un public dans le social, il y avait des assistances sociales. Et des personnes, aussi, qui faisaient ça, qui n'étaient pas forcément des travailleurs sociaux quoi ! C'est vrai qu'il y avait un public assez varié. Donc ... non, non. Puis bon, c'était deux ou trois jours, donc, ce n'était pas trop, par mois, ce n'était pas trop lourd. C'était un petit rendez-vous qui était, enfin, je ne dirais pas agréable... si enfin bon, ça changeait.

En plus, ça faisait une rupture avec le travail, donc, les cours étaient assez intéressants. Oui les souvenirs, enfin pas des souvenirs négatifs en tous les cas (*Rire étouffé avec soufflement*). Enfin de pesanteur, de s'embêter par exemple, non !

**I : Et vous avez gardé des liens avec les personnes ?**

**P.I** : Bien, avec une, parce qu'elle a travaillé ici sur une mission. Mais pas avec nous, sur une autre direction, sur la petite enfance. Mais bon, on s'est revu, je veux dire, une fois tous les six mois quoi, parce qu'au cours d'une réunion, parce qu'effectivement, elle a travaillé sur une mission un peu spécifique, demandée par la ville. Mais non, à par celle-là... C'est vrai qu'au niveau du Collège, c'est pendant, effectivement, les trois jours, on arrive à se donner des tuyaux, des choses comme ça..

Ca reste quand même un travail très personnel même si le Collège Coopératif, au contraire, ça devrait être. Mais bon, personnellement, il y a tellement. On est tous dans le même cas quoi ! On est tous avec une activité professionnelle, une vie familiale. Donc on a déjà du mal avec son mémoire, son truc. C'est vrai que c'est déjà assez difficile. Bon et puis, comme les gens venaient aussi de G., de L., de A., de M. ou autre, c'est vrai que ce n'est pas évident quoi ! Il y avait quand même, bon, pendant trois jours, il y avait des groupes, aussi, là, on est en méthodologie. Donc on est cinq, six, huit. Donc il y a, je dirais, pendant ces trois jours un échange, voilà. Mais après, on se retrouvait le mois d'après quoi !

Mais c'est ce qui est intéressant, je ne pense pas que l'on doit retrouver l'ambiance, enfin je suppose, parce que je ne l'ai jamais vécu, des facs ou autres, où c'est chacun pour soi et puis, on se débrouille quoi ! Enfin, je suppose que ce doit être comme ça ! Enfin, on m'a dit, aussi, que ça ne doit pas être évident. Et puis bon, je sais que, j'avais été à L.

pour prendre des bouquins etc... C'est vrai que ça rentre, ça sort. Ca m'a permis, d'ailleurs, de rentrer pour la première fois dans une université. C'est vrai que c'est l'usine quoi ! Donc on ne retrouve pas. Et puis, heureusement, parce que sinon je pense qu'on ne continuerait pas. Donc il y a quand même, je dirais, un certain échange quand même, mais pendant trois jours !

**I : Et vous avez parlé à certains collègues de formation de votre arrêt ?**

**P.I :** Bien si. J'en ai rencontré deux, qui étaient dans la même promotion. Donc voilà, ils étaient bien, ils ont compris quoi ! (*Rire étouffé avec soufflement*). Voilà ! Qui effectivement ont pu aller, d'ailleurs, je ne sais même pas s'ils sont allés jusqu'au bout ! Moi, je crois enfin, je pense!

**I : Pourquoi aviez-vous choisi le DHEPS et le Collège Coopératif ?**

**P.I :** Oh ! Pourquoi ? Bien, c'est la formule des trois jours de formation, deux jours et puis la dernière année un peu plus pour le mémoire, qui était conciliable avec l'aspect professionnel. Et également, le niveau que ça donnait quand même. Donc là, je disais voilà, c'était ça. Pour quelqu'un qui avait le DEFA, c'est considéré «bac + 2», «bac + 3» enfin, ça dépend un peu. Ça permettait d'avoir le niveau de maîtrise, de pousser un peu plus loin mon niveau quoi ! C'était une bonne, une bonne, ça allait bien quoi ! Puis en plus, je dirais, la possibilité, aussi, d'une

prise en charge au niveau de la formation continue, au niveau de l'entreprise. Donc, si, je trouve que c'est une bonne formule.

**I: Aviez-vous déjà entendu parlé du Collège Coopératif ?**

**P.I** : Non, c'est uniquement par la pub, entre guillemets, que j'ai reçue. Et j'ai regardé, je me suis renseigné. J'ai vu, donc, voilà, c'est parti. J'avais un autre projet avant, c'était de passer une licence de projets culturels, une élaboration de mise en place de projets culturels avec L. justement. Donc, beaucoup plus, qui n'était pas conciliable avec le travail quoi ! Donc j'ai abandonné cette piste et puis, quand j'ai vu qu'il existait celle-là, donc, voilà.

Mais c'est vrai qu'au départ, il y a une volonté de dire : "bon, bien, après le DEFA, qu'est-ce qu'on peut faire ?". C'est vrai qu'en plus, je me disais : "Bon, le DEFA je l'ai!". Parce que ce n'est pas évident à l'avoir aussi ! Et puis, c'était de sortir, aussi, un peu de l'aspect ... filière un peu technique de l'animation. Parce qu'il existe maintenant un autre diplôme au-dessus du DEFA, je ne me rappelle plus son nom. Il vient de sortir, il y a deux ans. Mais à la limite, ça ne m'intéresse pas, j'avais envie de changer.

**I: D'accord. Aviez-vous des attentes précises par rapport à la formation DHEPS en plus d'avoir un niveau maîtrise et la formule ?**

**P.I** : Bien les attentes, c'était plus, plus sur les apports théoriques. C'était là-dessus, que ce soit en sociologie ou en sciences de l'éducation, c'est sur ça. L'économie, ça me plaisait moins. Mais bon, c'était là-dessus... Effectivement je me suis dit : "C'est le lieu, quand même, où on doit entendre des choses intéressantes, aussi, par rapport au cursus que j'ai eu". Donc c'était là-dessus.

**I** : **Vous n'aviez pas assez d'apports théoriques par rapport à votre formation antérieure ?**

**P.I** : Non, non enfin moi, ça ne me gênait pas dans mon travail, même au niveau professionnel. Par ailleurs, je lis pas mal de choses, j'ai une vie assez... J'ai une implication associative aussi. Donc c'est vrai que je suis très occupé. Donc ça, ça ne m'a jamais traumatisé. Mais non, je ne sais pas, ce n'est pas un manque, c'est plus... une envie, je pense. Une curiosité, aussi, mais bon, c'est peut-être un manque aussi ! *(Rire)* Enfin d'esprit je suis assez curieux, mais au sens large quoi ! Tout m'intéresse aussi. Donc... et puis, continuer, comme je vous dis, ma formation continue quoi !

C'est vrai que moi, je crois beaucoup en la formation continue, parce que je ne pense pas que ça s'arrête. On a quitté l'école, on est arrivé là, bon après, on ne bouge plus parce que c'est comme ça. On a la vie professionnelle et puis à la limite, c'est réglé ! Moi je pense, au contraire. Ma vie, à la limite, mon petit bout, parce que ce n'est pas fini heureusement ! *(Rire)* Mais finalement, quand je vois depuis 1974-1975, quand j'ai passé mon

bac entreprise. Bon finalement, c'est tout en formation continue. Je ne suis pas arrivé à un niveau mais bon.

Et puis, acquérir des diplômes parce que moi, ce n'est pas dans le cursus scolaire normal. Quand je dis "niveau", enfin bac parce que je ne l'ai pas eu à l'époque, je l'ai loupé et j'étais parti travailler. En plus, parce que ça m'avait gonflé, entre guillemets, et puis, dans les années 73-74, j'ai quitté l'école le 30 juin, et le premier juillet je bossais. Donc ce n'était pas un problème. Donc finalement, les acquis sont venus, ont été en cours et je pense qu'on sait mieux ce qu'on cherche finalement, et on prend plus de plaisir à apprendre, je pense.

Et c'est vrai qu'il y a le milieu, aussi, qui veut ça. Le milieu des travailleurs sociaux, animateurs, etc... C'est vrai qu'on est sollicité, aussi, à se poser des questions. Donc il y a possibilité, il y a quand-même des choses qui existent au niveau des stages, etc. Donc forcément, on est toujours, à moins d'être buté en se disant : "Bon j'en ai assez, ce n'est pas la peine !" Il y a quand-même un milieu, un environnement qui fait que si on a envie, on a la possibilité de le faire. Alors que je pense qu'en milieu d'entreprise, pour l'avoir vécu, aussi, au sens large, ça doit être moins évident, parce qu'on est plus le nez dans les manettes (*Rire étouffé avec soufflement*). Et il y a moins d'attitudes à avoir cet esprit de, ou s'il y a une formation, c'est plus, je dirais, une formation d'entreprise, mais par rapport à ce qu'on fait quoi, par rapport à son travail. Mais pas forcément en sciences de l'éducation ou autre chose quoi !

Bon à la limite ça se comprend aussi. Je pense que l'employeur peut-être, il n'a pas envie, il a besoin que les gens soient formés par rapport à ses demandes au niveau des entreprises. Mais c'est vrai que ce n'est pas la même ambiance non plus, ce n'est pas... On pourrait imaginer aussi que la formation soit aussi pour la personne, la possibilité, je dirais,

d'avoir une formation générale un peu plus conséquente. Quand je dis entreprise, ça peut être soit l'atelier, soit les bureaux ou autre. Et effectivement parce que, pas forcément une formation technique plus pointue sur le poste qu'il occupe quoi ! C'est une question, mais qui est plus difficile au niveau de la formation continue, je pense, qui n'est pas évidente à gérer, au niveau entreprise au sens large quoi !

**I** : Et là, vous avez un projet de vous former dans quelque chose ?

**P.J** : Non, non, enfin. Si, les projets de formation, mais c'est plus, ce n'est pas une formation un peu lourde, lourde comme j'appellerais celle-ci. C'est plus des formations. Mais bon, je ne sais pas si on peut appeler cela formation, mais tout ce qui est informatique, internet, tout ça. Ça m'intéresse quoi ! J'ai envie, alors là, j'ai envie de voir. Je prendrais bien quatre, cinq jours pour aller voir comment ça marche. Qu'est-ce qu'on peut faire avec ? Donc ce serait plus des petits modules, que des formations universitaires. Je pense que la formation, il faut toujours, après, la rapprocher de sa vie professionnelle. Enfin, plus ou moins, quand-même, parce que sinon on vient en formation continue, on demande un stage ou autre, à priori, c'est quand-même en relation avec son travail.

Après, s'il reste des sous dans les fameux 20% ou autre, on peut voir au niveau personnel. Donc si on peut concilier les deux, pourquoi pas. Et puis finalement, il y a des choses qu'on peut acquérir, aussi, sans que ce soit forcément sanctionné par un diplôme ! Je pense que c'est, je pense qu'on peut le faire valoir autrement aussi, sans forcément qu'il y ait un diplôme quelque part quoi ! Enfin, quand effectivement, comme moi, on a plus de



quarante ans (*Rire*). Quand on en a peut-être vingt, vingt trois, vingt cinq, c'est peut-être différent. Sûrement, parce que le diplôme, ça permet quand-même d'avoir le plus d'armes possibles. Et, quand on est déjà dans la vie professionnelle, c'est plus le faire, le faire et à la fois ce qu'on peut faire passer auprès des gens. Et puis, après ses connaissances, qui font que, je pense, qu'on est apprécié ou pas ! Enfin, par rapport à une formation, je crois que j'ai beaucoup trop à faire, je ne vois pas où je prendrais le temps (*Rire*).

**I** : D'accord. Et j'aurais une dernière question, quelle définition donneriez-vous de "se former" pour vous ?

**P.I** : Se former ? Moi je pense que "se former", c'est d'abord entretenir sa curiosité. Je pense que c'est le fait d'entretenir, oui, sa curiosité, d'entretenir ... son esprit enfin comment dire ? Une espèce de gymnastique aussi, enfin au sens large, de l'esprit. Même si on peut dire, il faut faire du sport pour un cardiaque, machin, etc... Je pense que se former, c'est du même ressort enfin, sans le mettre exclusivement en disant : "C'est pour ne pas être gâteux à quatre vingt ans". Il y a peut-être de ça aussi. Je veux dire, ça doit y faire aussi ! C'est entretenir cette curiosité quoi ! Cette curiosité de connaître, de rencontrer aussi des gens, sûrement dans d'autres domaines aussi, parce que c'est vrai que ça permet de voir d'autres choses, de rencontrer d'autres personnes de par leur formation, de par leur milieu sûrement familial ou professionnel, qui ont eu une autre démarche (*Rire étouffé avec soufflement*) une autre démarche de pensée. Il faut savoir que ça existe parce que sinon.

Donc c'est cet échange de rencontres, de curiosités. Et puis, c'est vrai que je dirais, on se forme, on apprend, ce n'est pas plus lourd à porter dans la tête quoi ! Moi, c'est

toujours un peu mon argument, c'est vrai que c'est un peu comme un disque dur dans un ordinateur, qu'il soit plein à 10%, 90%, ce n'est pas plus fatigant ! Donc moi, je le vois comme ça ! Et puis bon, ça permet, aussi, d'avoir, je dirais, dans la vie quotidienne, dans la vie sociale tout simplement, bien peut-être une ouverture un peu plus conséquente quoi quand-même !

Et puis moi, je le vois aussi par rapport à mon engagement sur le point de vue associatif. Je suis dans un groupe de parents, au niveau F., au niveau de l'école, dans le milieu musical au niveau associatif. C'est vrai que ça permet de réinvestir dans ces actions là. Quand je vous disais au niveau méthodologie, ce sont des choses qu'on apprend aussi au niveau du DEFA, mais quand-même ! Vous savez, quand on se retrouve à dix autour d'une table, comment on va s'y prendre ? Comment on va organiser la réunion ? De faire que chacun puisse s'exprimer. De reparler un peu du fond. Qu'on ne s'éternise pas, qu'on ne reste pas deux heures à discuter en rond et qu'au bout d'une heure, on prenne une décision etc...

Je pense que ce sont des choses qui s'apprennent aussi, et qu'on apprend. Et donc, qu'on peut réinvestir après, parce qu'on voit tout de suite les personnes, qui sont plus dans "le nez dans les manettes", comme je dis un petit peu, où effectivement, malheureusement, ils en ont tellement sur le boulot, qu'après ils rentrent chez eux. Tout ce qu'ils aspirent, c'est de se mettre devant la télé parce que bon, ils sont crevés, ils n'ont plus envie, je ne sais pas, il y a plein de choses. Donc on voit tout de suite, enfin, moi je me rends compte tout de suite que ces gens là, il faut effectivement les solliciter un peu plus. Déjà s'ils viennent, c'est une bonne chose parce que certains ne viennent pas. Mais il ne faut pas les, comment dire, si on se rend compte de tout cela, ça permet d'être plus efficace aussi.

Et puis, je pense que les gens apprennent aussi, finalement, parce que bon, rien que le fait : "Comment on mène une réunion ? Quels outils on met en place ? etc... On fait des compte rendu, qui est ce qui le fait ? etc..." Donc ça permet, les gens apprennent parce que

bon, même s'ils ne le savent pas bien, ils apprennent quand-même ! Donc ça permet justement une pratique des sciences de l'éducation ou autre, des cours, des pensées. On se tartine quand même des bouquins. Donc des fois, même si on n'en a pas envie, on est quand même obligé d'en ouvrir. Finalement le fait de l'ouvrir, c'est déjà (*Rire*), on retient quand même des choses. Il y a des choses, on se dit : "Tiens, ce n'est pas con ça. Bon ça, à voir". Voilà, c'est tout ça quoi ! Se former, c'est effectivement... c'est être curieux et c'est rester ... social. Je ne sais pas si c'est le bon mot, mais enfin, c'est aller, aller à la rencontre des autres et ça, je veux dire, c'est important aussi !

**I : D'accord. Bien, pour moi, je n'ai pas d'autres questions. Si vous voulez rajouter quelque chose ?**

**P.I :** Non, non, parce que non, on a fait le tour !